This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

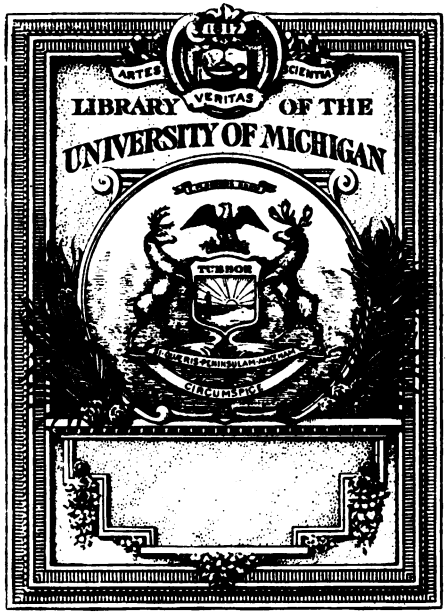
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
P7895c

48
7895c

COI

É

48
27895c

A.-J. PONS

COUPS DE PLUME

INDÉPENDANTS

PARIS
ÉDOUARD ROUVEYRE, ÉDITEUR
1, RUE DES SAINTS-PÈRES, 1

1880
Tous droits réservés.

COUPS DE PLUME

INDÉPENDANTS

COUPS DE PLUME

INDÉPENDANTS

DU MÊME AUTEUR:

SAINTE-BEUVE ET SES INCONNUES. — 1 vol. in-12.

—

Pour paraître prochainement:

GENS DE FINANCE,
LA MAITRESSE DU PAPE.

Études historiques.

Cent exemplaires numérotés de 1 à 100
ont été tirés sur papier
vergé de Hollande

A. J. PONS

COUPS DE PLUME

INDÉPENDANTS

PARIS
ÉDOUARD ROUVEYRE, ÉDITEUR
1, RUE DES SAINTS-PÈRES, 1

1880
Tous droits réservés.

848
P7895c

Rom. Lang.
Bercs.
6-19-47
59123

LETTRE-PRÉFACE

A Monsieur Édouard Rouveyre.

Cher Monsieur,

Une préface manquerait à son devoir si elle ne présentait l'apologie du livre qu'elle précède; c'est l'usage. Pourtant, avec votre permission, celle-ci n'ira qu'à justifier, ou pour mieux dire, à expliquer le titre un peu ambitieux de notre volume.

Je ne sais qui a dit : « L'*Indépendance* est quelque chose de mutin qui se remue au fond des cœurs. » Sans vouloir m'inscrire en faux contre la définition ni protester contre son par-

0-5-47 WFP
fac

fum autoritaire, je maintiens à ces *Coups de plume* leur qualificatif, et voici pourquoi :

Il y a, vous le savez, deux espèces de critiques ; l'une, celle de la conversation, débraillée, irrévérente, familière avec les grands noms et sans respect pour les idoles. Là, point de complaisance ni de ménagements ; nul ne s'y gêne et chacun dit ce qu'il pense.

Mais dès qu'on sort de l'intimité pour écrire ou imprimer son sentiment, le ton change et la liberté diminue. Que de naufrages de la parole au papier ! C'est ainsi que naît la seconde critique, celle des journaux et des revues, confite en douceurs, vouée d'avance ou, si l'on veut, condamnée à la bienveillance quand même, engouée des réputations établies et à la merci des jugements de convention.

Il est vrai qu'un auteur, en nous offrant son livre, réclame implicitement des éloges et semble ne pas douter que qui le lira le louera. S'il est illustre, sa gloire s'impose et son génie est un dogme que vous ne sauriez attaquer sans impiété.

Vous pouvez d'ailleurs l'encenser à tour de bras ; les éloges à plein visage ne l'embarrassent point, et, semblable au soleil, il n'est pas ébloui de ses propres rayons.

Celui même qui n'a produit que quelqu'un de ces ouvrages de pacotille, accueillis d'abord avec une vivacité de faveur que l'on a de la peine ensuite à s'expliquer, n'entend pas vous laisser libre. Sans doute son abord est plus modeste ; il s'efface devant le mérite des gens, ne veut être que le dernier de tous, sans prétention à la supériorité. S'il a réussi, c'est pur hasard. Vous étiez plus digne que lui du succès. Mais quoi ! la fortune a ses caprices ; elle lui a souri à lui chétif, demain ce sera votre tour. Et, ce disant, il vous glisse un compte rendu tout imprimé, où il a eu soin d'exposer le bien qu'il pense de son œuvre, et il en pense beaucoup. Comment résister à un procédé si insinuant ? Quelques-uns, soit paresse ou indifférence, insèrent le boniment tel quel, ou se contentent d'y ajouter d'aimables variations.

Un de mes camarades avait fait sur un volume

de vers un article où l'admiration s'élevait à l'enthousiasme, bien qu'il ne fût partisan ni du genre ni de l'auteur. Comme je lui en témoignais mon étonnement, il me jeta un regard de pitié profonde et répondit : « Ah ! si vous croyez que je l'ai lu ! »

Appelez-moi naïf, si vous le voulez, monsieur, mais je vous avoue que ces façons d'agir m'étonnent toujours. Certes je suis, et pour cause, ennemi de certaine presse, trop connue heureusement pour être dangereuse, qui n'est sévère aux écrivains qu'afin de leur faire payer ses sourires ou racheter ses colères ; on sait le prix de ses complaisances et celui de ses affronts ; mais en dehors de cette presse vénale, on met vraiment trop d'indulgence dans l'appréciation des ouvrages d'esprit. Il s'est établi une tolérance peu utile aux lettres entre les auteurs et leurs critiques. Ceux-ci, désireux, pour la plupart, de rester en bons termes avec des confrères, et de bénéficier à leur tour, quand ils publieront quelque chose, de l'encens qu'ils son

les premiers à prodiguer, ont pris l'habitude de n'envisager les productions nouvelles que par leurs côtés louables. Quelques-uns poussent même le scrupule jusqu'à ne vouloir rien blâmer et à couvrir d'un manteau de respect les parties faibles de tout livre écrit par une plume connue.

Cette méthode n'est pas pour déplaire aux auteurs, vous le pensez bien ; le public lui-même y prend plaisir, pourvu que l'outil soit manié avec art, par une main habile au jeu. Nous connaissons tous le virtuose qui s'est illustré en ce genre et s'est fait une réputation à prôner celle des autres. Sa dextérité est telle, il sait parler si magnifiquement des moindres bluettes que l'éclat de ses couleurs éblouit les yeux, commande l'opinion et enlève, au moins pour quelques jours, au public son discernement.

Néanmoins il est difficile de tenir longtemps la gageure ; à un tel exercice, on risque d'user de belles facultés sans grand profit pour personne. Nos mœurs, ce me semble, ne réclament pas tant de prudence. Pourvu que de parti pris l'on

ne porte pas dans ses jugements le dessein de nuire à autrui, que l'on se sente au contraire attiré par l'esprit et le talent partout où on les rencontre, il est permis de distribuer l'éloge avec plus de mesure et de parcimonie, de signaler même les défauts, s'il y en a, de rendre enfin son impression en toute franchise et sincérité, au sortir de la lecture et avant les influences du dehors. Nous n'avons plus la peau si irritable qu'autrefois. Mes articles ont paru sans exciter la moindre réclamation. Je me trompe : un de ceux que j'avais très amicalement traités écrivait dans le même journal. Sitôt l'article publié, il déclara qu'il se retirait de la rédaction, si l'on m'y conservait.

Sauf ce léger désagrément, le tout a passé sans encombre. Espérons qu'il n'en sera pas autrement du volume.

Agréez, avec ces explications, Monsieur et cher éditeur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

A.-J. Pons.

20 novembre 1879.

P.-J. PROUDHON

LA PORNOCRATIE, OU LES FEMMES DANS LES TEMPS MODERNES

Qui serait bien étonné de son succès, s'il revenait au monde ? c'est assurément Proudhon. Tant qu'il vécut, la vie lui fut dure et sa réputation contestée. Depuis qu'il n'est plus, ce n'est à son sujet qu'un concert d'éloges et d'admiration. Ses livres, qui avaient peine à se vendre de son vivant, sont lus et recherchés, les moindres opuscules passent chefs-d'œuvre, et la correspondance, si longue et si diffuse, quoi qu'on en dise, est accueillie avec une faveur universelle. Il semble que le siècle veuille rendre à sa mémoire la considération et les honneurs qu'il a refusés à sa personne et réparer d'anciens torts à son égard en lui faisant un succès posthume. Heureux retour, qui peut consoler ceux

qui n'attirent pas autant qu'ils le mériteraient les regards de la foule ! O vous tous qui ramez péniblement sur les galères de la presse, ayez courage. Si le public, occupé de bien d'autres affaires, n'a pas encore pris garde à vous, ne désespérez point. Un jour viendra peut-être où il vous rendra d'un seul coup toute son attention et vous payera tout ce qu'il vous doit, capital et intérêts. « Voilà bientôt quarante ans que je travaille, écrivait Proudhon à la fin de sa vie, et, pauvre oiseau battu par l'orage, je n'ai pas encore trouvé la branche verte qui doit abriter ma couvée. » Il est venu enfin le moment de la justice et de la réparation. Les êtres qui lui étaient chers auront, grâce au succès de son œuvre posthume, l'aisance et l'abri qu'il n'avait pu leur assurer de son vivant.

Depuis que la Révolution de 1789 a déclaré les Français égaux devant la loi, en ouvrant à tous ceux qui en sont capables l'accès des carrières libérales, il se passe dans beaucoup de familles d'ouvriers et de paysans une lutte intéressante au plus haut degré. Dès que l'un des enfants de la maison a donné des signes de vive intelligence, le père, qui sent amèrement les maux de sa condition et la compare avec envie à celle du bourgeois, son voisin, décide que son fils sera plus

heureux que lui. Il jure de l'affranchir de ce servage du travail manuel dont il sent lui-même tout le poids. Que faut-il pour cela? L'envoyer à l'école,au collège, où il acquerra les moyens d'arriver aux honneurs et de dépouiller la livrée de la misère. On fera des sacrifices ; toute la famille redoublera d'efforts, afin que cet enfant privilégié porte un jour la soutane ou l'épaulette, qu'il ait à son tour des domestiques, et qu'il puisse parler aux gens le chapeau sur la tête : « Un fils curé, disent nos montagnards des Alpes, c'est un bœuf de plus à la charrue. » Et l'on se prive de tout pour soutenir ce fils tout le long de ses études. L'enfant mord à belles dents à la science ; il distance les petits bourgeois. Malgré les empêchements et le manque de ressources, il arrive au terme, vainqueur de ses rivaux, et prend place enfin parmi les heureux du monde. C'est ainsi que tous les ans des veines du peuple sort un sang généreux qui va raviver le corps appauvri de la classe bourgeoise.

Parmi ces parvenus, il en est qui renient leur origine et qui finissent par être odieux à leur famille plébéienne, sans conquérir l'estime du monde nouveau où ils sont entrés. Mais combien d'autres, au contraire, se montrent fidèles à leur

souche originelle ! Arrivés au haut de l'échelle, ils tendent la main à ceux qui sont restés en bas et les aident à grimper à leur tour. Enfin, il en est qui par malchance, ambition trop haute ou vice de caractère, ne parviennent pas à se faire une place au soleil et demeurent sur la brèche, où ils s'épuisent en efforts impuissants, luttant sans trève ni succès. Ce sont les déclassés, les réfractaires, ainsi qu'on les a appelés quelquefois. Proudhon fut un de ceux-là.

Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier en lui l'homme politique ni le philosophe, sujet trop vaste, qui soulèverait une foule de questions qui nous sont interdites [1]. Nous nous contenterons d'étudier l'homme et l'écrivain, et nous nous attacherons de préférence au livre qui porte un titre assez rébarbatif, *La Pornocratie, ou les Femmes dans les temps modernes*. Malgré son étiquette peu attrayante, ce volume mérite qu'on l'examine. Il nous offrira l'occasion de pénétrer par un coin dans cette nature entière, de reconnaître quelques traits de ce caractère essentiellement original.

Par bien des points, P.-J. Proudhon semble tenir le même rôle dans la société du XIXe siècle

1. L'article était publié dans une Revue purement littéraire,

que J.-J. Rousseau joua dans celle du XVIIIe. Les ressemblances entre ces deux écrivains sont nombreuses et frappantes; elles s'imposent à l'esprit du critique et sautent aux yeux d'abord. Tous deux, fils de pauvres ouvriers, déclarent la guerre à l'état social et prétendent le replacer sur d'autres bases; tous deux doivent la révélation de leur talent à une académie de province et se déclarent les adversaires de l'école régnante. Ils se séparent l'un et l'autre violemment du groupe où leurs aspirations semblaient devoir les placer, J.-J. Rousseau, de Voltaire et des encyclopédistes, P.-J. Proudhon, des politiques révolutionnaires et des théoriciens du communisme. La même ambition inspiré leurs écrits, celle de refaire le monde *ab ovo* et de créer un état social où l'humanité rencontre enfin le bonheur. Habiles logiciens, également déclamatoires, ils manient avec éloquence les armes de la dialectique et s'adressent à la raison humaine, qu'ils estiment très peu cependant l'un et l'autre. On pourrait prolonger à l'infini ce parallèle et marquer bien d'autres traits de ressemblance; mais combien le contraste est plus frappant encore entre ces deux natures !

Si Rousseau dément par sa conduite les principes de sa philosophie, abandonnant à la charité

publique le soin d'élever ses enfants, Proudhon offre l'exemple de la probité la plus austère et d'un dévouement absolu à ses devoirs. Ils ont tous deux un culte ardent pour la nature, mais Rousseau voit surtout en elle une riche matière à tableaux poétiques, tandis que Proudhon veut la transformer et tourner tout entière au service de l'homme. Enfin leur conduite à l'égard des grands est en complète opposition : le philosophe du XVIIIe siècle accepte, bien qu'en rechignant, leur patronage et leur tutelle ; celui du XIXe conserve vis-à-vis d'eux toute son indépendance et sa dignité. S'il consent parfois à ménager le pouvoir, afin d'en obtenir pour ses idées un peu de tolérance, il n'en garde pas moins ses rancunes au fond du cœur. Il semble avoir pris pour règle de conduite sur ce point le proverbe des Arabes : « Baise le chien sur la bouche, jusqu'à ce que tu l'aies muselé. »

Comme moraliste, l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* avait d'avance ruiné par la publication de son roman l'autorité de ses leçons et contribué, pour sa part, aux égarements qu'il voulut ensuite réprimer. Proudhon, sans mériter le même reproche, a nui parfois aussi à l'efficacité de sa prédication par une crudité de langage voisine de la gros-

sièreté, non moins que par une rigueur de principes qui n'accepte aucun tempérament. Chaste, farouche même à faire sourire ses contemporains, il n'a pas éprouvé dans sa jeunesse, ou il a refoulé dans son for intérieur les passions de l'amour. Il n'a pas vécu de la vie commune et facile qui adoucit la roideur et corrige la gaucherie. Il a trop ruminé ses livres, et c'est à lui, mieux encore qu'à l'autre, que la courtisane de Venise aurait pu dire : *lascia le donne e studia la matematica.*

D'ailleurs, il est fier de sa sauvagerie, et ce n'est pas sans un sentiment d'orgueilleux retour sur lui-même qu'il nous répète cette belle légende de l'antiquité :

« Hercule, au sortir de l'adolescence, offrit un sacrifice à Minerve. Debout au-devant de l'autel, après avoir fait des libations et chanté des hymnes à la déesse, il attendait, immobile et silencieux, que la flamme eût consumé l'holocauste. Tout à coup il vit apparaître deux femmes, deux immortelles, la Volupté et la Vertu, qui, déployant leurs charmes, lui demandaient son hommage. La Volupté étalait toutes ses séductions, la Vertu offrait des travaux et des périls avec une gloire incorruptible. Le jeune héros choisit la Vertu. Malheur à qui n'a pas eu la même vision ! Trois fois mal-

heur à qui n'a pas choisi comme le fils de Jupiter ! »

Non content de prendre si haut et si loin son modèle, il cherche des exemples de continence parmi les hommes célèbres : « Les vrais types de pureté, dit-il, Kant, Leibnitz, Newton, n'aimèrent jamais. » Quoi d'étonnant que lui-même soit resté invulnérable aux traits de l'Amour ! Il va d'ailleurs nous en donner les raisons physiques et morales : « Je suis chaste, je le suis naturellement, par inclination, par incompatibilité d'humeur, si je puis ainsi dire ; je le suis surtout par respect pour la femme. »

Cependant, il ne tient pas à passer absolument pour un Joseph, pour un Hippolyte insensible à tout attachement. Dans son livre : *De la Justice dans la Révolution*, il nous fait à ce sujet quelques confidences et, comme disent les Italiens, *per non parer troppo coglione*, il n'oublie pas de faire allusion à l'une de ses frasques de jeune homme. Ayant à repousser une odieuse insinuation du pamphlétaire Mirecourt contre la personne irréprochable qui est devenue madame Proudhon, il confesse avoir eu, lui aussi, ses erreurs de jeunesse : « Que ne remontait-il plus haut dans ma vie de garçon ? Il y eût trouvé son affaire, et il

aurait échappé à l'indignité d'outrager une femme. »

Ne serait-ce pas en souvenir de l'une de ces liaisons ébauchées d'ordinaire au sortir de l'enfance et qui, n'ayant eu d'autre résultat que quelques émotions fugitives, n'en laissent pas moins au cœur une impression charmante, que Proudhon aurait écrit le seul essai de roman, ou plutôt de nouvelle, que nous ayons de lui? C'est une petite idylle assez triste qui se trouve brusquement jetée vers la fin de son livre sur la *Célébration du dimanche.* La voici :

« La blonde Marie était aimée du jeune Maxime ; Marie, simple ouvrière, et dans la naïveté d'un premier amour ; Maxime, laborieux artisan, unissant la raison à la jeunesse. La nature semblait avoir prédestiné ces amants au bonheur, en les douant tous deux de simplicité et de modestie. Assidus au travail tous les jours de la semaine, Maxime s'efforçait d'augmenter son épargne, Marie tressait en silence sa couronne de mariage. Ils ne se voyaient que le dimanche ; mais qu'il était beau, qu'il était solennel pour eux ce jour où il fut chanté dans le ciel : *l'amour est plus fort que la*

mort! qu'il répandait sur leur tendresse mutuelle de religion et d'innocence! Amants véritables ne furent jamais sacriléges: pleins d'un amoureux respect, qu'aurait osé le jeune homme? qu'aurait permis la jeune fille, belle de sa pudeur et de la joie du dimanche? Seuls avec leur amour, ils étaient sous la garde de Dieu. La révolution de Juillet vint brusquement détruire tant de félicité. Maxime fut averti de se pourvoir; plus d'ouvrage, plus de joie. Il résolut de s'éloigner pour un temps et de se diriger vers la capitale. La veille de son départ, un dimanche au soir, il saisit la main de Marie, et, sans lui parler, la conduisit à l'église. — « Si je reviens fidèle, quelle vous retrouverai-je, Marie? — Faites ce que vous dites, et comptez sur ma foi. — Me le promettez-vous devant Dieu? » Elle le promit. Ils sortirent; la nuit était belle: Maxime, selon la coutume des amants qui se séparent, fit voir à Marie l'étoile polaire et lui apprit à en connaître la position. « Vos yeux ne rencontreront plus les miens, lui dit-il; tous les dimanches, à pareille heure, je porterai mes regards de ce côté-là. Faites-en de même, afin qu'au même instant, comme nos cœurs sont unis, nos pensées se confondent. C'est tout ce que je demande jusqu'à ce que je vous revoie. » Il partit.

« Paris ne lui donna pas toujours de l'ouvrage ; les jours de chômage lui devinrent funestes. Par les instigations de quelques amis, il fut affilié à une société républicaine. Une invincible mélancolie s'empara de son âme et altéra son caractère.

« Savez-vous, écrivait-il à Marie, pourquoi vous êtes si pauvre, lorsque tant d'effrontées vivent dans le luxe ? Pourquoi je ne puis vous épouser, lorsque tant d'hommes se précipitent dans le libertinage? Savez-vous pourquoi je travaille quelquefois le dimanche, tandis que d'autres jouissent ou s'ennuient toute la semaine ? Dieu a permis que les bons fussent les premiers à pâtir des vices des méchants, pour leur apprendre que c'est à eux d'émonder la société et de faire refleurir la vertu. Si le juste n'avait jamais à se plaindre, le pervers ne se corrigerait pas, et la contagion s'étendant toujours, le monde, bientôt tout infecté, périrait. Priez Dieu pour moi, Marie ; c'est tout ce que peut une faible femme. Mais il y a un million de jeunes hommes, vertueux et forts, tout prêts à se lever, et qui ont juré de sauver la nation. Nous vaincrons ou nous saurons mourir. »

« Maxime fut tué derrière une barricade dans les journées de juin. Depuis ce temps, son amante a pris le deuil : orpheline dès son bas âge et

n'ayant plus de mère, elle s'est attachée à la vieille mère de son fiancé. Les journées se passent dans le travail et dans les soins d'un tendre dévouement. Tous les dimanches on la voit, dans l'obscure chapelle où elle promit à Maxime son cœur et sa foi, assister à l'office divin : c'est là que son âme, calme et résignée, se fortifie et s'épure dans un ineffable amour. Et le soir, après sa prière, le cœur plein des dernières paroles de Maxime, *jusqu'à ce que je vous revoie*, la triste Marie regarde en soupirant l'étoile polaire. »

C'est là, je crois, la seule fois que Proudhon ait sacrifié aux Grâces, et encore pourrait-on dire qu'il l'a fait avec assez de parcimonie. Partout ailleurs il raille impitoyablement la rêverie amoureuse; le sentiment profond de l'infini en amour et l'impuissance du cœur humain à y parvenir. Avec une éloquente brutalité, il pourchasse les René, les Lélia, les Antony, cette troupe de mélancoliques et de rêveurs, les accusant de corrompre les mœurs et d'énerver l'homme, en le détournant du but que la nature lui a tracé. Dans la guerre inexorable qu'il fait aux écrivains qui ont célébré l'amour et ses tourments, il ne garde

aucune mesure, aucune retenue; il va devant lui en aveugle, frappant au hasard ses adversaires et ne prenant pas garde que, sous l'armure d'un guerrier ennemi, il peut rencontrer et blesser plus d'une Clorinde. Il y a de l'excès, peu ou point de goût, absence totale de galanterie ; ses arguments se pressent et s'entassent sans terreur ni scrupule, abattant tout ce qui les gêne ou les contredit. Il est de ces esprits qui se laissent séduire à la seule forme d'une pensée, quelque absurde qu'elle soit, et qui croient que certains enchaînements de phrases entraînent un enchaînement semblable dans les faits. Incapable de rien croire ni de rien dire avec modération, il poursuit la démonstration de son idée jusqu'en ses conséquences les plus révoltantes, indiquant, à l'extrémité de son rigoureux syllogisme, l'étape dernière où va sombrer la société, si elle refuse d'écouter ses leçons.

Ne vous laissez pas effrayer par toute cette fantasmagorie, et allez droit à l'idée qui s'annonce avec tant de fracas; vous la trouverez juste presque toujours et beaucoup moins extravagante qu'elle n'en a l'air. Avec lui, il faut savoir faire le triage et démêler les observations vraies du fatras de déductions outrées qui donnent à sa marche

un tour si imprévu. En général, son argumentation ne varie pas : qu'il s'agisse de démolir la propriété, de fonder sur la justice un ordre nouveau ou de réduire à néant les théories d'émancipation de la femme, il procède d'une façon uniforme et use d'un artifice dont il est dupe lui-même ; sa méthode consiste à donner aux mots qu'il veut ruiner une signification absolue jusqu'à l'absurde, et à combattre ensuite victorieusement ses propres hypothèses.

Avant tout, c'est un écrivain ; qu'il le veuille ou non, il s'attache plutôt à trouver le mot fort que le mot juste ; il veut faire de l'effet à tout prix, étonner, *épater* son public, comme on dit. A tort ou à raison, il croit avoir besoin de grossir sa voix outre mesure pour se faire écouter. Cerveau grisé de sa propre pensée, il s'abandonne à l'ivresse de la composition, comme s'il n'avait pas en lui-même assez d'éloquence et de verve naturelle, sans y joindre le secours dangereux de la déclamation et du paradoxe.

Quand il a satisfait son envie, épuisé sa veine, il revient en arrière et sourit lui-même de ses écarts. Alors la raison retrouve son équilibre et condamne les excès où la logique s'est laissée entraîner. On sait quels orages souleva sa thèse

contre la propriété et les cris d'effroi poussés par les conservateurs à la vue de ces mots pleins de menace, *la propriété, c'est le vol.* Ils crurent entendre craquer les pierres de taille et que leurs maisons allaient crouler sous les coups du démolisseur. Mais lui-même, son coup de pistolet tiré dans la rue et l'attention attirée sur son livre, il s'adoucit et voulut rassurer les esprits : « *La propriété, c'est le vol*; cela se dit une fois, cela ne se répète pas. Laissons cette machine de guerre, bonne pour l'insurrection, mais qui ne peut plus servir aujourd'hui qu'à contrister les pauvres gens. »

Voilà ce qu'il écrivait dès 1848 dans son journal *le Représentant du Peuple.* Aucun auteur, on doit lui rendre cette justice, ne fait meilleur marché que lui de ses phrases et ne reconnaît de meilleure foi les défauts de ses ouvrages. Il n'est pas même ébloui par leur succès.

Malgré la faveur et le tapage qui accueillirent son livre de la *Justice dans la Révolution*, il le jugeait sévèrement en le revoyant : « J'y ai trouvé, dit-il, trop de choses obscures, faibles, de mauvais goût, pour que je ne pense pas qu'il en reste encore davantage. »

Ces aveux suffisent-ils pour innocenter les livres et l'auteur? A voir ce qui se passe, on dirait

que la bourgeoisie, revenue de ses frayeurs et de sa haine, a pardonné à ce redoutable adversaire, depuis que la mort lui a fait tomber la plume des mains. Il n'en est pas de même, nous le savons, de la classe ouvrière et des déshérités de la fortune qui avaient salué en lui un libérateur.

La déception a été grande chez la plupart de ceux dont il revendiquait les droits, dont il encourageait les aspirations ; bien peu ont consenti à le suivre dans ses évolutions dernières et presque tous sont restés obstinément attachés aux principes subversifs qu'il avait émis d'abord. N'est-il pas naturel que les malheureux se laissent prendre à ces promesses d'affranchissement et aux maximes égalitaires qu'il proclamait? L'ignorance les y dispose, l'envie les y pousse, la misère les y contraint.

Pourquoi mon voisin est-il si riche et moi si pauvre? Pourquoi repose-t-il si paresseusement, tandis que je travaille sans relâche? Pourquoi s'assoit-il à une table somptueuse, tandis que je meurs de faim sur la paille? Est-ce juste?

Et s'il se présente un vengeur qui prenne en main la cause de tous ces infortunés et leur promette le triomphe à courte échéance, avec quelle fureur ils vont se précipiter sur ses pas! Ils le

suivront jusqu'à l'insurrection, jusqu'à la mort, s'il le faut.

Proudhon ne voulait pas les mener jusque-là ; il n'avait ni les qualités ni les vices nécessaires à un chef de parti. Homme d'étude et de cabinet avant tout, révolutionnaire purement spéculatif, il reculait devant l'action à main armée.

Son bon sens et sa probité le préservaient de toute tentative insurrectionnelle. Il savait que les réformes durables ne s'accomplissent qu'avec une sage lenteur et le progrès du temps. Il lui suffisait d'avoir montré de loin l'idéal définitif, mais impraticable, dont il est bon de se rapprocher le plus possible, sans espérer l'atteindre jamais.

Le meilleur moyen, suivant lui, d'opérer la transformation sociale et l'amélioration du sort commun, c'est de reconstituer la famille sur des bases plus solides.

Le mal vient de l'influence que l'élément féminin a pris sur l'autre depuis un siècle. Il faut, pour faire disparaître ce mal, ramener la femme, que d'autres voudraient émanciper, à son rôle de sujette et de ménagère. Au lieu de devenir en

tout l'égale et la rivale de l'homme, il est temps qu'elle rentre dans son infériorité et qu'elle reprenne au foyer de la maison la place secondaire à laquelle sa faiblesse la réduit.

Telle est la thèse que Proudhon a soutenue dans son livre de la *Justice dans la Révolution*, et qu'il reprend dans la *Pornocratie*, qui n'est qu'un corollaire et une conséquence du premier. Le sujet ne comportait peut-être pas un si grand luxe de démonstration et aurait demandé une plume plus délicate; mais il n'est pas mal que de temps à autre un poing vigoureux crève ces ballons gonflés de vide et y flanque de grands coups de couteau, quand les coups d'épingle n'ont pas suffi.

Nous allons indiquer ce-qui nous paraît raisonnable et bon à prendre dans ces volumes un peu touffus.

En lisant les ouvrages de Proudhon, vous ne pourrez vous empêcher de remarquer les analogies nombreuses qui existent entre son tempérament et celui de l'éminent polémiste qui combat dans le camp le plus opposé au sien. En lui, en effet,

comme en M. Louis Veuillot, domine l'ardeur guerroyante du critique, toujours prêt à mordre sur le voisin et à administrer ses plus belles volées de bois vert à ceux qui sont le plus rapprochés de ses opinions et n'en diffèrent que par des nuances. Ils ont tous deux la touche flétrissante, agressive et personnelle. Quand la verve les tient, ils ne sont arrêtés ni par les avertissements du goût ni par le respect dû aux grands génies. Ils poussent leur pointe jusqu'au bout, sans se soucier du mal qu'ils peuvent causer, et ne savent pas se refuser des exécutions dont se gardent les écrivains qui, à un vrai talent, joignent un caractère élevé. En ce sens, leur démocratie coule à pleins bords; ils n'ont ni les ménagements, ni les hypocrisies, ni les sous-entendus si chers aux plumes aristocratiques. Leur langue est colorée, puisée aux bonnes sources, assaisonnée de gaillardise et de gauloiserie, et si nette qu'on la peut comprendre au fond des faubourgs. Ils rencontrent l'expression juste, mais crue et cruelle. Adossés l'un à l'Église, l'autre à la Liberté, ils combattent à l'abri de ce principe sacré avec une aveugle colère contre tout ce qui barre le chemin à leur idée et leur fait obstacle. Proudhon est encore le moins excusable des deux; quand on

nie, comme il le fait si énergiquement, l'infini, on ne devrait pas, ce me semble, être aussi partisan de l'absolu.

Coïncidence bizarre et qui achève de les caractériser! Bien que tous deux soient de vaillantes plumes, des écrivains de premier ordre et des journalistes hors de pair, ils n'ont pu ni l'un ni l'autre produire un livre vraiment bien fait; ils n'ont que de belles pages, mais pas une œuvre achevée qui porte leur nom avec elle et le consacre à tout jamais.

Proudhon était en outre doué au plus haut degré de l'éloquence populaire avec laquelle Luther subjugua les masses. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à relire celui de ses ouvrages qui a pour titre : *Idées révolutionnaires*, et surtout l'étonnant pamphlet qu'il lança contre Louis Bonaparte, lors des élections pour la présidence. On y entend gronder encore l'orage de 1848 et les passions ardentes qui déchiraient la patrie en cette année fatidique.

Pour s'expliquer l'ardeur belliqueuse que déploya Proudhon en toute rencontre pendant cette période, il ne suffit pas de dire que les hommes, quelle que soit leur originalité, obéissent à l'influence du milieu où ils sont placés; il faut en-

core en chercher la raison dans la nature même de l'individu et, pour ainsi dire, dans le sang de ses veines. Il nous a lui-même facilité cette recherche en décrivant par avance son rôle de réfractaire dans le portrait si vivant qu'il nous a laissé de son grand-père Tournési. Je veux citer ici cette page curieuse, qui donnera à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas familiers avec le personnage une idée assez juste du caractère de Proudhon, en même temps qu'une nouvelle preuve de son talent d'écrivain.

Mon grand-père maternel, après avoir servi pendant dix ans comme simple soldat, sous Louis XV, rentra dans son village, où il se maria et leva charrue. Ceci se passait environ vingt ans avant la Révolution. A cette époque, la noblesse, avec une fraction minime du tiers état, formait le corps des prédestinés, le peuple était condamné à l'enfer. Du nom du régiment, Tornésis ou Tournaisis (Tournay), où avait servi mon grand-père, les paysans le surnommèrent en patois Tournési. Ce fut tout le fruit qu'il rapporta de ses campagnes. Or la commune qu'il habitait jouissait, par ses vieilles chartes, du droit de faire du bois dans une forêt voisine, dite *la Récompense*, laquelle faisait partie d'un fief des seigneurs de Bauffremont. Le garde Brézet, faisant du zèle, s'avisa un jour d'empêcher les pauvres usagers d'exercer leur droit : autant de contrevenants, autant de procès-verbaux. Tournési, plus hardi que les autres, voulut plai-

der : c'était le pot de terre contre le pot de fer; puis c'était la justice du seigneur qui jugeait. Il fut ruiné en amendes. Un jour, en plein midi, le garde Brézet le surprend, avec sa voiture et ses chevaux, en récidive. Il était allé chercher un arbre dont il avait besoin pour le faîte de sa maison, et comme malgré les condamnations il n'entendait pas laisser périmer le droit, il ne se cachait point.

— Comment t'appelles-tu? lui dit le garde. Je te dénonce procès-verbal.

— Je m'appelle Retournes-y, répond l'autre, en jouant sur son sobriquet.

— Donne-moi ta hache.

— Prends-la.

Et il la jette à terre, entre eux deux, chacun ayant sa part de champ et d'ombre. Voilà mes deux hommes, le garde d'un côté, dégaînant son sabre, le paysan de l'autre, brandissant une bûche. Ce qui se passa, je ne saurais le dire : suffit que le garde rentra chez lui éreinté et rendît l'âme avant le vingtième jour. Au lit de mort, il refusa de déclarer le meurtrier, connu de tout le monde; il dit qu'il n'avait que ce qu'il méritait.

N'avons-nous pas là comme une vue anticipée de la lutte que Proudhon va soutenir contre l'autorité ? Dans ce portrait du rebelle Tournési, qu'il a complaisamment tracé de son pinceau le plus sobre, il s'est peint lui-même, tel qu'il parut à ses débuts, armé en guerre contre l'état social. Ce fils de tonnelier, venu à Paris le sac sur le dos, avec

une bourse d'académie, était un jeune homme blond, au front large, à l'œil dérangé, le tout porté sur un corps de forte carrure. Il marchait, disent ceux qui l'ont vu à ce moment, de ce pas pesant du paysan qui semble tenir au sol et traîner le sabot. Il y avait en lui un mélange de l'ouvrier, du commis et du savant. Un socialiste allemand, Charles Grünn, qui était venu se mettre en communion d'idées avec lui, a quelque peu flatté son image dans les lignes suivantes :

Un visage ouvert, un front merveilleusement plastique, des yeux bruns admirablement beaux, le bas de la figure un peu massif et tout à fait en harmonie avec la forte nature montagneuse du Jura; une prononciation énergique, pleine, volontiers rustique, surtout si on la compare au gazouillement parisien ; un langage serré, concis, avec un choix d'expressions d'une justesse mathématique; un cœur plein de calme, d'assurance, de gaieté même; en un mot, un homme beau et vaillant contre tout un monde.

C'est là un Proudhon vu par les yeux d'un ami, à travers le prisme flatteur d'une admiration respectueuse. Quelques mots de Sainte-Beuve nous donneront la note vraie, l'impression exacte que l'on emportait d'une entrevue avec lui :

J'étais un peu étonné en sortant d'avoir trouvé si con-

ciliant et si ouvert un homme et un lutteur de renommée si rude. Proudhon alla lui-même au devant de ma pensée en disant :

— J'ai laissé ma passion à la porte.

C'est comme s'il avait voulu me dire : « Je ne suis pas tous les jours et avec tout le monde ainsi. »

Nous ne le suivrons pas dans la campagne qu'il entreprit contre le capital ni dans ses essais infructueux d'organisation d'une banque du peuple, encore moins dans ses mille querelles avec les gens de tout bord et de toute opinion. Car il était batailleur de sa nature et aimait fort à dauber sur le prochain. Mais, comme beaucoup de critiques en général, il supportait mal la contradiction, se dérobait à la controverse avec un art infini et s'exécutait lui-même au besoin, quand il se sentait faiblir sous les coups d'un adversaire supérieur. C'est ce qui lui arriva dans sa fameuse discussion avec Frédéric Bastiat, à propos de l'intérêt du capital. Malgré ses ruses et ses souplesses de raisonnement, il saigna du nez, comme on dit, et fut battu par la froide et lumineuse raison de l'économiste, si bien qu'il se vit abandonné, à la suite de ce débat, par quelques-uns de ceux qui avaient été jusque-là ses disciples.

Il ne tenait pas beaucoup d'ailleurs à faire école,

et il eût été volontiers de l'avis de M. Renan, qui a prétendu un jour que, s'il avait été professeur de philosophie, il n'aurait aimé que les élèves qui se seraient séparés de lui. De même, Proudhon répondait à un ami qui voulait savoir si sa doctrine faisait des progrès :

Vous me demandez si j'ai des partisans. Je vous avoue très-humblement — ou très-fièrement — que je ne le crois pas. La plupart disent qu'ils ne me comprennent pas.

Je trouve que ces derniers n'avaient pas tout à fait tort. En général, la forme de ses écrits est un peu rude et met la patience à l'épreuve ; il faut peiner pour le comprendre, et l'on n'y parvient pas toujours. Il n'était pas sans avoir conscience du supplice qu'il infligeait au cerveau de ses lecteurs avec ses formules scolastiques, empruntées à Hegel ou à Feuerbach.

Tel est mon malheureux sort que, pour triompher des plus indomptables répugnances, je dois me servir des procédés les plus antipathiques au sens commun.

Dans son impatience du résultat, il enjambait les siècles, anticipait la forme et le moule de l'avenir, puis se retournant et voyant qu'il n'était

pas suivi, il entrait en indignation ou tombait dans le découragement.

Souffrir, perdre s'il le faut la vie, pour un médecin qui comprend les devoirs de son état, n'est rien lorsque le malade guérit. Mais guérira-t-il? Voilà la question. Il ne veut pas seulement prendre le remède. Dans l'incertitude du succès, j'aimerais autant courir la campagne avec mon ami Villegardelle.

Parfois la bonne humeur du Gaulois reprenait le dessus, et il lançait contre un recueil dont il croyait avoir à se plaindre cette boutade spirituelle :

Pouvez-vous faire une jolie nouvelle, des vers à la Hugo, de l'histoire avec des considérations à perte de vue? Pouvez-vous vous écarter du bon sens suffisamment pour attraper le bel-esprit et la fine fleur du style? Présentez-vous à la *Revue des Deux*...

Que le lecteur malin n'aille pas croire qu'il s'agit de la *Revue des deux mondes*. Proudhon, cette fois, avait visé moins haut, et c'est contre la *Revue des Deux-Bourgognes* qu'il décoche sa flèche.

Mais bientôt la tristesse était la plus forte. Ce qui le désespérait surtout, c'était le déchaînement contre lui de l'opinion publique et les témoignages de haine qu'il en recevait.

Les dévots m'ont menacé, dans des lettres anonymes, de la colère de Dieu, les femmes pieuses m'ont envoyé des médailles bénites, les prostituées et les forçats m'ont adressé des félicitations dont l'ironie obscène témoignait des égarements de l'opinion.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur son système et sur la valeur plus ou moins pratique de ses théories, on ne peut se défendre d'une pitié profonde et d'une sincère admiration pour ce vaillant athlète qui, seul et sans ressources, avec une instruction forcément incomplète, dont il essaye de combler les lacunes au moyen des livres qu'il va dévorer en toute hâte dans les bibliothèques publiques, tente de remonter en tout à la racine et au principe des choses, et, nouveau Prométhée, veut ravir au ciel l'étincelle qui doit animer le monde de ses rêves. Quel plus noble emploi de l'intelligence que d'agiter ainsi le problème de nos destinées, fût-ce même sans espoir de le résoudre, et de sonder l'inconnu, fût-ce même avec témérité !

Son ouvrage le plus hardi, plus audacieux mille fois, comme il l'avoue lui-même, par le fond que par la forme, c'est ce livre étrange de la *Justice dans la Révolution*, auquel il est temps que j'en vienne. Nous savons quelle est la prétention de

Proudhon dans ce livre. Elle ne tend à rien moins qu'à fonder la loi du devoir sur l'idée de justice, qui est à ses yeux l'axe de la société, la raison première et dernière de l'univers. Au nom de la morale, il se retourne contre le gouvernant, le prêtre et le juge qui en ont été jusqu'ici les dépositaires et les défenseurs, et il leur fait la leçon en vertu du principe supérieur qu'il tire de sa propre liberté. Il s'insurge contre Dieu lui-même ; c'est la plus haute glorification et, l'on peut dire, la divinisation de la personnalité humaine.

Cette imposante démonstration était égayée çà et là de sorties acerbes contre le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon. Renouvelant le procédé d'Eugène Sue qui, dans ses *Mystères de Paris*, fait intervenir Rigolette toutes les fois qu'il sent languir l'intérêt de son roman, Proudhon ne manque pas une occasion de partir en guerre contre le prélat qui avait fait contre lui cause commune avec un auteur d'ignobles pamphlets.

Je n'ai garde de m'engager dans un débat qui valut à Proudhon une condamnation à trois ans de prison et quatre mille francs d'amende. Je ne veux même pas discuter les assertions par lesquelles il démontre l'infériorité de la femme et sa subordination forcée dans le couple androgyne.

Ce sont là de trop grosses questions pour nous. Qu'il me soit permis seulement de contester l'affirmation tranchante sur laquelle il a bâti tout cet échafaudage.

Si Proudhon songe à guérir la société au moyen du remède qu'il indique, c'est qu'il la croit malade et prête à périr de corruption. S'il poursuit la femme de ses injures, c'est qu'il lui attribue tout le mal. Or, c'est ce mal précisément dont il oublie d'établir l'existence sur des faits certains.

Il le sentait lui-même et, dans la *Pornocratie*, il a répondu assez lestement à l'objection :

> Me reprocher d'ignorer tel ou tel fait! — Qu'est-ce que cela fait à ma raison? — C'est comme si vous me reprochiez les fautes de grammaire et de syntaxe qui pullulent dans mon livre. Qu'est-ce que cela fait à mon style?

Mais cela fait beaucoup, dirai-je à mon tour, et nulle théorie scientifique, littéraire ou sociale ne peut avoir de valeur que si elle repose sur des faits nombreux. *Rassemblons des faits pour nous donner des idées* est un sage conseil de Buffon que nous devrions tous mettre en pratique. Que m'importent toutes vos déductions et l'appareil pédantesque de votre raisonnement? Établissez d'abord

sur des preuves multipliées et d'une évidence parfaite, l'existence du mal et vous nous proposerez ensuite les moyens de le guérir. Mais non. Tous ces prophètes de malheur ont la vue obscurcie par la bile ; on les dirait intéressés à ce que le monde aille au pire. Quand l'événement a démenti leurs sinistres prédictions, loin de s'en réjouir, ils en éprouvent de la déception et du dépit. En un mot, ils calomnient la société, souvent même les institutions et les lois, pour le besoin de leur thèse.

L'erreur de Proudhon, qui est celle de bien des gens, vient de ce qu'il est surtout scandalisé, dans l'intègre probité de sa conscience plébéienne, par quelques écarts d'une infime partie de la population féminine, qui fait, il est vrai, plus de tapage et tient plus de place qu'il ne faudrait. Les sottises ou les folies de quelque duchesse, d'une actrice ou d'un bas-bleu célèbre lui font oublier tant de vertus et de solides qualités que l'on est sûr de rencontrer chez la femme dans tous les rangs de notre société. Les fautes de quelques-unes doivent-elles donc retomber sur le sexe tout entier ? Irez-vous brûler une moisson d'épis de pur froment, parce qu'au-dessus d'eux se pavanent insolemment quelques têtes de folle avoine ?

Mais j'oublie que le beau sexe ne m'a point con-

fié la mission de le défendre. Il s'est chargé lui-même du plaidoyer, et deux dames ont pris le soin de répondre aux arguments de Proudhon. Elles ne sont désignées que par des initiales dans la préface de la *Pornocratie*, mais puisqu'elles ont signé leurs livres, je ne vois aucun inconvénient à les nommer ici : ce sont Mme Juliette Lamber, qui est aujourd'hui Mme Edmond Adam, et Mme Jenny P. d'Héricourt. De l'ouvrage de la première, il n'y a de remarquable à citer que l'épigraphe tirée de la Genèse : « J'établirai une inimitié entre toi et la femme. Elle t'écrasera la tête et tu lui mordras le talon, » et la conclusion qui me paraît assez raisonnable : « En résumé, nos idées sur le mariage n'ont rien de bien nouveau et surtout rien de bien menaçant. Nous demandons que le mariage perde, par la possibilité du divorce, son caractère d'absolue pérennité. L'absolu ne vaut jamais rien dans les faits. »

Les deux volumes de Madame d'Héricourt sont beaucoup plus prétentieux. Le titre seul nous met en garde et prévient défavorablement : la *Femme affranchie, réponse à MM. Michelet, Proudhon, E. de Girardin, A. Comte et aux autres novateurs modernes.* L'auteur a trop oublié que la modestie est la première qualité de la femme et que nous serons

d'autant plus généreux à son égard qu'elle se montrera moins arrogante. Veut-on prendre une idée du ton qui règne dans ces volumes ? qu'on lise cette phrase dont le ridicule est le moindre défaut. « Si mon espoir était déçu, entendez-le bien, monsieur Proudhon, vous me trouveriez ferme sur la brèche, et, quelle que soit votre force, je vous jure que vous ne me renverseriez pas. »

Pour qui connaît Proudhon, il est facile de comprendre l'agacement qu'il dut ressentir en lisant de telles niaiseries, et l'envie qui lui prit d'asséner quelques horions sur le chignon de ces dames. Il n'était pas homme à résister à la tentation et, dès le 16 janvier 1852, il écrivait de Bruxelles, avec son exagération habituelle :

Tout tourne à la fornication; il n'y a plus que cela. Si personne ne se charge de nettoyer cette pourriture, je suis décidé à prendre sur moi la chose.

Le 29 janvier, dans une lettre adressée à MM. Garnier, ses éditeurs, il ajoutait :

Je n'ai pas oublié le travail que je vous ai promis en réponse à *ces dames;* c'est une chose très-sérieuse, et qui ne doit pas être traitée à la légère, si nous voulons produire un effet durable.

L'effet, à mon avis, eût été plus certain si, au lieu d'argumenter à tour de bras et de vouloir nous convaincre par raison démonstrative, l'auteur de la *Pornocratie*, avec son mâle et rude bon sens s'était contenté de railler agréablement les travers de quelques têtes écervelées. Est-il donc besoin de s'armer tout à coup d'une massue, alors même qu'il ne s'agit que de tuer une mouche? A force de poser la femme en regard du mari et en antagonisme avec lui, vous oubliez son vrai rôle, celui qu'elle remplit au foyer domestique et autour d'un berceau. Quant à celles qui, sorties du peuple ou presque du peuple, ont conquis par leur travail et malgré vents et marées, l'éducation virile, les lettres, les sciences, les arts même, loin de les dénigrer, on doit leur rendre hommage. Plusieurs d'entre elles comptent dans le ménage à tous les titres. « Elles doublent et affermissent l'intelligence du frère et de l'époux, le secondent dans sa carrière, l'aident modestement dans ses travaux, et, à défaut d'une certaine fleur peut-être, font goûter les fruits les plus sûrs et ce qu'il y a de meilleur dans le trésor domestique. » Voilà la justice que leur rend un esprit non prévenu.

Mieux valait ainsi détruire, au moyen de faits

incontestables, les mépris injurieux qui naissent si aisément de l'orgueil isolé et de l'ignorance mutuelle où l'on vit les uns des autres ; car, sachez-le bien, il se cache au moins autant de douces vertus sous la soie et les dentelles que sous la bure et le lin. Mais, avec Proudhon, il n'y a place ni au sourire ni au bon sens tout nu ; ce partisan de l'égalité absolue ajoute une inconséquence de plus à toutes celles dont ses livres sont pleins[1] ; il refuse d'admettre l'égalité possible de la femme et de l'homme ; il a là-dessus les idées d'un vieux Romain ou celles d'un tyranneau de la société féodale.

1. La plus singulière, sans contredit, est celle qui amène l'auteur du mot fameux, *Dieu, c'est le mal*, à regretter le temps où nos pères n'avaient d'autre joie et d'autre récréation, le dimanche, que les cérémonies du culte : « Ils allaient, dit-il, passer une heure à l'église, et la journée entière était bonne et heureuse. » L'inconséquence est à peu près semblable à celle de l'enfant qui déplore la chute de son château de cartes, après avoir lui-même soufflé dessus.

L'ASSOMMOIR

Il y a vingt-cinq ans, le voyageur qui parcourait la Provence était surpris, en arrivant sur les collines au pied desquelles est bâtie la ville d'Aix, de voir çà et là des tronçons d'aqueduc nouvellement construit. A travers coteaux et vallons courait en effet une suite de travaux d'art savamment disposés. Ici des ponts jetés avec hardiesse reliaient les inégalités du terrain; là de solides terrassements soutenaient les roches creusées par le marteau de l'ouvrier. Rien ne manquait plus à ce canal, sur lequel avaient compté les Aixois pour amener chez eux le torrent du Verdon et féconder leur aride territoire, — rien, si ce n'est l'eau.

Pas une goutte de liquide ne mouillait ces grès alignés au cordeau; les ardeurs du soleil du

Midi effritaient le ciment entre les pierres disjointes, tandis que, sous le souffle desséchant du mistral, l'olivier rabougri continuait à tordre ses rameaux noueux, à peine garnis de quelques feuilles sèches et blanchâtres, rendues plus pâles par la poussière du chemin.

Quand on demandait aux gens du pays la raison de cette anomalie et le nom d'un monument qui semblait n'avoir aucune raison d'être, ils répondaient d'un air désolé : « Ça, c'est le canal Zola. » L'ingénieur qui l'avait entrepris et lui avait donné son nom était mort en effet avant qu'un barrage eût approvisionné l'eau qui devait alimenter l'aqueduc.

Pourquoi ce souvenir vient-il importuner ma mémoire, à mesure que je feuillette les pages de l'*Assommoir?* C'est qu'il existe une affinité secrète, une analogie évidente entre l'œuvre du père et celle du fils. Il manque aussi quelque chose au livre étonnant dont j'ai à rendre compte. Quoi donc? La rosée bienfaisante qui vivifie le cœur de l'homme et que le christianisme désigne sous le nom de *Charité.*

Oh! que l'esclave africain était bien inspiré de proclamer à Rome, il y a deux mille ans, ce vers immortel :

Homo sum; humani nil a me alienum puto.

« Je suis homme, et je considère que rien d'humain ne m'est étranger. »

Si M. Zola eût fait passer dans son livre une parcelle de cette pitié qui dicta sa maxime à Térence, notre littérature compterait un chef-d'œuvre de plus et nous n'aurions qu'à applaudir au succès incontesté d'un écrivain de grand talent.

Mais notre tâche est moins agréable, notre devoir plus rigoureux. Il nous faut rendre avec franchise l'impression que nous avons reçue de cette lecture. Assuré d'avance que nos éloges ni notre blâme n'auront aucune influence sur la réputation déjà brillante de l'auteur, et moins encore sur le sort d'un ouvrage dont l'édition était épuisée deux jours après la mise en vente, nous pouvons parler sans détour, mettre de côté les ménagements et les égards. Nous avons affaire à un artiste audacieux qui se permet toutes les licences; il nous pardonnera d'en user de même avec lui.

Le livre s'ouvre par une préface où M. Zola nous affirme qu'il est un digne bourgeois, un homme d'étude et d'art, vivant sagement dans son

coin. Nous l'en croyons volontiers sur parole, bien qu'il eût mieux valu que le certificat fût signé d'un autre nom que le sien. « Quand il n'y a là personne pour faire notre éloge, dit quelque part Sancho Pança, force nous est de le faire nous-même. » Soit. Mais qu'est-ce que cela nous vaut de plus? Admettons un instant que M. Zola, au lieu d'être ce qu'il est, c'est-à-dire un parfait honnête homme, fût un bohême, ainsi que MM. tel ou tel, vivant aux crochets de quelque gourgandine, est-ce donc que ses travaux en auraient moins de prix? Le public, sachez-le, n'est pas si curieux de votre existence. A moins qu'une vocation irrésistible ne vous y pousse, il ne tient nullement à ce que vous concouriez pour les prix de vertu. Assez d'autres, sans vous, s'acquitteront d'une besogne si bien rétribuée. Quant à vous, faites-nous de la belle ouvrage, comme dit le peuple, et nous vous ferons de bonne réputation. Dès que l'on rencontre de beaux fruits sur un arbre, on les cueille, sans se préoccuper du fumier qui les a fait pousser. Alfred de Musset s'enivrait, dit-on, presque tous les jours; Dumas et Balzac étaient criblés de dettes qu'ils ne payaient pas; Mérimée et Sainte-Beuve fréquentèrent les filles toute leur vie. Cela enlève-t-il

rien au plaisir que nous avons à les lire? à l'admiration qu'excite en nous leur talent?

Un autre passage de la préface, plus choquant, à mon avis, est celui où M. Zola, pour s'excuser d'avoir abusé des termes orduriers, qu'il a tort d'appeler la langue du peuple, — le peuple ne parle pas de cette façon, — allègue qu'il existe des dictionnaires de cette langue, que les lettrés jouissent de sa verdeur, de l'imprévu et de la force de ses images. Mais il y a aussi dans les musées d'anatomie des pièces ignobles que les médecins étudient avec soin. Est-ce que jamais personne a eu l'idée saugrenue de les étaler en plein boulevard et de les offrir à l'admiration publique?

Je m'explique mieux ce qui a déterminé la conception et le style de l'*Assommoir*, par une sorte de gageure que l'écrivain a voulu tenir. Ayant conscience de sa valeur et ne trouvant pas sans doute que le succès eût jusque-là suffisamment répondu à son attente, il a essayé du scandale et composé d'abord son *Eugène Rougon*. Malgré les haines politiques, le coup a raté à demi. Soit que l'époque fût trop récente pour être idéalisée, soit que le personnage ainsi traduit de la réalité dans le roman fût vraiment trop banal

et n'offrît pas à l'auteur un type assez accusé, il a manqué son effet : les tableaux qu'il nous a brossés du second Empire n'ont pas le recul indispensable aux illusions de la perspective.

Alors, piqué au jeu, il se sera dit : « Puisque la faveur populaire acclame partout les violents et les grossiers, essayons de la violence et de la grossièreté. Le public préfère aux mets délicats le poivre et les épices, servons-lui un plat de son goût, rempli de moutarde, que dis-je ? plein de m....., afin qu'il s'en donne à lèche-doigt. » Et il a fait ce livre où, comme dans un égoût collecteur, viennent affluer toutes les infamies et les immondices du cloaque parisien. Gare les singes ! Ils vont bientôt mener la foule au lupanar et dégobiller l'argot à plein bec.

L'artiste, libre dans ses choix, ne nous doit compte que de l'exécution. Je ne reproche donc pas à M. Zola d'avoir traité un tel sujet, mais je regrette qu'il y ait porté tant d'amertume et d'acharnement. Par quels tourments, par quelles souffrances inavouées a-t-il donc passé pour être devenu à ce point méprisant et impitoyable ? On dirait qu'il éprouve une volupté cruelle à secouer brutalement la carcasse humaine, à en étaler comme à plaisir les plus hideuses plaies, les plus

sales guenilles. Tous les actes qui rapprochent les individus et dans lesquels ils trouvaient jusqu'ici l'oubli de leur infortune, repas, fêtes et vie de famille, cérémonies pieuses qui enlèvent un instant la bête humaine à sa férocité, tout cela est peint par lui de couleurs outrageuses et mensongères à force d'éclat.

Je ne veux citer aucune des pages mordantes où s'exerce la verve endiablée de l'écrivain, et qui ressemblent à des réquisitoires contre notre espèce. Il faut pourtant donner une idée du ton de dénigrement qui déteint jusque sur les endroits les plus inoffensifs. Voici donc les impressions d'un père de famille assistant à la première communion de sa fille :

« A l'église, Coupeau pleura tout le temps. C'était bête, mais il ne pouvait se retenir. Ça le saisissait, le curé faisant les grands bras, les petites filles, pareilles à des anges, défilant les mains jointes; et la musique des orgues lui barbotait dans le ventre, et la bonne odeur de l'encens l'obligeait à renifler, comme si on lui avait poussé un bouquet dans la figure. Enfin il voyait bleu, il était pincé au cœur. Il y eut particulièrement un cantique, quelque chose de suave, pendant que les gamines avalaient le

bon Dieu, qui lui sembla couler dans son cou, avec un frisson tout le long de l'échine. Autour de lui, d'ailleurs, les personnes sensibles trempaient aussi leur mouchoir. Vrai, c'était un beau jour, le plus beau jour de la vie. Seulement, au sortir de l'église, quand il alla prendre un canon avec Lorilleux, qui était resté les yeux secs et qui le blaguait, il se fâcha, il accusa les corbeaux de brûler chez eux des herbes du diable pour amollir les hommes. Puis, après tout, il ne s'en cachait pas, ses yeux avaient fondu; ça prouvait simplement qu'il n'avait pas un pavé dans la poitrine. Et il commanda une autre tournée. »

Ne sentez-vous pas là le parti pris, le procédé de l'artiste qui veut à toute force enlever à l'homme ce qui le relève intérieurement à ses propres yeux, afin de narguer ensuite la bête, la brute qui est sous l'écorce de chacun de nous?

On fait volontiers et souvent ce que l'on fait bien. M. Zola, qui est un maître peintre, ne s'épargne pas aux descriptions. Son livre en est saturé. La plupart, je l'avoue, sont enlevées d'un pinceau vigoureux et sûr, mais il y en a bon nombre qui ne figurent que pour l'agrément, sans rapport direct avec le sujet, magnifiques lambeaux de pourpre piqués autour d'un mannequin.

A mesure qu'on avance dans le volume, l'ironie redouble ; la phrase heurtée, hâtive, essoufflée, court avec force après les scènes révoltantes et les sentiments ignobles. Nulle part on n'entend une parole d'humanité, on ne surprend une larme de sympathie en faveur des misérables, ou même ce retour sur notre propre misère qui a fait dire à Musset :

> Le seul bien qui me reste au monde
> Est d'avoir quelquefois pleuré.

Je sais qu'il existe une théorie en vertu de laquelle l'artiste parfait doit rester impassible, théorie que M. Flaubert, que Gautier, que les Goncour tont pratiquée en prose et qui a de chauds partisans dans le poète Leconte de Lisle et ceux de son école. Mais voyez où elle aboutit : les rimeurs en sont réduits à s'admirer entre eux, tant elle les a rendus froids, et les prosateurs s'abandonnent à des orgies d'obscénité, qui, après avoir irrité un moment les palais blasés, n'inspireront bientôt que du dégoût. C'est une fin d'école. Les amis de M. Zola protestent que l'*Assommoir* n'a été qu'un accident, heureux il est vrai, un pur hors-d'œuvre de haute sa-

veur, et qu'il ne récidivera plus[1]. Lui-même, empruntant les allures de Balzac, annonce que ses Rougon-Macquart se composeront d'une vingtaine de romans. Si j'avais voix au chapitre, je le prierais d'être à l'avenir un peu moins féroce, moins dur au pauvre monde, et aussi moins tendu, plus aimable, s'il le peut. Son œuvre n'effaroucherait plus tant les âmes compatissantes et deviendrait certainement alors ce qu'il veut la faire, réelle et vraie.

1. Sous une forme détournée, c'était un conseil; mais M. Zola n'a pas jugé bon de le suivre. *Nana* va, dit-on, continuer l'*Assommoir* et le compléter. Après tout, l'auteur a bien le droit, quand il a ouvert un filon si riche, si fructueux, d'en tirer tout le parti possible. Il n'y a rien de plus décisif qu'un succès; tous nos raisonnements et nos *prenez-y garde* ne peuvent remonter un tel courant ni le faire rétrograder.

ON DEMANDE UN CRITIQUE

J'aime les affaires qui finissent, disait quelqu'un en entendant remettre sur le tapis une question vingt fois débattue. Le public est généralement de cet avis ; il ne veut pas que l'on revienne trop souvent sur un même sujet. Aussi laisserions-nous M. Zola jouir en paix des nombreuses éditions de son livre, si lui-même ne nous avait ménagé une surprise en retournant subitement ses batteries pour transporter la discussion sur un terrain tout nouveau.

Qu'a-t-il donc à s'agiter ainsi ? Est-ce que l'oreiller du succès lui deviendrait incommode ? A voir ses inquiétudes, on dirait un messie qui n'a pas encore trouvé de précurseur, ou un empereur romain en passe de devenir dieu et cherchant à mettre la main sur celui qui doit célébrer son

apothéose, ou bien encore, car son cas est complexe, une femme enceinte appelant à grands cris l'accoucheuse qui la délivre de son fruit. Bref, M. Zola déclare, que la France manque en ce moment de critiques, et que nous n'avons personne pour saluer les astres littéraires qui se lèvent radieux à l'horizon.

D'aucuns cependant assuraient que M. Paul de Saint-Victor n'avait pas son pareil pour figurer à l'esprit des lecteurs, en quelques touches précises et brillantes, le livre, le tableau ou le drame récents. « On écrirait un livre rien que pour vous faire écrire une page, » lui avait dit Victor Hugo. Ce brevet, noblement acquis par tant d'études supérieures, l'avait sacré maître aux yeux de tous.

D'autres certifiaient que M. Sarcey, dans les conférences où il se prodigue aussi bien que dans ses articles de chaque jour, est un critique d'une valeur incontestable, d'une grande force de sens égayée d'une pointe de gauloiserie, d'une fermeté de jugement qui frappe juste et dont les décisions font autorité.

Les gens du beau monde, sevrés depuis la mort de Sainte-Beuve de leur plat du lundi, s'accommodaient, à défaut de cette raison souveraine, du

marivaudage spirituel que leur sert tous les samedis M. de Pontmartin. Plusieurs même trouvaient à ce pis-aller je ne sais quel parfum de bonne compagnie.

Quant au commun des mortels, il se contente des savantes analyses de M. Schérer ou des judicieux comptes rendus que tracent pour lui les plumes élégantes auxquelles est confiée la rédaction des *Débats*.

Mais tous ces critiques, et bien d'autres encore dignes d'être nommés après eux, ne satisfont point M. Zola. Pas un ne lui paraît capable de le comprendre ni d'apprivoiser le public trop effaré par l'originalité de son nouveau roman.

M. Taine avait donné des espérances. Engoué de Stendhal et grand admirateur de Balzac, il semblait, par sa méthode empruntée aux sciences naturelles, destiné à servir d'interprète et de truchement aux romanciers naturalistes. Mais voilà que M. Taine se dérobe ; il a peur de se compromettre, il n'aime pas la lutte. Aux cris tumultueux de la bagarre contemporaine, il préfère les paisibles douceurs de l'histoire et de la philosophie. D'ailleurs, comme c'est avant tout un lettré, il y aurait à craindre, s'il comparait les livres nouveaux aux chefs-d'œuvre de l'antiquité ou des

littératures étrangères, qu'il ne donnât la préférence à ceux-ci.

Ce qu'il faut à M. Zola et au groupe naturaliste qui recèle, d'après lui, l'avenir dans ses flancs, c'est un combattant d'avant-garde, un porte-drapeau qui, sans crainte des huées ni des coups; sonne de la trompette pendant que les autres se battront et fasse ranger la foule, afin d'ouvrir une large voie aux Assommoirs futurs.

Est-ce donc que ce livre aurait plus de peine à passer que nous ne le supposions? S'entêterait-on à ne pas comprendre la haute moralité qu'il emporte avec lui? En littérature comme en politique, 93 est encore, paraît-il, un dur asticot.

Pour le faire digérer au public, M. Zola entreprit d'abord d'exposer lui-même son esthétique. Il faut croire qu'il a trouvé trop fatigant de porter la croix et en même temps de chanter à la procession[1]. Aussi, réclame-t-il un servant d'armes,

1. Pas si fatigant que je l'aurais cru. Nous le voyons au contraire, depuis quelque temps, s'escrimer vaillamment contre une nuée d'adversaires et leur porter parfois d'assez fières estocades. Le critique chez lui est doué d'une qualité qui devient trop rare et qui, à mes yeux, compense à peu de chose près toutes les autres, je veux dire la franchise. Il dit aux gens leur fait en toute sincérité et ne leur mâche pas les mots, en quoi je l'approuve fort.

afin de pouvoir lui-même brandir sa lance, et lancer le javelot, tandis que l'autre guidera les coursiers.

De la part d'un raffiné tel que lui, l'illusion est presque naïve. Est-il donc besoin de lui rappeler que l'emploi du critique consiste seulement à deviner et à rédiger chaque matin la pensée de tout le monde ? Il ne peut avoir d'action sur la foule qu'en agissant de concert et en collaboration avec elle. Si le livre qu'il préconise choque le goût régnant, personne n'aura égard à sa recommandation ; son crédit même en sera diminué.

Ne vous laissez pas éblouir par le mirage trompeur de Sainte-Beuve. Il est vrai que, au terme de sa carrière, il avait conquis une sorte de dictature intellectuelle et de gouvernement des esprits. Mais que de peine pour y parvenir ! par combien d'écoles et de systèmes il a dû passer ! Pendant quarante années, il a agi plus encore sur lui-même que sur les autres. Au bout de ce temps seulement, il avait atteint à la plénitude de son génie, à la suite d'un travail lent et continu, ainsi qu'il arrive au développement de toute vie supérieure.

Du temps des romantiques, il flottait encore au milieu du vague et des demi-teintes. La passion des lettres antiques l'initia à une forme plus

nette et plus simple, à des jugements plus sûrs, à des paysages plus reposés. Je sais que, vers la fin, un de ses articles fondait une réputation. Peut-être lui en voulez-vous de s'être arrêté dans votre école aux premiers chefs de file, sans arriver jusqu'aux Rougon-Macquart. Mais lui-même n'est-il pas mort avant d'avoir vu triompher sa doctrine et ses idées? Rappelez-vous de quelles avanies ce libre-penseur fut accueilli par le Sénat de l'Empire.

Chaque génération, à mesure qu'elle arrive au printemps de la vie, s'insurge contre la génération précédente et lui fait son procès. Il lui semble que tout soit né avec elle et qu'elle va inaugurer les âges futurs. Quand elle a soulevé un peu de poussière et de bruit, une autre la remplace, qui la nie à son tour et ne fait guère mieux. Après les classiques, nous avons eu les romantiques, puis les réalistes, les impressionnistes. Voici venir maintenant les naturalistes. Plus ça change... vous savez le reste. Il y a au moins vingt ans que Ch. Monselet disait à la bande de Gautier : « Ce que vous faites-là, c'est du Delille flamboyant. » Je ne me permets pas d'adresser le même reproche au groupe dont M. Zola nous annonce l'entrée en campagne. Une observation

pourtant : je ne distingue pas très bien le corps d'armée, et M. Zola me fait plutôt l'effet d'un général sans soldats, luttant avec courage à l'arrière-garde et renvoyant, comme Ney sur la Bérésina, son dernier coup de fusil à l'ennemi.

C'est, à mon avis, le plus énergique représentant d'une brillante jeunesse, née de Chateaubriand, dont elle s'éloigne chaque jour davantage, qui en sait dire encore plus qu'elle ne pense, habile à tout sonder, hardie à tout rendre.

M. ZOLA

M. Zola se défend, c'est son droit. Que ne le fait-il d'une façon victorieuse ! Il ne nous en coûterait guère de rendre les armes à un lutteur si vigoureux et de baisser pavillon devant la justesse de ses arguments. Mais sa réponse aux critiques dont son livre a été l'objet ne brille pas précisément par la logique, car après avoir dit : « Je ne suis qu'un greffier qui me défends de conclure, » il pose sans plus tarder ces conclusions tranchantes : « Fermez les cabarets, ouvrez les écoles... Oui, le peuple est ainsi, mais parce que la société le veut bien. »

Quoi ! c'est vous, qui hier encore vous moquiez avec un si parfait bon sens des ridicules jérémiades de Chatterton, qui enfourchez, sans vous en apercevoir, le même dada, vous en prenant

comme lui de tout le mal à la Société qui n'en peut mais?

Et puisque, non content d'un succès qui. loin de l'absoudre, accuse plutôt la corruption à laquelle l'*Assommoir* ne fera qu'ajouter, M. Zola veut encore avoir pour lui le droit et la raison, nous passerons en revue les diverses allégations contenues dans sa lettre au *Bien public* et nous essaierons d'y répondre de notre mieux.

Commençons par le point le plus important.

« J'ai, dit M. Zola, fait parler les ouvriers de nos faubourgs comme parle la grande majorité d'entre eux. Il est *puéril* de me dire que ce n'est pas là le langage du peuple ; allez dans les quartiers populeux et écoutez, voilà ma réponse. Les ouvriers les plus honnêtes parlent ainsi. »

Et plus loin il ajoute :

« On est dépaysé par la forme vraie, on ne peut admettre un art qui ne ment pas; de là les répugnances des lecteurs devant des détails qu'ils subissent cependant sans dégoût dans la vie de tous les jours. »

Dans la crainte de l'avoir injustement accusé en confrontant ses personnages avec les ouvriers au milieu desquels je vis, et qui sont loin de leur ressembler, j'ai demandé autour de moi s'il y

avait en effet, quelque part un tel langage et des mœurs aussi odieuses. Tous ceux que j'ai interrogés m'ont répondu à peu près de même : Oui, M. Zola a peint des faits réels ; il a usé de termes dont on se sert ; chaque détail dans son œuvre est vrai, mais l'ensemble est radicalement faux.

Et d'ailleurs, en peut-il être autrement? Est-ce que le roman, par son essence même, qui est de flatter l'imagination, n'exige pas une sorte d'arrangement artificiel, en vue de créer un intérêt qui n'existe dans la vie réelle que par accident et d'une manière fortuite? Vous ne sauriez, sans manquer aux conditions du genre, copier la nature crûment et la décalquer à l'emporte-pièce; il faut toujours y mettre du vôtre, ramasser sur un seul type divers traits de caractère disséminés par le fait entre plusieurs individus. De là vient la nécessité d'outrer qui s'impose à M. Zola et qui donne tant de relief à la plupart de ses personnages.

Mais à force d'accumuler des couleurs violentes et des expressions grossières, il dépasse la note et le ton, sort de la nature et verse dans la fantaisie. Ses monstres sont faits avec des membres humains, mais ce sont des monstres. Cela est si vrai, que lui-même se laisse gagner au langage trivial

qu'il a mis d'abord dans la bouche des autres ; il s'enivre, pour ainsi dire, de cette liqueur frelatée ; l'ordure lui monte à la gorge, et il ne garde plus la mesure que prescrivait le goût.

Peut-être n'est-ce là que le moindre de ses soucis. On assure même que, sur l'exemplaire adressé à l'auteur de *Madame Bovary*, il a écrit, pour toute dédicace :

A MON GRAND AMI FLAUBERT,

En haine du goût.

ÉMILE ZOLA.

Ce ne sont là, je le sais, que des forfanteriés d'artiste, auxquelles il serait puéril d'attacher trop d'importance. Il n'en est pas moins vrai que l'on ne viole pas impunément cette règle suprême de toute composition. L'*Assommoir* en est la preuve : on le trouve long et lourd, malgré l'immense talent qui y est dépensé. Ce n'est pas tout que de faire des romans laids, il faudrait encore les rendre intéressants. Balzac, que l'on cite à tout propos depuis quelques jours, avait du moins une qualité maîtresse qui manque jusqu'ici à son héritier : il n'était pas monocorde.

M. Zola le prend de très haut avec les critiques et ne leur ménage pas les démentis.

« Et d'ailleurs, dit-il, il est *absolument faux* que l'*Assommoir* soit un égoût où ne grouillent que des êtres pourris et malfaisants. »

Si l'on était méchant, il serait facile de le battre avec ses propres armes. Ayant à justifier le rôle de la plupart de ses créations, il n'a su trouver en leur faveur que des circonstances atténuantes. Ainsi, pour Lantier, il dira :

« J'estime que j'ai le droit de mettre un personnage malpropre dans un roman, comme on met de l'ombre dans un tableau.

Pour Nana, voici son excuse :

« Quant à Nana, elle est un produit. J'ai voulu mon drame complet. Il fallait une enfant perdue dans le ménage. Elle est fille d'alcoolisés, elle subit la fatalité de la misère et du vice. »

Ainsi du reste :

« La femme de Poisson a des rapports avec Lantier, il est vrai ; mais cette liaison est un besoin de mon drame.

« Ici, je suis en plein dans mon drame et je réclame toutes les libertés qu'on accorde aux dramaturges.

« Si l'on supprime leur chute (de Gervaise et de Coupeau), le roman n'existe plus et je ne pouvais l'écrire. »

Comment, après tous ces aveux, lui accorder le *satisfecit* qu'il se décerne généreusement de sa propre main en des termes qui bravent la modestie ?

« J'affirme donc que j'ai fait une œuvre utile en analysant un certain coin du peuple. »

Enfin, triomphant avec le personnage de Goujet, il s'écrie dans un noble orgueil :

« N'est-ce pas assez d'une pareille figure pour que tout le monde comprenne que je rends pleine justice à l'honneur du peuple ? »

Laissons là le *peuple* et son *honneur*, qui n'ont rien à voir dans n'importe quel roman. Il ne s'agit ici que de la classe ouvrière, et, je le répète, elle est indignement défigurée et calomniée dans l'*Assommoir*. Ce Goujet même, dont l'auteur paraît si content, ne ressemble à aucun être réel ; jamais travailleur sérieux et intelligent ne se reconnaîtra dans un type à ce point fantastique.

Ceci nous suggère quelques réflexions sur le rôle nouveau que paraît vouloir prendre M. Zola. Si j'ai bien compris le sens de sa lettre, il se préoccupe fort peu de la question littéraire et réserve toute sa sollicitude pour la politique. Bien qu'il ne me soit pas permis de le suivre sur ce terrain, il me semble que là encore le bon goût

aurait dû le rendre plus réservé. Car on pourrait lui renvoyer les insinuations peu bienveillantes qu'il dirige contre les romantiques et contre le journal populaire que rédigent deux d'entre eux :

« On bat monnaie comme l'on peut, et puisque la littérature se montrait marâtre, autant devenir millionnaire avec la politique. »

Ainsi, voilà qui est entendu, Tragaldabas n'a qu'à se bien tenir, la maison Menier et Cie, qui est au coin du quai, vient de recevoir du renfort[1].

Toutes ces querelles de boutique sont misérables, et je m'étonne que M. Zola laisse percer ainsi le bout de l'oreille du candidat à la députation. Veut-il donc chausser les mêmes pantoufles qu'Eugène Sue et Rochefort? En tout cas, je doute que l'*Assommoir* l'achemine directement vers ce but et lui soit une recommandation auprès des électeurs. Je l'avais cru, pour ma part, trop grand écrivain pour descendre aux ambitions d'un vulgaire conseiller municipal.

1. Rappelons à ceux qui pourraient l'avoir oublié que M. Zola écrivait alors dans le *Bien public*, journal dont M. Menier, le riche fabricant de chocolat, était propriétaire. Il y avait eu un commencement de polémique entre cette feuille et le *Rappel*, que rédige, chacun le sait, M. Vacquerie, l'auteur de *Tragaldabas*.

PROSPER MÉRIMÉE

Lorsque Mérimée mourut à Cannes le 23 septembre 1870, pendant le siège de Paris, ses amis purent regretter qu'il eût quitté la scène dans un moment où les malheurs publics ne permettaient pas de lui faire de dignes funérailles ; mais, à le bien prendre, il finissait à propos avec l'ordre de choses où il avait tenu sa place et convenablement joué son rôle : il avait donné sa mesure et porté tous ses fruits.

Né en 1803, il appartient au groupe d'hommes éminents qui ont marqué dans les lettres ou la politique de notre temps et qui datent des dernières années du XVIIIe siècle ou des premières années du XIXe. Fils d'un secrétaire de l'Académie des beaux-arts, qui a peint un des plafonds du Louvre, il apprit de bonne heure à tenir le pinceau ; il parvint même à faire assez bien l'aqua-

relle, mais sa vocation n'était pas de ce côté. Après avoir terminé ses études et son droit, il débuta dans les lettres en 1825 par le *Théâtre de Clara Gazul*. Ce livre, donné comme traduit de l'espagnol par Joseph l'Estrange, renfermait une série de pièces originales où se révélait un talent de premier ordre. Deux ans après, il publia la *Guzla*, recueil de chants illyriens, bosniaques et croates. C'était une mystification à laquelle on fut pris de l'autre côté du Rhin. Un M. Gerhart traduisit le volume en vers allemands et crut avoir reconnu sous la prose française la métrique des poètes illyriens.

Après ces deux coups d'audace, il s'essaya pendant quelque temps dans un genre alors mis à la mode par le *Cinq-Mars* de Vigny et les *États de Blois* de Vitet, et fit paraître la *Jacquerie*, puis la *Chronique du temps de Charles IX*. Ces scènes et récits dramatiques, qui tiennent à la fois de l'histoire et du roman, demandent un souffle créateur, un passion ardente et une puissance de résurrection que jusqu'ici Walter Scott seul a rencontrés. Heureusement pour Mérimée qu'il renonça bien vite à ce genre bâtard pour se mettre à composer une série de nouvelles qui l'ont placé au premier rang de nos conteurs : *la Partie de trictrac*, *la*

Double méprise, *Mateo Falcone*, *l'Enlèvement d'une redoute*, *la Vénus d'Ille*, *Carmen*, *Colomba* et tant d'autres chefs-d'œuvre.

Bien qu'il ait montré plus d'énergie et de vraie passion dans *Carmen* que dans *Colomba*, cette dernière nouvelle caractérise mieux la nature et la qualité de son talent. Tout y est exquis, distingué, court, net et vif. Les mœurs de la Corse qui, dans *Mateo Falcone*, révoltaient par leur froide horreur, sont saisies ici avec plus de souplesse et fixées dans un tableau poétique aux couleurs adoucies. Cette adorable furie, en poussant par mille artifices son frère Antonio à s'armer contre le meurtrier de leur père, finit par nous communiquer sa flamme et son ardeur, tant elle met de grâce aux apprêts de la vendetta. Nous faisons comme l'Anglais Nevil et sa fille; nous nous laissons gagner peu à peu aux querelles à demi barbares des Della Rebbia et des Barricini.

Un avantage considérable que me paraît avoir Mérimée sur les autres conteurs de notre temps, c'est de n'emporter avec lui qu'un mince bagage et de pouvoir ainsi doubler sans peine le cap du vingtième siècle. Où voulez-vous que nos arrière-neveux trouvent le loisir de lire les cent et quelques volumes de Balzac, de George Sand ou de

Dumas? N'est-il pas à craindre que la difficulté de se reconnaître au milieu d'un tel fouillis ne leur fasse rejeter le tout en bloc, au grand dommage de plusieurs parties qui auraient mérité de vivre? Avec Mérimée, pas le moindre embarras. Déjà le départ est fait de ce qui restera de lui. Prenez le Carrosse du saint-sacrement, cinq ou six nouvelles, trois ou quatre lettres sur l'Espagne, et vous aurez un ou deux volumes légers, commodes, qui vous feront passer quelques heures en compagnie d'un esprit des plus français, alerte et dégagé.

Il avait trop de tact pour ne pas comprendre qu'une époque aussi fiévreuse que la nôtre réclame des récits à l'emporte-pièce, qui ne prennent qu'un instant du jour ou de la soirée et qui donnent à l'imagination une vive secousse en la transportant au milieu de passions violentes, de caractères tranchés, de faits étranges, quoique pris dans la réalité, mais échappant du moins par quelque côté au bourgeoisisme de nos mœurs. Loin de s'absorber en son œuvre, comme Balzac, et d'être la première dupe de ses inventions, il a grand soin de s'en détacher et de nous avertir nous-mêmes des artifices de sa narration. Il arrête à point l'émotion, ne force ni les sentiments ni la

langue et atteint aux effets les plus dramatiques sans quitter le ton de la bonne compagnie.

Ses meilleures nouvelles ressemblent aux beautés aristocratiques de l'Angleterre, dont il appréciait le charme et la distinction. Nerveuses et bien bâties, elles ont la correction du dessin, la finesse des traits, la vigueur des muscles et de solides couleurs. Que leur manque-t-il donc pour atteindre à la perfection suprême? — Un je ne sais quoi, peut-être un peu plus de simplicité, de mollesse et d'abandon.

Dans tous ces récits, l'auteur recherche de préférence les situations étranges, les cas rares, les mœurs crues et tranchées, les pays et les races où la passion a tout son jeu, grâce aux excitations d'un climat brûlant ou à l'activité d'une vie facile. Il ne recule devant aucune monstruosité et sait présenter les scènes les plus rebutantes dans un style d'une élégance suprême. Sans rien perdre de sa distinction, il descend jusqu'aux replis les plus secrets du cœur, jusqu'aux brutalités les plus grossières de l'humaine nature. Chez lui tout concourt à l'émotion; pas de détails oiseux ni d'ornement superflu, rien que des traits énergiques et sobres. En quelques coups de crayon, il dessine un portrait qui se grave à tout

jamais dans la mémoire. Son dialogue, loin de ralentir l'action, la précipite. Une activité fébrile emporte les acteurs vers un dénoûment fatal et ne laisse pas le temps de respirer. Tant qu'on le lit, on est sous le charme. Ce n'est qu'à la réflexion et longtemps après avoir quitté le livre que l'on peut se rendre compte du procédé de composition. Encore est-il bien vrai de dire qu'il faut un certain effort pour échapper à l'enchanteur et au breuvage enivrant qu'il nous verse.

Mérimée était heureux d'effrayer ainsi les esprits et de passer pour féroce aux yeux des âmes tendres. Fier des terreurs qu'il avait excitées, des larmes qu'il avait fait couler, il tenait par-dessus tout à paraître insensible et supérieur à son œuvre. Quelquefois même, au moment le plus ému, un ricanement sec et rapide, un sourire narquois vient avertir le lecteur de ne pas s'attendrir mal à propos et que tout cela n'est que mensonge et fiction. Il ne faudrait pas cependant prendre trop au sérieux cette insensibilité de commande, pas plus qu'il ne fallait s'en rapporter, pour juger l'homme, à son air froid et à son impassibilité britannique, qui n'étaient qu'un masque emprunté pour tenir à distance les familiarités importunes. C'est par système et pour se

distinguer du *bourgeois* que Mérimée, ainsi que son ami et son modèle Stendhal (H. Beyle), affichait l'indifférence. Au fond ces deux roués étaient des cœurs d'or, ouverts aux meilleurs sentiments. Dans la notice que Mérimée a laissée sur son ami, il raconte une scène charmante, une promenade qu'ils firent ensemble pendant la nuit en 1836, et où ils revinrent, comme on le fait après une longue absence, sur les aventures amoureuses et les souvenirs de leur jeunesse. Ils discutaient sur le plus ou moins de justesse de la pensée mélancolique enfermée dans ces vers de Dante :

Nessun maggior dolore che ricordarsi
Del tempo felice nella miseria.

Beyle se les appliquait à lui-même, tandis que Mérimée soutenait qu'il n'y a nulle douleur à se rappeler les temps heureux, fût-ce même dans un moment d'infortune. Il revient sur ce sentiment dans une de ses Lettres à une inconnue, où il est question de son voyage en Grèce. « A propos de Grèce, puisque vous gardez si bien ce qu'on vous donne, voici un brin d'herbe. Je l'ai cueilli sur la colline d'Anthela aux Thermopyles, où sont morts les derniers des trois cents. A cet

endroit-là même, je me souviens que, couché sur un tas de paille de maïs, devant le corps de garde de gendarmerie (quelle profanation !) je parlai de ma jeunesse à mon ami Ampère, et je lui dis que parmi les souvenirs tendres qui me restaient, il n'y en avait qu'un seul qui ne fût pas mêlé d'amertume. Je pensais alors à notre belle jeunesse. » Ainsi sous ce vernis de froideur et d'insensibilité se retrouve la sincérité de la nature humaine, avec ses faiblesses, ses illusions et sa bonté native.

On pourrait citer bien d'autres traits qui accuseraient mieux encore le contraste entre le personnage officiel, raide et gourmé, et l'homme vrai, tel qu'il se montrait dans les relations de la vie. Il suffit d'ailleurs de parcourir les correspondances récemment publiées pour être édifié à ce sujet. Les lettres à la première inconnue nous le montrent amoureux, délicat, attentif à ménager une maîtresse capricieuse, aimant par-dessus tout à faire avec elle de longues promenades au musée du Louvre ou dans la campagne des environs de Paris, ne réclamant qu'un peu de sympathie et le plaisir de voir heureuse à ses côtés cette personne aux beaux yeux noirs et aux fines attaches.

C'était en outre un ami sûr, dévoué jusqu'au

sacrifice et n'en faisant point parade. Lors de l'affaire Libri, quand tout le monde se déchaînait contre ce misérable que les tribunaux avaient flétri, il lui resta fidèle et s'attira, pour avoir pris sa défense avec trop de zèle, une condamnation à quinze jours de prison, temps qu'il employa à composer les *Débuts d'un aventurier*. C'est à peine si, en publiant ce livre, il se permet une allusion discrète aux circonstances qui le lui ont fait écrire : il a dû, dit-il, « au mois de juillet précédent, passer quinze jours dans un endroit où il n'était nullement incommodé du soleil et où il jouissait d'un profond loisir. »

Ses succès le touchaient autant qu'un autre, quoiqu'il s'efforçât de n'en rien laisser paraître. Pourtant il se livrait quelquefois. Le jour où l'Académie songea à lui pour remplacer Nodier (1843), au moment de l'élection, impatient d'en connaître le résultat, il était venu chez Sainte-Beuve, qui logeait alors à l'Institut en sa qualité de conservateur de la bibliothèque Mazarine. A mesure que les votes favorables leur étaient apportés, il sautait comme un enfant et ne se tenait pas de joie. Il est vrai que l'ironie reprenait vite le dessus et qu'il écrivait à son amie le lendemain : « Ma mère, qui souffrait depuis quelques jours d'un

rhumatisme, a été guérie du coup », et il plaisantait sur son habit couleur d'estragon et sa figure idem.

Le caractère le plus marqué, la qualité dominante qui se dessine à tous les yeux dans cette correspondance de Mérimée, c'est son incurable incrédulité. Elle est chez lui complète et franche. Il ne se défend pas les plaisanteries impies à la façon de Voltaire ou de Talleyrand, mais il n'y met ni passion ni fiel. « On me reproche de ne pas être dévot et de ne pas aller au sermon, écrit-il à la seconde inconnue ; je me ferais bien hypocrite, mais je ne sais pas m'ennuyer et je n'aurais jamais la patience. » Et ailleurs, à propos d'une visite au Vésuve : « Cette atmosphère de soufre est abominable, et si c'est, comme quelques-uns le disent, celle du diable, cela donnerait envie d'aller en paradis, malgré la mauvaise compagnie qu'on est exposé à y rencontrer. » Il apprécie la sincérité des sentiments religieux, quand il en rencontre, et il n'en veut qu'à ce qui est faux et convenu. « Notre dévotion en France me déplaît ; c'est une espèce de philosophie très médiocre, qui vient de l'esprit et non du cœur. Lorsque vous aurez vu la dévotion du peuple en Italie, j'espère que vous trouverez comme moi que c'est la seule bonne ;

seulement ne l'a pas qui veut, et il faut être né au delà des Alpes ou des Pyrénées pour croire ainsi. »

Son impiété n'avait rien d'envahissant ; il ne tenait pas à faire des prosélytes : attentif seulement à ne pas permettre que l'on entreprît sur sa conscience, il laissait en paix celle des autres. Bref, il fut à la fois, ce qui devient de plus en plus rare, incrédule et tolérant.

On avait négligé, paraît-il, de le baptiser, et il se refusa toujours à réparer cet oubli. Aux personnes qui le pressaient sur ce point, il promettait tout ce qu'on voulait, bien décidé à ne jamais tenir. Si on le poussait trop, il se dérobait par la fuite aux obsessions. Un soir, à Fontainebleau, quelqu'un félicitant l'impératrice de tous les bienfaits dont le ciel la comblait : « Il me manque pourtant quelque chose, répondit-elle, c'est de voir Mérimée se convertir. » A ces mots, l'auteur de *Colomba*, se pinçant la lèvre : « Ah ! madame, dit-il, toujours des personnalités », puis il prit son chapeau et sortit brusquement.

Il ne manquait pas, on le voit, d'une certaine indépendance dans son rôle de courtisan et d'ami de la maison. En 1860, à propos d'une élection à l'Académie française dans laquelle on opposait

M. de Champagny, à M. Duvergier de Hauranne, l'empereur, qui tenait pour le premier, sans doute par vanité d'historien futur et pour être agréable à César, ayant invité à déjeuner Mérimée, revenu de Cannes tout exprès pour le vote, s'avisa de lui demander s'il donnerait sa voix à M. de Champagny. « Non sire, lui fut-il répondu, je ne puis pas voter pour un clérical. »

Il excellait à se faire respecter, tout en restant aimable et bon. D'ailleurs, chacun s'inclinait devant un homme d'une telle valeur, qui était à l'aise et à sa place dans les positions les plus élevées, qui savait six langues, connaissait à fond la plupart des littératures de l'Europe et semblait ne composer ses chefs-d'œuvre que par manière de passe-temps, comme un délassement d'occupations plus graves.

Il était en effet depuis 1831 inspecteur des monuments historiques. Je ne crois pas qu'il fût possible de trouver quelqu'un plus capable de comprendre le génie de notre vieille architecture et d'en conserver les débris. Exact et précis en tout, il s'était fait sans effort antiquaire et érudit, ne portant dans ces études sévères ni engouement ni parti pris, et n'admettant que les faits positifs.

C'est ce même besoin de vérité qui a présidé à ses travaux historiques : l'*Essai sur la guerre sociale*, *la Conjuration de Catilina, don Pèdre, les Cosaques,* etc. Par dédain des théories hasardées, il s'est systématiquement astreint à ne recueillir que des faits particuliers, des traits de caractère puisés aux sources les plus sûres, méthode excellente dans la préparation et la recherche des matériaux, mais qui ne suffit pas à donner la vie et le mouvement aux grandes masses de l'histoire. Il y faut ajouter le souffle qui ressuscite les siècles passés, l'art qui distribue la lumière et les couleurs, le *fiat lux* qui ranime de leurs cendres tous ces cadavres couchés dans le tombeau. Qui pouvait aussi bien que Mérimée accomplir ce miracle? N'avait-il pas le don de faire vivre et marcher les personnages enfantés par son imagination? Pourquoi s'est-il volontairement refusé à traiter de même ceux que l'histoire lui offrait? Nous rencontrons ici l'écueil de cette sobriété à laquelle il doit sa puissance dans le roman. Pour ne vouloir accepter que la vérité nue et sans apprêt, il se prive d'une des plus précieuses ressources de l'art, il reste froid et terne.

Peut-être faut-il attribuer cette horreur de la floriture et de l'emphase au culte qu'il professait

pour la beauté antique, dont il était véritablement épris. A chaque page de sa correspondance, on peut lire des témoignages de ce pieux amour qu'il avait voué à la statuaire et à la littérature des Grecs, à leurs belles époques. Il est frappé de la simplicité des moyens qu'ils ont employés pour atteindre aux plus grands effets, de la pureté de leurs lignes, de la sincérité de leurs sentiments. Aiguillonné lui-même d'un certain besoin de perfection et de beauté concentrée, il ne trouvait que là l'idéal dont il poursuivait la réalisation.

Et à ce propos, je veux me servir de son autorité pour répondre à M. Francisque Sarcey, qui, tout récemment, dans *le XIXe siècle*, se raillait des admirateurs de l'épithète homérique, soutenant avec sa verve et son bon sens habituels que ces adjectifs si vantés n'étaient que la définition obligée de l'objet même, ou que leur sens offrait tant d'élasticité qu'on pouvait les mettre, pour ainsi dire, à toute sauce. Voici en regard de sa critique un fragment de lettre de Mérimée dont il ne contestera, je l'espère, ni la finesse ni la sûreté de coup d'œil :

« Tout est remarquable dans Homère. Les épithètes, si étranges traduites en français, sont

d'une justesse admirable. Je me souviens qu'il appelle la mer *pourpre,* et jamais je n'avais compris ce mot. L'année dernière, j'étais dans un petit caïque sur le golfe de Lépante, allant à Delphes. Le soleil se couchait. Aussitôt qu'il eut disparu, la mer prit pour dix minutes une teinte violet foncé magnifique. Il faut pour cela l'air, la mer et le soleil de Grèce. »

L'homme qui sent et apprécie les anciens avec tant d'âme est digne de prendre place à leurs côtés. L'auteur de *Colomba* fut, en effet, un classique véritable, ayant pour lui la qualité essentielle, la netteté, que Vauvenargues appelait justement le vernis des maîtres. Ses écrits survivront à une foule d'autres qui ont eu des succès plus retentissants ; ce sont comme des gouttes d'essence enfermées dans des flacons de pur cristal.

La mort a fait en peu d'années de grands ravages parmi les écrivains illustres qui, nés avec le siècle, avaient occupé la scène politique et littéraire à partir de 1825, et s'étaient maintenus jusqu'à la fin du second Empire. Après Sainte-Beuve, Mérimée, puis Guizot et Michelet. Ces pertes laissent de grands vides que l'on ne remplira pas de sitôt. Pour ce qui regarde Mérimée, il semblait que la nature eût pris soin de susciter

un écrivain de race, capable de continuer l'œuvre du maître et de nous rendre son absence moins sensible. Il avait, lui aussi, le sentiment de la beauté antique, la grâce aisée, l'ironie élégante, le sourire malin, une bonne part de l'héritage de Voltaire, et voilà, triste déception ! que la politique s'est emparée de lui et le détourne des sentiers où nous nous plaisions à le suivre.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Malgré tout le mal qu'on en a dit, malgré la rageuse imprécation de Musset, l'amour ne cesse pas d'inspirer les poètes. S'il est vrai que ce soit une douleur, elle a ce caractère particulier qu'on la souffre en chantant. Aussi, chaque printemps amène-t-il l'éclosion de nombreux volumes de vers, où la jeunesse, avec l'indiscret abandon de son âge, confie au public ses joies et ses tristesses, ses ivresses ou son désespoir. Entre tous ceux qui ont paru récemment, nous avons choisi quelques spécimens de tonalité différente, afin de donner à nos lecteurs une idée des diverses façons dont les amoureux d'à présent roucoulent, chantent ou crient leur martyre.

Un caractère commun aux quatre poètes de notre choix, c'est l'envahissement complet de leur

être par un sentiment unique, devant lequel s'effacent tous les autres. Ne leur demandez pas quelle est leur religion, leur patrie, leur famille ; aucun ne vous répondrait. Sont-ils Français, Turcs, ou Chinois ? Leurs vers n'en disent rien. Ils sont amoureux, cela leur suffit. Platon n'eût pas manqué de les couronner de roses, puis de les reconduire poliment aux frontières de sa République. En vain la patrie mutilée saigne au flanc d'une large blessure, en vain la mort et le deuil ont fait le vide dans nos foyers, rien de cela ne leur importe. Tandis que tout pleure autour d'eux, ils continuent de pincer les cordes de leur guitare. Que l'univers s'écroule, s'il veut, ils n'en iront pas moins, leur étoile au front, au rendez-vous assigné. Ainsi fait la nature elle-même : après que l'orage a emporté chaumières et moissons, les fleurs relèvent la tête, la sève remonte aux rameaux et les oiseaux reprennent leur chanson.

Qui donc a défini l'amour un *égoïsme à deux ?* Cela était bon autrefois, mais les amoureux d'aujourd'hui ne l'entendent pas ainsi. Plus de Laure ni de Juliette, plus d'Éléonore ni d'Elvire. Ils ne nomment même pas la femme ou les femmes par qui ils ont joui et souffert ; ils ne voient dans le

monde qu'eux-mêmes, dans l'amour que leur seul agrément, dans celle qu'ils ont possédée qu'un instrument de leur plaisir.

Le plus original et le plus puissant des quatre est, ce me semble, Jean Richepin. Sa Chanson des Gueux a fait éclat et scandale, — on n'a plus guère de succès qu'à ce prix, — et la justice en a sévèrement réprimé les écarts. Ce qui choque dans ce recueil, plus encore que les passages condamnés, dont la licence après tout n'est pas plus forte que celle de tant d'autres poésies érotiques, c'est l'affectation du genre arsouille, la glorification des vilenies de la vie de Bohême et l'envie d'étonner son monde à force d'excentricité.

Je comprends, à l'aurore de notre poésie, un étudiant famélique, un Villon adonné à tous les vices, exerçant tous les métiers et disant crûment en ses vers tous les abaissements où la misère l'a réduit.

On lui pardonne en faveur de la distance, et surtout parce que du fond de son ignominie il a poussé quelques sincères et nobles accents. Mais qu'un jeune homme distingué par l'éducation et l'intelligence ait l'air de s'affubler de sordides haillons, de descendre à des bouges infects, d'y débiter l'obscène argot du voyou et de s'enca-

nailler comme à plaisir, c'est un abus aussi déplorable qu'inutile. Car, notez-le bien, ces sonnets bigornes ou autres ragoûts au poivre sont si incompréhensibles, qu'il faut les accompagner d'une traduction. Dès lors, que devient l'originalité? Que diriez-vous d'un loustic qui s'aviserait de lancer des coups de gueule en un carrefour désert?

Friperie à part, il règne dans la Chanson des Gueux un vigoureux souffle, une sève abondante et chaude, qui font oublier le baroque d'alentour. Il faudrait remonter jusqu'aux poètes de la Renaissance pour trouver une ivresse aussi gaillarde que celle de l'idylle des pauvres :

O gueux, enivrez-vous de l'amour printanière,
Allez sous le buisson qui vous sert de tanière,
Personne ne vous voit que le bois et le ciel.
L'abeille, qui butine, en bourdonnant, son miel,
Ne racontera pas les choses que vous faites.
Le papillon, joyeux de voir les champs en fêtes,
Vole sans bruit parmi la plaine aux cent couleurs,
Et pour vous imiter conte fleurette aux fleurs.

. . . . . .

Oui, l'amour qui fait battre à l'instant votre artère,
C'est celui qui féconde autour de vous la terre,
C'est celui dont la brise apporte les senteurs,
C'est celui des bois verts et des oiseaux chanteurs,

Celui qui fait gonfler les seins comme des voiles,
Celui qui dans les cieux fait rouler les étoiles,
C'est l'amour éternel et jamais apaisé,
Par qui tout l'univers n'est qu'un vaste baiser.

Ne vaudrait-il pas mieux que les deux derniers vers rimassent à l'œil aussi bien qu'à l'oreille? La prosodie est aujourd'hui trop malmenée par les poètes ; ici, du moins, la négligence est corrigée par l'ampleur et la richesse de l'expression.

Cueillons encore en ce volume de gentilles stances adressées à un petit chien, à un *toutou*, qui fut pendant un hiver le compagnon du poète :

Vous étiez tout petit, étant enfantelet,
Et pour que vous n'eussiez pas trop froid dans les rues,
Je vous portais, mignon, au creux de mon gilet,
Où vous fîtes parfois des choses incongrues.

Vous étiez tout frisé, tout soyeux et tout blanc,
Un peu café-au-lait derrière chaque oreille.
Vous aviez, vos cheveux aux brises s'envolant,
Un air ébouriffé de fille qui s'éveille.

Vous n'étiez pas gourmand, sinon d'un plat nouveau.
Ainsi je me souviens que vous fûtes malade
Pour avoir trop goûté de la tête de veau.
Aussi, pourquoi manger de la viande en salade?

Très-brave, vous traitiez comme des épiciers
Les dogues les plus gros, les plus fauves cerbères.
Vous boitiez du derrière à gauche, et vous pissiez
Tout droit la tête en bas le long des réverbères.

N'est-ce pas là un fort joli croquis, une eau-forte qui semble appeler la pointe d'Henri Somm ?

Dans le second recueil, *Les Caresses*, M. Richepin a heureusement dépouillé une partie de sa défroque et de ses guenilles d'emprunt. En reprenant sa voix naturelle, il s'est retrouvé dans le cas du chanteur qui a fatigué son organe à crier à tue-tête et à qui il reste un peu d'enrouement. Je n'aime pas beaucoup certaines pièces à effet, où le poète a gardé de sa pose théâtrale et de son ton grossier, telles que le *Pendu joyeux*, *la Salive de tes baisers*, *l'Amour malsain*, quoiqu'il y ait dans presque toutes une large facture, un rythme bien cadencé et d'énergiques sentiments.

Au risque d'être indiscret, je demande en quels lieux, si ce n'est dans les caboulots du quartier latin, le poète espère rencontrer l'idéal qu'il a si étrangement défini :

La femme de nos vœux est courtisane et sainte,
Un mélange infernal d'eau bénite et d'absinthe.

Je crains même que l'eau bénite ne fasse défaut bien souvent. Ne sauriez vous donc aimer que des

êtres indignes? Faut-il à votre volupté le condiment vicieux après lequel soupirait la femme qui, descendant lassée du lit conjugal, s'écriait dévotement : « Ah! quel dommage que ce ne soit pas un péché! » On regrette de voir les gouttes d'ambroisie s'égarer sur des seins flétris, et c'est réellement profaner la poésie et l'amour que de les prodiguer à de telles créatures.

Combien je préfère les sonnets exquis dans lesquels M. Richepin encadre les différentes époques de l'histoire! Là du moins nul effort, un dessin pur et net, relevé de riantes couleurs.

Prenons le *sonnet grec :*

C'était un grand sculpteur que le Grec Praxitèle,
La légende pourtant nous raconte qu'un jour,
Voulant faire une coupe et ne rien mettre autour,
Il ne vit pas de forme assez pure pour elle.

Mais le soir, fatigué de son travail rebelle,
Comme il baisait un sein façonné par l'amour,
Tout à coup il trouva. Ce bouton! ce contour!
Et la coupe naquit sur ce parfait modèle.

La femme dont la gorge avait un tel dessin
Qu'on moula l'idéal aux rondeurs de son sein,
Cette déesse en chair, comment se nommait-elle?

Nul ne le sait. Mais grâce au sculpteur, à l'amant,
La coupe a survécu dans sa forme immortelle,
Et sa beauté demeure impérissablement.

Par son volume de nouvelles, les *Morts bizarres*, M. Richepin se révèle en même temps comme un habile prosateur. De ce côté encore, il n'a qu'à poursuivre et à varier l'application de son talent sur des sujets moins particuliers.

*
* *

De jeunes amis, plus au courant que je ne le suis des astres qui règnent au ciel poétique, m'avaient cité Maurice Bouchor parmi les princes de la pleïade actuelle. La lecture de ses deux volumes ne confirme pas complètement les éloges qu'on avait faits de lui; les *Chansons joyeuses* ne sont que le balbutiement indistinct d'une vocation qui s'essaie et il faut arriver aux dernières parties des *Poèmes de l'Amour* pour trouver le poète en pleine possession et maître de son art. Après avoir mordu au plaisir avec l'impatiente ardeur de ses vingt ans, il a ressenti la lassitude et le dégoût qui suivent une émancipation prématurée, et il exhale harmonieusement l'amertume de ses regrets :

Ah! puisque le printemps me fait l'âme glacée,
Qu'on me voit frissonner au clair soleil de mai,
C'est, hélas! que mon âme épuisée et lassée,
A perdu sa vigueur pour avoir trop aimé.

Les roses plus d'un jour peuvent vivre sans doute
Dans la fraîche rosée et la clarté du ciel :
Moi, j'ai tout effeuillé pour parfumer la route
Où passait mon amour qui semblait éternel.

Ne prenons pas trop au sérieux ces accents mélancoliques, échappés d'une bouche qui n'a pas vingt-cinq ans. Vienne un passion vraie ou une noble ambition, et le poète retrouvera toute sa flamme un moment assoupie.

*
* *

Au fil de l'eau, le Parisien s'en va le dimanche oublier, sur le bord de la Seine, les soucis et les tracas de la vie, emmenant avec lui quelque folle enfant, dont la rencontre ne lui laissera pas plus de traces au cœur que ne fait son canot à la surface du fleuve. Il débarque vers l'un des sites préférés, Asnières, Croissy, Meudon, et pendant toute une journée, il rafraîchit ses sens à l'odeur des lilas ou des foins. Ces parties de plaisir sont agréablement célébrées dans le recueil de M. Mérat, qui nous rend en vers faciles et gracieux les paysages enchanteurs et les horizons aimés.

— Plus recueillis et plus discrets sont les chants que murmure à notre oreille le *Roman de la vingtième année*, où M. Francis Pittié égrène les frag-

ments d'une passion brisée par la mort. Lui, du moins, ne mérite pas le reproche adressé plus haut à ses confrères en poésie; il a le culte de celle qu'il a perdue. D'une main pieuse, il rassemble les souvenirs qui se rattachent à cette ombre chérie et nous le trouvons trop modeste quand il dit :

L'astre de mon amour s'éteint comme un flambeau.
Des idéales fleurs qu'avril a fait éclore,
Je n'ai rien conservé qu'un bouquet inodore
De roses de tombeau.

Non, ces reliques ont un parfum de candeur et de chasteté qui les sauve de l'oubli. Notre estime augmente en apprenant que l'auteur de ces plaintives élégies est un excellent officier de l'armée, et que ses poésies ne sont que le délassement de travaux plus sérieux.

LA FILLE ÉLISA

C'est écrit; décidément pas un n'y échappera, ils sauteront tous pour la morale. Il y a de ces lubies qui s'emparent ainsi d'une époque et qui lui servent comme de cocarde. A la fin du siècle dernier, à la veille d'une révolution qui allait mettre les intérêts aux prises et dévoiler tout ce que l'homme recèle de féroce, on se piquait d'être *sensible*. Jean-Jacques, au moment même où il abandonnait ses enfants sur la voie publique, avait de ce mot plein la bouche. Après lui, ce bon M. de Robespierre décapitait le pays et envoyait à l'échafaud ses amis les plus chers, parce qu'on avait blessé sa sensibilité.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus si tendres, tant s'en faut; mais, en revanche, nous sommes devenus beaucoup plus *moraux*. Quiconque a

l'honneur de tenir une plume, et surtout une plume de romancier, sait qu'il se doit à lui-même de travailler à l'amendement d'autrui. Aucun ne manque à ce pieux devoir. Si la vertu ne revient pas s'implanter sur terre, il faut avouer qu'elle y mettra de l'obstination.

Tous moyens sont bons pour atteindre au but; les plus étranges paraissent même les meilleurs. Personne, il est vrai, n'avait encore extrait de la prostitution la fine fleur de morale qu'elle renferme. Cependant le sujet était mûr, l'idée dans l'air. Au défaut de M. de Goncourt, n'importe qui s'en fût emparé; autant vaut lui qu'un autre.

En effet, depuis le jour déplorable où parut *Mademoiselle Giraud ma femme*, et où l'on vit les éditions de ce livre se multiplier à l'infini, ç'a été parmi la gent romancière une émulation inconcevable. A tous ces moineaux lubriques, un tel succès a fait office de miroir aux alouettes; ils se sont mis à danser devant.

— Eh ! j'en ferai bien autant. Qui sait ? je trouverai peut-être plus fort que cela. S'il ne s'agit, pour gagner gros, que d'être immonde et que le talent ne soit pas de rigueur, pourquoi n'essaierais-je pas, moi aussi ? — Voilà ce que bien des gens se sont dit; à l'heure qu'il est, n'en doutez pas,

des centaines de *Fille Élisa* sont sur le chantier, et la publication de M. de Goncourt enlève le pain de la bouche à plus d'un honnête confrère.

*
* *

S'il n'y avait une réelle amertume à voir se produire un fait regrettable que l'on a prévu sans pouvoir l'empêcher, je citerais ce que j'écrivais à cette place il y a tantôt deux mois, à propos de l'*Assommoir :* « Gare les singes ! Ils vont bientôt mener la foule au lupanar et dégobiller l'argot à plein bec ! »

Il n'était pas besoin, je l'avoue humblement, d'être grand prophète pour dire cela. Tout l'annonçait. Nous ne sommes pas au bout de cette littérature de Directoire. Puissions-nous seulement ne pas avoir trop à souffrir du coup de balai qui mettra fin, tôt ou tard, à un tel débordement !

On répond que M. de Goncourt, loin d'être un singe, est original au premier chef, et qu'il n'a glissé d'argot dans son livre que tout juste assez pour en donner la saveur à ceux qui dégusteront son œuvre. Soit. Croyez-vous qu'elle en vaille beaucoup mieux ? Oui, j'en conviens, son procédé diffère de celui de M. Zola. Tandis que celui-ci,

les manches retroussées, y va bravement et pétrit à pleines mains son argile fangeuse, M. de Goncourt, le lorgnon d'écaille à l'œil et ganté de frais, opère avec de prudentes précautions et n'avale la chose que du bout des dents. Ce ne sont, tout le long du volume, qu'enroulements de périodes musquées, où les adjectifs précieux donnent la main à de délicats adverbes, tournures exquises ingénieusement dévidées, inversions mignardes, et avec, de gracieux accouplements de mots triés sur le volet ou curieusement imaginés. Mais tout cela, tous ces colifichets et floritures, pour quoi faire ? Pour nous promener avec la fille Élisa de maison en maison jusqu'au bouge infect de l'École militaire, où il nous étale une pyramide de chairs flétries, offerte en pâture à la brutalité du soudard. Le peuple, en son grossier mais énergique langage, a trouvé un mot pour flétrir une si écœurante besogne ; il appelle cela *friser un étron*. Si le terme est peu propre, il faut avouer que ce qu'il désigne l'est encore moins.

Oh ! je sais ce qu'on peut alléguer en faveur de l'écrivain et la façon dont on excuse de pareils abus de talent. Le public, dit-on, est ici complice ; il est même le seul coupable. Un succès anticipé équivaut largement à une amnistie. Or, cinq édi-

tions de la *Fille Élisa* étaient vendues huit jours avant que l'impression du volume ne fût achevée. Je laisse à d'autres de décider lequel a le plus contribué à l'engouement, ou le titre de l'ouvrage ou le nom de l'auteur.

Quant à la prétendue thèse humanitaire qu'il a tant bien que mal cousue au roman comme on ficelle une casserole à la queue d'un chien pour le faire courir plus vite, il y aurait vraiment trop de naïveté à prendre la peine de la combattre.

Quoi qu'en dise M. de Goncourt, le roman n'a pas et n'aura jamais les mêmes libertés et les mêmes franchises que la science, parce qu'il n'en a pas l'innocuité. Quand Parent-Duchatelet ou Cullerier décrivent les plaies sociales, ils le font simplement et froidement, sans inonder ce fumier de parfums et de poudre odorante.

Il y a un livre, celui de M. C. J. Lecour, où le fléau de la débauche vénale est analysé et étudié sous toutes ses faces et conséquences ; on y voit défiler l'innombrable troupeau de femmes aux mœurs dépravées, depuis l'hétaïre en vogue, étalant dans sa voiture les toilettes fastueuses et les diamants que lui vaut sa galanterie, jusqu'aux pauvres idiotes qui se livrent à tout venant dans les fours à plâtre pour un morceau de pain de

munition. L'auteur de ce livre a sondé la profondeur du goufre et nous en signale tous les abîmes, mais il n'a garde de rien conclure en faveur de ces impures, tombées volontairement pour la plupart et qui se complaisent dans la fange d'où elles refusent de sortir. C'est affaire à un romancier de voir là matière à beaux sentiments.

Ne quittons pas *La fille Élisa* sans en citer au moins une belle page :

« Être vivante et redouter d'être pour les autres ainsi que la mémoire d'une personne morte, se voir abandonnée de ceux qui ont été vos parents, vos amis, vos connaissances, douter si une pensée affectueuse vous plaint, ne se sentir plus rattachée ici-bas par l'émotion lointaine d'un souvenir, porter sa peine toute seule, sans l'écho d'un mot compatissant, enfin, ne pas toucher de près ou de loin à cette pitié ambiante, dont le reconfort, dans les peines inconsolables, aide le moral humain à souffrir et à continuer de vivre en souffrant. Tel était le sort d'Élisa, qui depuis deux années n'avait point été demandée une seule fois au parloir, n'avait pas reçu une lettre, n'avait pas obtenu un signe de vie de ceux avec lesquels elle avait vécu enfant, jeune fille ou femme. »

En lisant ces lignes émues, on est tenté de

plaindre le sort de la misérable et d'oublier son crime. Mais c'est là précisément qu'est le danger. Quoi ! lorsque tant de braves gens souffrent innocemment dans ce monde, nos larmes iraient s'égarer sur la créature ignoble que la dégradation a poussée à la furie homicide et qui n'a jamais eu d'affection pour âme qui vive ? Non, réservons notre pitié pour des sujets qui en soient plus dignes.

PHILARÈTE CHASLES

LA PSYCHOLOGIE SOCIALE DES NOUVEAUX PEUPLES

S'il y avait parmi nous un La Bruyère, il trouverait dans les écrits de M. Chasles une ample matière pour un des caractères qui manquent à sa galerie, *Philarète ou le Mécontent.* Tel est en effet le type essentiel que réalise le célèbre professeur, mort à Venise il y a deux ans et dont on publie aujourd'hui un ouvrage posthume.

Il était né mécontent ; c'était le fond de sa nature. Il voyait partout la décadence, et dans les dernières années de sa vie, il n'écrivait pas un article sans y ajouter sa note favorite, *les signes du temps présent;* c'était devenu un véritable tic.

Qui n'a rencontré quelquefois ce petit homme alerte, vif, la moustache tirée et les cheveux

noircis. Dès qu'il vous apercevait, il venait à vous souriant, vous abordait avec un compliment et vous quittait bientôt sur une épigramme, après avoir en quelques minutes raconté le scandale de la veille, répété le bon mot du jour, sans oublier de lancer contre tel ou tel de ses confrères une de ces critiques à l'emporte-pièce qui sont comme le condiment et le poivre obligé des conversations entre gens de lettres.

Il aimait la louange et la sollicitait à tous les coins de rue. S'il rentrait le soir chez lui sans avoir récolté une assez copieuse moisson d'encens, il s'enfermait dans son cabinet où, les portes closes, il donnait libre cours à sa nature atrabilaire et se vengeait des prétendues injustices dont il se croyait la victime en écrivant les mille bavardages, le plus souvent mensongers, que l'on échange volontiers dans la trop libre république des lettres, mais que l'on se garde bien de confier au papier. Il en a transpiré des indiscrétions dans les correspondances littéraires qu'il adressait en Angleterre, en Russie et jusqu'aux États-Unis. Mais les notes les plus sanglantes, les anecdotes les plus scandaleuses, il avait la prudence ou la pudeur de les garder pour lui et de les serrer dans son portefeuille. Ce sont ces notes même, paraît-il, et

ces cris de l'amour-propre blessé que l'on se propose de livrer à la publicité. Ceux qui ont été avec lui en rapport d'affaires ou d'amitié seraient ainsi menacés de voir vider sur leur tête toutes les ordures qu'il avait traîtreusement amassées contre eux. La malignité publique pourra trouver son compte à cette publication, mais il est de notre devoir de protester par avance contre un pareil procédé qui nuira, croyez-le bien, plus encore à la réputation de Chasles qu'à celle des personnes que ses diatribes éclabousseront. Jetez donc au feu ces petits papiers et laissez en paix une mémoire à laquelle conviennent désormais la nuit et l'oubli qui protègent le cercueil. N'est-ce pas déjà trop du bruit et du fracas que font les Trissotins vivants, sans que l'on exhume un cadavre de sa bière pour lui faire donner du pied au derrière des gens ?

C'est dans sa chaire au Collège de France qu'il fallait voir M. Philarète Chasles pour se faire de lui une idée exacte. Son auditoire était invariablement composé de cinq au six amis, d'un petit troupeau de personnes du sexe, plus remarquables par le sans-façon de leur toilette que par la fraîcheur de leur teint, de huit à dix étudiants venus là parce qu'on leur avait dit que c'était drôle ; ajoutez-y l'escouade obligée de paletots fri-

pés que l'on rencontre à tous les cours publics et qui arrivent on ne sait d'où pour passer une heure à l'abri de la pluie. Règle générale, le professeur était en retard. Après s'être fait attendre un quart d'heure, il paraissait enfin, s'emparait résolument du fauteuil et entamait le sujet de son cours, quelque portion de la littérature étrangère et, de préférence, un coin un peu étrange des mœurs de l'extrême Orient. Sa parole, sèche d'abord, se colorait bientôt de traits charmants, d'allusions piquantes qui mettaient l'assemblée en joie. Encouragé par de flatteurs applaudissements, le professeur s'abandonnait à son humeur vagabonde, sautant à pieds joints dans le domaine de la fantaisie et négligeant son sujet pour courir après de brillants *concetti* qui faisaient pâmer d'aise les bas-bleus groupés autour de la chaire. Il ne reculait même pas devant le mot salé ou l'anecdote graveleuse. Puis, après une demi-heure, trois quarts d'heure au plus de cet exercice, il disparaissait, laissant dans l'esprit de son auditoire l'agréable, mais fugitive titillation que produit sur le palais un verre de champagne. Cette comédie a duré trente années, tant on est indulgent en France pour les hommes d'esprit !

Il est vraiment dommage que M. Chasles ne

soit plus là pour soutenir ses écrits de la vivacité de sa parole et de la chaleur de son action oratoire. Ils auraient gagné à être débités par l'auteur lui-même. A les lire à tête reposée et dans le silence du cabinet, on éprouve un éblouissement qui provient de la multiplicité des points de vue sur lesquels sa plume court à bride abattue, ne s'arrêtant et ne fixant l'attention sur aucun d'eux en particulier. On y trouve des détails curieux, une moisson abondante d'observations judicieuses, mais il s'en exhale malheureusement une personnalité pédante, un amour-propre vaniteux, qui sentent leur basoche ou leur bohème et n'ont rien de l'honnête homme, au sens où l'on prenait ce mot dans le langage du XVIIe siècle. L'auteur nous fait payer le service que nous rendent ses informations, d'abord en s'en vantant à chaque ligne, puis en nous accablant de conseils dont l'élégance de l'expression ne rachète pas toujours la banalité.

Il ne sait point s'enfermer dans un sujet ni le traiter à fond. Emporté par la manie de la dissertation et du vagabondage intellectuel, il passe brusquement d'un siècle à l'autre, de l'ancien monde au nouveau, de l'antiquité aux temps modernes, sans transition aucune, et le plus souvent

sans raison. A chaque pas, on se heurte à des soubresauts, à des bonds qui déroutent. Impatient de nous dévoiler l'étendue de ses connaissances, l'écrivain confond et embrouille tous les arts. Dans la même page, il ira de la littérature à la musique, de celle-ci à la philosophie et à la politique, associant, au gré de son caprice ou de l'éclair paradoxal qui traverse son cerveau, Robespierre avec le romantisme, Richard Wagner avec nos récents désastres. On reste stupéfait et étourdi devant le chaos d'une telle confusion. Au sortir de cette lecture, le cerveau se sent obsédé par les fantasmagories d'un panorama qui passe sous les yeux avec la rapidité de la vapeur, mais dont on ne saurait saisir nettement aucun point déterminé. L'auteur, pour trop vouloir se développer, finit par être superficiel : ce qu'il gagne en étendue, il le perd en profondeur.

Philarète Chasles n'était pas sans reconnaître les inconvénients d'une méthode si discursive ; il en fait à plusieurs reprises son *mea culpa* avec une pointe d'orgueil, comme il est d'usage en toute confession :

« De là aussi, dit-il, certain dogmatisme amer, fruit d'une pensée solitaire et attristée, sans harmonie avec ce violent tumulte et qui, se refusant

aux accommodements disparates des époques changeantes, a dû blesser successivement tous ceux de mes contemporains, très honnêtes, très supérieurs, que les nuances des temps ont tour à tour pénétrés et envahis. De là aussi cette course ardente qui peut paraître sans but à travers toutes les zones de la poésie, de la philosophie et de l'histoire. »

Ailleurs, il prétend qu'il cherche à *saisir quelque vérité directrice et quelque rayon de clarté*. Je crains que ceux qui liront sa *Psychologie sociale* ne soient d'avis qu'il ne les a pas trouvés. A force de laisser courir sa pensée en tous sens, il a contracté l'habitude de poser les questions sans les résoudre et de faire sentir seulement la difficulté des problèmes qu'il soulève.

Quelle était, se dira-t-on, la cause de sa misanthropie? Quels malheurs extraordinaires avaient donc ému sa bile et donné à son ésprit une teinte si morose? Il serait trop long d'énumérer ici toutes les causes qui agirent sur lui, et de développer par le menu les influences qui l'aigrirent peu à peu. Toutefois, nous pouvons indiquer au moins deux raisons de son humeur noire : il n'était pas de l'Institut, et sa réputation n'atteignait pas, selon lui, à la hauteur de son mérite.

Pour ce qui regarde l'Académie, il est vrai qu'elle eut le tort de le laisser se morfondre à la porte. Mais bien qu'elle ait admis dans son sein des écrivains qui ne le valaient pas, il ne faut pas attribuer uniquement ses refus à la raison qu'en donne Philarète Chasles dans le passage suivant :

... Vivant au milieu de l'élément bourgeois où je suis né et auquel j'étais et suis fidèle, mais ayant, dans la jeunesse, épousé une fille noble et pauvre, ce que la bourgeoise haineuse des *Débats* ne me pardonna point. Je me rappelle que le très spirituel comte de Saint-Priest, me prenant un soir à part dans une maison où nous dînions ensemble, et me conduisant dans un petit salon où nous nous assîmes seuls, me dit : *On vous porte candidat de l'Académie française. Renoncez-y à jamais, entendez-vous. Que vous le méritiez ou non, ce n'est pas la question. C'est une question de nom propre, voilà tout.* »

Non, la question était tout autre. Il n'y avait pas assez loin de la salle où siègent les Quarante à l'appartement occupé par le candidat en sa qualité de bibliothécaire de la Mazarine pour que les éclats de ses querelles d'intérieur et le bruit des scènes burlesques qui égayaient tout le quartier ne parvinssent pas aux oreilles des immortels.

Pour employer un terme consacré, Chasles n'était rien moins qu'un *sujet académique*. Malgré ses deux attaches officielles, c'était un indiscipliné; dans la vaillante armée des écrivains et des critiques, il ne servait qu'en irrégulier, en brillant spahi. Si le docte aréopage n'avait pas d'exclusions plus injustes sur la conscience, il n'aurait pas fourni à M. Arsène Houssaye de si riches matériaux pour sa piquante *Histoire du 41e fauteuil*.

Quant au froid accueil que le public a fait aux quinze ou vingt volumes publiés par M. Chasles, rien de plus facile à comprendre. Le lecteur français, et tout lecteur, je le crois bien, aime, en ouvrant un livre, à savoir quel est le dessein et l'opinion de celui qui l'a composé. Or, dans l'œuvre de M. Philarète Chasles, cette boussole manque absolument. Était-il royaliste ou républicain, classique ou romantique, spiritualiste ou matérialiste, sceptique ou croyant? on ne saurait le dire, et ses écrits ne nous édifient pas assez là-dessus. Il est bon cependant qu'un homme, au moins dans la jeunesse, partage les passions de son âge, qu'il s'enrôle avec ses contemporains dans une de ces croisades vers lesquelles part chaque génération, qu'il jette ses ardeurs et sa

gourme dans les luttes qui se livrent autour de lui, qu'il ait enfin les fièvres et les maladies de son temps ; c'est une garantie de sagesse et de santé pour l'âge mûr.

Philarète Chasles ne fut d'aucun parti, d'aucune école ; il servit ou subit tous les gouvernements d'un air également chagrin et sans modifier son rire sardonique. D'autres, à côté de lui, au Collège de France, sacrifiaient à leurs convictions leur place et leur traitement ; leur parole, devenue trop révolutionnaire, était étouffée par le pouvoir. Lui, remontait paisiblement, chaque année, dans sa chaire et continuait son cours sans encombre. Assis à l'écart, il assistait indifférent aux grandes luttes qui s'engagèrent sur le terrain politique, littéraire et social, semblant prendre un malin plaisir à la vue des coups que se portaient les adversaires.

Il s'en vante même quelque part : « Peu m'importait le péril. Marcher devant sans prétention de conquête, sans retour de vanité personnelle, sans tambour et sans trompette, sans acolytes et sans drapeau ; frayer la route, c'est quelque chose. »

Sans doute. Chasles eut le mérite d'ouvrir bien des voies, d'explorer des terres jusqu'alors incon-

nues, de nous initier à la connaissance d'auteurs étrangers pleins d'humour et d'originalité, mais cela fait, ne devait-il pas consacrer son talent à restituer à notre profit une époque tout entière ou un grand génie? Avec sa parfaite connaissance de la littérature anglaise, devait-il laisser à M. Taine l'honneur de nous en tracer un tableau complet et à M. Mézières celui d'en éclairer les sommets? Son tort fut de trop se confiner aux coins écartés, de défricher le terrain en pionnier, sans y créer un domaine qui fût bien à lui et où il régnât en souverain.

Une anecdote, qui a été racontée dans le journal où le fait s'est passé, achèvera de nous faire connaître l'homme et de le peindre au moral. Un jour, Philarète Chasles, toujours pressé et affairé, arrive aux bureaux des *Débats* dont il était rédacteur, apportant, disait-il, plusieurs articles de longue haleine, sur lesquels il demandait une somme assez ronde, sous prétexte de voyage à l'étranger. Ce disant, il déposait devant le caissier des rouleaux fermés sur lesquels s'étalaient des titres superbes. On allait le payer, quand survint le directeur du journal qui, moins confiant ou plus curieux que son caissier, défit les rouleaux et n'y trouva que du papier blanc.

Cela pouvait passer pour un bon tour du temps de Villon ; nous sommes devenus plus scrupuleux ; quiconque a le souci de conserver à ses écrits leur autorité morale se gardera bien d'agir de même. Et notez que Chasles était coutumier du fait, et qu'un tour du même genre lui fit perdre sa collaboration à la *Revue des deux mondes* et le brouilla avec Buloz. Il sera bien venu après cela de vouloir nous faire la leçon et de réclamer la réforme de nos mœurs. Commencez par prêcher d'exemple, messieurs les moralistes. Montrez-nous le chemin et nous vous suivrons dans la voie étroite où il s'agit de s'engager, mais pour Dieu ! ne nous débitez plus de sermons dont vos exemples ont à l'avance détruit tout l'effet.

PHILARÈTE CHASLES

MÉMOIRES

Ils paraissent enfin ces mémoires de Philarète Chasles, dont on avait, par avance, fait tant de bruit. A entendre certaines gens qui prétendaient les avoir lus, c'était une bombe qui, en éclatant, ferait du ravage, un arsenal de diffamations où ce critique acerbe avait versé tout le fiel de sa bile. Aujourd'hui que chacun peut approcher du monstre, il en sera, je crois, comme de tant d'autres bâtons flottants. Grâce à Dieu, ou à la prudence de l'éditeur, le tapage est moins grand qu'on ne l'avait dit; il y aura du mécompte pour les espérances des uns et pour les craintes des autres.

Non que ce premier volume ne renferme assez de méchancetés et d'histoires scabreuses pour obtenir un succès de scandale, mais elles sont noyées et perdues dans un amas de dissertations, d'articles publiés jadis aux *Débats*, où il faut les pêcher comme dans une mare. Le poison, ainsi étendu d'eau, perd une partie de son venin, devient presque inoffensif. D'ailleurs, il y a tant de gens attaqués qu'ils peuvent se consoler les uns les autres, panser réciproquement leurs blessures et se dire, en guise de revanche, que l'homme qui emploie les derniers jours de sa vie à vilipender en secret tous ceux avec qui il s'est rencontré dans le monde, n'est au fond qu'un être insupportable, bien digne de l'abandon où on l'a laissé mourir.

En réalité ce ne sont pas là de vrais mémoires, mais plutôt des essais littéraires sur divers sujets, tantôt soignés et limés sur l'ongle, tantôt ébauchés à peine et enfilés à la suite, incohérents, sans un intérêt capital qui les relie et en fasse un tout homogène. Ceux qui aiment la rhétorique auront de quoi se régaler. Si jamais l'Académie française met au concours l'éloge de Mme de Staël, les concurrents n'auront qu'à puiser dans le morceau qui lui est consacré et qui n'a pas moins de

vingt pages. On découvre même, parmi les chapitres à effet, un très joli passage qui n'est pas de Philarète Chasles, bien qu'il s'en attribue la paternité. Ouvrez le volume à la page 279; vous y lirez une scène de haute comédie admirablement racontée, une visite du pétulant abbé de Pradt, le grotesque archevêque de Malines[1], qui vient se plaindre à l'écrivain d'un article dirigé contre lui.

(1) C'était un étrange prélat que M. de Pradt et des moins austères. On a sur lui quelques traits qui donnent la mesure des larges accommodements qu'il imaginait au besoin. Lié avec Delanneau, le fondateur et directeur de Sainte-Barbe, il venait souvent s'asseoir à sa table sans façon et sans prévenir. Un vendredi, il tombe ainsi à l'improviste à l'heure du dîner. Devinant à l'air embarrassé de Mme Delanneau qu'elle n'avait que du gras, il la rassura d'un geste et, se tournant vers son laquais « Jean, dit-il, rentrez à l'hôtel, je me passerai de vous aujourd'hui. » Et sitôt que Jean eut tourné les talons : « Maintenant, madame, vous pouvez servir. » — Par Delanneau, il avait fait connaissance avec le libraire Béchet qui devint son éditeur et qui publia *Les quatre concordats*. Cet ouvrage eut du succès, mais se vendit moins d'abord que l'auteur ne l'eût désiré. Il fallut pour le lancer tout à fait qu'un journal publiât un article violent où l'archevêque était *éreinté*, comme on dit aujourd'hui, de la plus belle façon. Béchet, contrarié sur le moment, se consola en voyant monter la vente. Pourtant, à sa première rencontre avec le prélat, il mit la conversation là-dessus et crut devoir blâmer vivement le journaliste; mais M. de Pradt l'interrompit en disant : « Ne vous échauffez pas tant; l'article est de moi. »

« Je vis tout à coup paraître chez moi M. de Pradt en personne, qui avait *daigné* monter quatre étages et qui venait me donner une leçon dans mon réduit plus que modeste. La leçon fut longue, elle fut sévère ; mais cependant elle commença par une exposition pleine de modération et même de douceur. Plusieurs fois je voulus placer quelques mots dans les courts intervalles de l'homélie ; mais d'un léger signe de la main, M. de Pradt me forçait au silence ; et ce signe était encore si paternel, que je crus recevoir la bénédiction. »

Rien de plus fin, d'une malice plus gaie et plus innocente. Mais ne vous hâtez pas d'en faire honneur à l'auteur des Mémoires ; il n'a fait que copier textuellement la scène dans les œuvres d'Hoffman, célèbre critique du premier Empire, qui l'avait précédé aux *Débats*. Un plagiat si avéré en suppose d'autres, met en défiance, inspire des craintes sur la franchise du narrateur.

Ce qui doit surtout nous tenir en garde contre ses jugements, c'est leur peu de justesse. Pour quelqu'un, en effet, qui a passé sa vie à juger les livres et les hommes, Philarète Chasles n'a guère de tact ni de précision dans la balance : ainsi, à certain endroit, il met sur la même ligne Victor

Hugo et Paul Féval; ailleurs, il englobera sous un seul anathème Véron, Buloz et Villemessant, et comparera ce dernier, en vertu de je ne sais quel rapport insaisissable, à Héliogabale et à Trimalcion!

Peu importe ce défaut, dira-t-on peut-être, pourvu que l'ouvrage intéresse, que les anecdotes en soient curieuses, salées, d'une indiscrétion piquante. Il est vrai qu'il se relève par là et qu'il renferme une foule de commérages des plus médisants. Toutefois, ils auraient gagné à être racontés d'une façon plus simple et plus naturelle, dans un style moins peigné et moins précieux. Est-il donc besoin de tant se tortiller pour nous apprendre que Mme de Norvins fut souvent infidèle à son mari? que le marquis de Custine était atteint du vice hideux et cynique dont il est souvent question dans les comédies d'Aristophane? que Mme Récamier ne pouvait, par défaut de conformation, répondre aux ardeurs amoureuses qu'excitaient sa coquetterie et sa beauté; que l'abbé Noel (sans Chapsal), malgré son état et son titre d'inspecteur général de l'Université, se délectait aux *Erotica* de la Renaissance? toutes histoires qui courent les conversations depuis un siècle et que les vieux polissons se coulaient à l'oreille.

La partie la plus remarquable du livre est la galerie de portraits qui comprend à peu près tous les personnages célèbres de notre époque, depuis Châteaubriand, M. de Jouy et Benjamin Constant, jusqu'à Eugène Delacroix et à l'actrice Rachel. Voici comment débute celui de la célèbre tragédienne : « Ce petit tigre bohémien, juive lascive, vaste front planté sur des épaules de hyène et sur un torse charmant de Ménade, sublime d'intelligence, et plus rapprochée, par l'âme, des carnivores que des hommes. » Je n'ose poursuivre ; par cet échantillon, jugez du reste.

De toutes ces illustrations, il n'y a guère que Châteaubriand qui soit ménagé, sans doute en reconnaissance de ce qu'il avait tiré le jeune Chasles de prison ; tous les autres sont exposés au pilori, marqués du fer rouge au front, caricaturés avec une rage de pinceau qui ne s'arrête que lorsque le modèle est complètement défiguré.

Notez que l'adroit rhéteur qui fait ainsi défiler les autres sous le miroir grossissant et faux de sa lanterne magique, a soin de se tenir lui-même dans l'ombre : il divulgue les secrets de chacun et ne voile que les siens.

Si Chasles pensait réellement tant de mal de

ses contemporains, il aurait eu quelque mérite à le leur déclarer de son vivant, à publier tout cela en plein vent, à la barbe de l'ennemi, en exposant lui-même sa poitrine à la riposte. Le beau courage vraiment d'attendre que l'on ait six pieds de terre sur la tête pour dire leur fait aux gens et se permettre de telles incartades!

Agir ainsi, vieillard, c'est agir en laquais.

Quelques-uns n'attrapent, dans cette distribution, qu'un horion ou deux; le critique avait bien envie de les mordre, mais sa plume capricante l'a emporté autre part; on dirait un chien enragé qui vous lance un coup de dent et s'enfuit à toutes jambes.

Pour ce qui le regarde, il est surtout préoccupé d'apprendre à la postérité qu'il a été chaste et vierge jusqu'à trente ans. Qui diable lui saura gré d'une si rare vertu? Combien lui serions-nous plus reconnaissants s'il nous avait donné des détails exacts, précis, caractéristiques, sur la vie besogneuse qu'il menait à Londres, où il travailla sept ans chez l'éditeur Valpy, mêlé aux gens du peuple, et devenu si vagabond, si noctambule, qu'il avait fini par lier connaissance avec un chef de voleurs. C'était le cas ou jamais

de donner un pendant au livre de Le Sage : nous aurions eu ainsi un nouveau Gil Blas, taillé en plein, cette fois, dans la réalité. Il se garde bien de dire un mot de cette existence plébéienne; cela n'était point assez noble pour sa plume académique. Il tient, au contraire, à nous faire croire que lui, simple ouvrier ou prote d'imprimerie, il a vécu dans la familiarité d'Ugo Foscolo, de Jérémie Bentham et de Coleridge. Par malheur, il place dans la bouche de ces hommes illustres des propos si emphatiques, si invraisemblables, qu'il nous dévoile, sans le vouloir, le mensonge de sa vanité. C'est là, d'ailleurs, le défaut qui dépare ces Mémoires, ce qui en rend la lecture parfois si impatientante : au moment même où l'on s'attendait à rencontrer un homme, surgit tout à coup de sa chaire la tête d'un professeur qui vous débite une leçon pédante.

Rien ne démontre mieux son éloignement pour le naturel et la simplicité que les quelques endroits où il consent enfin à parler de ses propres aventures. Impliqué, à l'âge de quinze ans, dans une conspiration, il est enfermé à la Conciergerie. Au lieu de nous exposer tout bonnement ses impressions, il s'amuse à décrire les corridors sombres, le geôlier barbare et le sinistre bruit des verrous,

avec l'emphase pittoresque d'un romancier qui veut donner la chair de poule à ses lecteurs. L'occasion lui semble même à souhait pour tracer l'historique de cette prison, et le tout se termine par des réflexions philanthropiques sur les améliorations que le monument a reçues.

Plus tard, à l'âge de vingt ans, rappelé d'Angleterre en France, par une maladie de sa mère, il fait la route en diligence et en compagnie d'une jeune Anglaise qui, de son propre aveu, était jolie et n'avait point l'air trop farouche. Un autre eût répondu aux avances de la belle ou se fût amusé aux accidents du voyage; le pudibond Philarète, ami de la vertu et surtout vertueux, passe le temps à disserter sur la littérature de l'Empire! Il est possible que sa dissertation soit spirituelle et savante, mais on m'avouera qu'elle est singulièrement placée. Je ne sais quel est à cet égard le sentiment des autres; pour moi, à l'esthétique entière et à toutes les leçons de littérature, je préférerai toujours le bouquet de cerises jeté au sein de mademoiselle Galley ou de mademoiselle de Graffenrield.

Et maintenant, professeurs et rhéteurs, venez encore nous vanter l'heureuse influence de la littérature sur les mœurs! Ne dites plus que les

lettres et la poésie ennoblissent l'âme. Quoi! voici un homme dont l'enfance s'abreuva aux pures sources des chefs-d'œuvre antiques. Plus favorisé que la plupart de ses compatriotes, il s'est nourri pendant quarante ans de la moelle des Milton, des Gœthe et des Shakspeare, et tous ces aliments divins n'ont pu modifier ce que la nature avait fait de lui, une âme envieuse doublée d'un esprit faux.

UN PAMPHLET POSTHUME

C'est le nom qui convient décidément à ces prétendus *Mémoires* de Philarète Chasles, dont le second volume a paru ces jours derniers. Prenez ce mot de pamphlet dans la pire acception, comme synonyme de violente calomnie. Il n'y a guère en effet de livre plus haineux, dont l'auteur se permette davantage de faire la leçon à tout le monde, et qui accuse une personnalité plus outrecuidante. On se demande, en le lisant, de quel mérite supérieur était doué cet écrivain pour se croire ainsi le droit de vitupérer ses semblables. Car ce ne sont plus seulement tels ou tels individus qu'il attaque et diffame, c'est notre pays tout entier, la nation elle-même dans chacune de ses classes.

A l'entendre, nous sommes un peuple avachi et dissolu, qui se meurt de raffinement cérébral dans les couches élevées et de brutalité servile dans les rangs inférieurs : « Pauvre pays, s'écrie-t-il, la spirituelle race qui l'habite continue ses escapades de licence, ses abaissements de courtisanerie sous des maîtres qu'elle choisit pour les détruire. Il faut à ces masses brutes qui se croient civilisées, un coup de trique pour les mener, un coup de tambour pour les avertir. »

Ailleurs, il trace de notre société un tableau vraiment odieux : « Jeunesses délabrées, vieillesses frivoles, superstition idiote du présent, crétinisme du passé, orgies sans volupté, mariages dépareillés, vices plus pesants que la vertu, âmes féminines qui croient s'élever à une virilité malsaine et qui se dépravent par orgueil, liaisons plus énervantes et plus lourdes que le mariage, assaut de roueries entre les deux sexes, amours froidement menteurs, esprits dégoûtés avant d'avoir goûté à la vie, tout y est. »

Pas un seul des gouvernements que nous avons eus depuis le commencement du siècle ne trouve grâce devant ses yeux, à commencer par le premier Empire : « La passion française pour Napoéon ne m'avait jamais atteint ni même touché.

Je méprisais cette rage folle d'une fille publique pour son immoral amant. L'un et l'autre s'étaient compris par l'électricité sympathique du crime et du mal. » La Restauration, la royauté de Juillet ne sont pas mieux traitées, et il réserve ses injures les plus flétrissantes pour la révolution de Février : « Détruire le voisin, tâcher de jouir un peu davantage, boire mieux, se faire des rentes et narguer le rival, surtout empêcher qu'il ne prospérât, voilà l'idéal de 1848, de cette pauvre France avilie par ses lâches doctrines et ses vices bas. » L'unique éloge accordé par lui à Napoléon III, c'est qu'*il contrefaisait merveilleusement l'idiot*. Enfin il trouve à M. Thiers une *incroyable étourderie de déraison*, et il prétend que ce qui lui fait surtout défaut, c'est le *jugement*. Notez que ce dernier était de ses amis et n'avait jamais eu avec lui que d'excellentes relations. Heureux le gouvernement actuel ! Le bienveillant Philarète est mort sans avoir eu le temps de lui dire son fait.

S'il est vrai que tout le monde ait plus d'esprit que Voltaire, on admettra difficilement que Chasles ait eu plus de bon sens et de vertu que la France entière. Il a beau se draper en moraliste et dire : « J'ai constamment nié la société française, je lui

ai résisté. Je voyais clairement les fautes : elles venaient de vices personnels. » Sa prétention n'est que ridicule. En fait de vices, il en avait lui-même à revendre et, malgré ses efforts, il ne put les recouvrir d'assez de talent pour les faire oublier.

Rien ne serait plus facile que de citer ici d'amusantes anecdotes — elles ne manquent pas — où il ne jouerait pas le beau rôle. Mais il nous répugne de mettre le pied sur le terrain des *racontars* et nous nous privons sans regret du mince plaisir de fustiger un mort. Lui-même va d'ailleurs nous fournir en abondance des verges pour le corriger.

Un soir de l'année 1838, à un dîner chez la princesse Belgiojoso, comme il se livrait, suivant son habitude, à d'amers dénigrements contre les gens du pouvoir, Mérimée, d'un mot, lui riva son clou : « Chasles, vous êtes un ingrat. M. Guizot prépare pour vous une chaire au Collège de France, et Villemain vient de vous loger à la Bibliothèque Mazarine. » A cette observation si juste, Chasles balbutia que, tout en acceptant les bienfaits des deux ministres, il entendait réserver sa liberté et qu'il n'aimait pas les cocardes. Il était, paraît-il, de ceux qui croient qu'un ser-

vice n'oblige que celui qui le rend. Ainsi, fils de conventionnel, il rougira de ce qu'il appelle le malheur de sa naissance, et maudira la révolution qui affranchit les « couches abjectes, que Louis XIV et Louis XV ont laissées dans leur pauvre boue. » Afin de se créer des relations dans le monde aristocratique, il épouse une demoiselle noble et fait avec elle fort mauvais ménage. Rédacteur aux *Débats*, que dirigeait Armand Bertin, il ne cesse de lui soutirer de l'argent, de lui jouer des tours pendables, de solliciter sa protection afin d'obtenir emploi ou pension. Pour toute gratitude, voici en quels termes les *Mémoires* parlent de cet aimable protecteur des gens de lettres : « Il passa toute sa vie à me garder dans son journal, comme on garde un cheval que l'on éreinte et que l'on empêche de sortir de l'écurie où il tourne la meule.»

Avec de tels sentiments, il est à peine besoin d'ajouter que le patriotisme est totalement inconnu à l'âme de Chasles. Pendant les sanglantes journées de juin 1848, tandis que la guerre civile désole Paris, nous le trouvons enchanté d'avoir surpris en piteuse posture un de ceux avec qui il a eu trop souvent maille à partir : « Dans la muette et brûlante ville retentissait, à droite, le roulement du canon ; puis rien ; des gardes natio-

naux, à la fois tremblants et décidés à tout tuer, tenaient leurs fusils comme ils pouvaient. Je vis au coin de la rue Saint-Benoît une figure blême, des jambes flageolantes, un canon de fusil vacillant, des larmes sur de laides joues. C'était Buloz forcé de monter sa garde. »

On peut rire en passant de cette malice et trouver le trait plaisant; mais il me semble que la gaminerie est ici hors de propos. En un tel moment, le devoir de l'honnête homme était de prendre lui-même un fusil et de faire son devoir, plutôt que de rire et de s'amuser aux malencontres d'autrui.

Notre critique ne sera jamais assez sévère envers un écrivain dont la plume n'a rien respecté, qui se venge après sa mort des égards qu'il fut forcé, vivant, d'avoir au monde, et qui avoue cyniquement la répulsion qu'il inspirait : « Je n'étais rien qu'un fripon qui ne réussit pas, le plus triste des personnages. Aussi dois-je le dire... étais-je profondément et universellement méprisé. » Punition bien due à sa nature gâtée par l'envie et par la soif des plaisirs. Quelqu'un l'a dit avec raison : « Quand les lettres ne rendent pas ceux qui les cultivent tout à fait meilleurs, elles les rendent pires. » Ph. Chasles fut de ces

derniers. Il avait reçu de son père une solide instruction; des événements, la connaissance des langues et des littératures étrangères; à ces deux avantages se joignait un esprit original qui faisait goûter ses productions. Que fallait-il de plus pour être heureux et honoré? Savoir rester à sa place, se contenter de servir, par sa parole et par ses écrits, au progrès de la pensée humaine, et vivre à l'aise des deux traitements que lui payait l'État.

Au lieu de cela, il voulut voir les choses de plus haut, éprouver les passions avec plus d'intensité, jouer un rôle politique et mener la vie à grandes guides. Ces ambitions étaient trop fières pour sa valeur personnelle; il ne réussit qu'à se donner une existence fiévreuse et constamment troublée, où les mille préoccupations du monde se mêlaient au travail de l'intelligence et le contrariaient. Escomptant sans cesse un avenir meilleur qui fuyait devant lui, il dut redoubler de veilles et d'excitations mentales, afin de pourvoir aux besoins artificiels du luxe qu'il s'imposait.

Sainte-Beuve, à qui maintes fois il avait confié sa plainte secrète et qui avait l'art de chatouiller ses amis à leur endroit sensible, lui écrivait, en 1867 : « Aujourd'hui, vous êtes à votre place, *je ne parle pas de la place officielle*, mais considéré

de tous comme un libre et riche esprit qui a semé plus d'idées que personne et qui n'est pas en train de s'arrêter. » Flatterie délicate et qui enferme un juste éloge! Mais cela ne suffisait pas à Chasles ; il lui fallait encore le poste officiel qui ne vint jamais ; aucun gouvernement ne se soucia de mettre à l'épreuve la capacité politique, si tant est qu'il en eût, du remuant et brouillon professeur.

L'Académie fut aussi une de ses ambitions. Celle-ci du moins était légitime. Bibliothécaire à la Mazarine, professeur au Collège de France, auteur de travaux littéraires remarquables, Chasles avait des titres sérieux. Pour surcroît de chance, il collaborait depuis longtemps au journal qui sert de portique ou, si vous aimez mieux, d'antichambre à la docte compagnie. Sur tous les rédacteurs des *Débats* qu'attendait la coupole de l'Institut, il semblait avoir quelque avantage : n'était-il pas plus instruit et plus varié que Sacy, plus sensé que Janin, plus original que Cuvillier-Fleury, plus amusant que John Lemoinne, plus nerveux et plus chaud que Paradol ? Et pourtant, ô dérision du sort ! il mourut avant d'avoir franchi le seuil désiré, tandis que tous les autres entraient là comme chez eux.

Ce rôle de candidat perpétuel qui, à chaque décès, dresse ses batteries et s'apprête à mettre la main sur la dépouille du mort, contribua sans doute à augmenter la dose de fiel déjà considérablement gonflée par tant de déboires. Puis vinrent les avertissements de l'âge importun dont les artifices de la toilette ne parvenaient plus à déguiser les marques. « Il faut que Chasles soit bien malade, observa un jour Sainte-Beuve, à l'issue d'une visite, il a oublié de teindre ses cheveux. » Tout cela nous explique pourquoi l'écrivain d'outre-tombe verse aujourd'hui à profusion la boue de son écritoire sur la tête des gens ; c'est une façon de rembourser les affronts qu'il avait empochés. Du même coup il se venge de l'huissier qui fut constamment à ses trousses et nous le livre tout barbouillé des couleurs de sa palette.

« Imaginez un mandarin trapu, mafflé, gras, bouffi, le nez gros, rouge et pointu, enveloppé d'une robe de chambre de flanelle, environné du plus malsain des luxes factices ; cruel, et vaniteux de charité ; sot, et vaniteux de littérature ; avare, et vaniteux de richesse, cuistre, et vaniteux de beaux-arts ; affectant la bonhomie, singeant l'érudit, prétendant au pouvoir, tout près de penser que la République française était à lui et désirant

le trône du monde, tout en colportant ses papiers timbrés ; caricature parisienne du XIXe siècle, caricature incomparable et unique qui ne pouvait naître que chez nous, méprisant son état, jouant le Vincent de Paul ; colère jusqu'à l'étouffement ; garde national accompli et croyant l'État sauvé quand il avait mis ses galons et ses épaulettes... »

J'arrête là le portrait, qui dans le volume se continue sur ce ton pendant plus de quatre pages. Il ne faut pas abuser même des mauvaises choses. Comment la haine aveugle-t-elle à ce point l'intelligence de Chasles qu'il n'ait pas compris à quel ridicule il se vouait lui-même en s'attaquant à un tel adversaire ? On ne tire pas des coups de canon contre un lièvre. Après une si violente exécution, le plus grotesque des deux, à mon avis, ce n'est pas l'huissier.

VICTOR HUGO ORATEUR

ACTES ET PAROLES ; AVANT L'EXIL

Il est fort difficile aujourd'hui de parler de M. Victor Hugo, quand on veut à la fois sauvegarder les droits de la critique et ne pas blesser une idolâtrie que justifient amplement tant d'œuvres admirables du grand poète. Si l'on garde une certaine réserve et que l'on refuse de se pâmer devant chaque monument, on encourt le reproche d'irrévérence, tandis que si l'on fait chorus avec la foule des thuriféraires, on risque, lorsqu'on a quelque délicatesse dans le goût, d'être obligé de se dire à soi-même le vers du *Misanthrope :*

Et quoi! vil complaisant, vous louez des sottises!

Quel dommage que le grand maître de la critique moderne soit mort sans avoir rendu à son ancien compagnon d'armes et à nous le service de faire le départ entre le bon grain et l'ivraie, sans avoir distingué de sa main si sûre ce que la postérité pourra admirer sans scrupule et ce qui est destiné à périr dans cette œuvre colossale! Il était digne en effet de Sainte-Beuve, qui avait combattu à côté de Hugo le bon combat contre les classiques attardés, et qui avait eu le droit de dire à son ami :

Nous tiendrons, pour lutter dans l'arène lyrique,
Toi la lance, moi les coursiers.

Il était digne de ce grand initiateur de notre génération au culte de la beauté littéraire, de graver en traits ineffaçables le portrait grandiose qui aurait figuré si bien à côté de ces peintures exquises et définitives qu'il a tracées, dans les dernières années de sa vie, de M. Littré, de Proudhon et de Mme Desbordes-Valmore.

Pourquoi n'a-t-il pas exécuté ce dessein qui a dû le tenter souvent?

Serait-ce, comme le prétend cette mauvaise langue de Veuillot, qu'il n'aimait pas à se com-

promettre avec les gens qui ont beaucoup d'amis ? Non certes, et son silence a été dicté par de plus nobles motifs. Resté fidèle, malgré bien des escapades et des aventures, à la tradition classique, au respect de l'antiquité, amoureux de la grâce aimable et facile, pur racinien par tempérament, héritier et émule de Boileau, malgré tous ses errements de jeunesse, il craignait de ne plus être assez juste vis-à-vis d'un talent qui avait rompu toutes les barrières et qui, pareil à une comète flamboyante, échappait aux calculs et aux mesures de la science critique.

Mon génie étonné tremble devant le sien,

semblait-il se dire, à l'apparition de chaque nouvelle production du Titan moderne. Trop sceptique pour croire qu'il eût raison contre tout le monde, il s'inclinait devant les arrêts du jugement public, se contentant de protester *in petto* contre ce qui choquait son bon sens et sa fibre délicate. Mais il était sensible plus que personne aux parties vraiment belles qui abondent dans chacun des ouvrages de M. Victor Hugo, et tous ceux qui l'ont connu savent avec quel feu et quelle

passion il aimait à répéter les vers de son ancien ami[1].

Ce qui pourrait, en effet, indisposer notre jugement et le rendre trop sévère, c'est la façon maladroite dont un grand nombre de gens ne louent et n'admirent dans cette œuvre merveilleuse que les côtés fragiles et spécieux. Combien de fois ne nous est-il pas arrivé d'entendre déclamer sottement les vers ou les phrases les moins dignes de ce riche génie? Rien n'est désagréable comme des admirations qui portent à faux, des extases déplacées devant des formes sonores et creuses. Cela nous semble aussi ridicule que le mouvement machinal des bœufs stupides qui, longtemps après avoir quitté la crèche, remuent encore lourdement leurs larges babines et mâchent à vide un foin imaginaire.

1. Je puis en citer un exemple dont je fus témoin. Le jour même où parut la première partie de la *Légende des siècles*, j'arrivai chez lui au sortir de ma lecture et tout plein encore de tant de strophes éclatantes où résonne la trompette héroïque. Mais comme j'étais initié aux motifs qui avaient mis entre eux beaucoup de froid, je crus devoir modérer l'expression de mon enthousiasme en balbutiant certaines réserves. Sans m'écouter, il releva la tête et me ferma la bouche d'un mot : *C'est splendide*. Et aussitôt, d'un accent ému et d'une voix vibrante, il me récita la pièce intitulée *Le sommeil de Booz*.

Mais laissons de côté ce travers trop répandu, et ouvrons le volume qui vient de paraître sous ce titre redondant : *Actes et paroles*. Que contient-il? Rien d'inédit assurément, ni même de vraiment neuf. Ce sont les discours prononcés par M. V. Hugo dans les diverses assemblées dont il a fait partie, à l'Académie, à la Chambre des pairs, aux Assemblées Constituante et Législative, à la Commission des théâtres, etc. L'ouvrage aura trois parties : celle qu'on nous donne aujourd'hui, *Avant l'exil*, s'arrête en 1851; les deux autres, *Pendant l'exil* et *Après l'exil*, paraîtront successivement.

Dès ce premier volume, on peut se faire une idée complète du talent de M. Victor Hugo comme orateur. Il renferme, en effet, plusieurs spécimens des divers genres dans lesquels sa parole s'est exercée. Et tout d'abord il est juste de le séparer d'autres dupeurs d'oreilles, tels que Mauguin et Odilon Barrot, qui du grain savoureux de l'éloquence ne nous ont rendu que le son. Ceux-là ne sont que de monstrueux bavards qu'il est impossible aujourd'hui de lire sans ennui. Lui, au contraire, il échauffe, il passionne; ces pages, toutes dépouillées qu'elles sont du prestige de la parole, ne peuvent se parcourir sans que

l'on soit tenté à chaque instant de crier *bravo!* et les mains partent d'elles-mêmes pour applaudir. Non certes que tout soit également admirable ; il faut faire quelque différence entre ces discours. Quand il s'agit de petites affaires et de minces intérêts, l'orateur, a l'étroit dans son sujet, s'efforce en vain de le grandir ; il paraît emphatique et tendu. Oiseau de haut-vol, il ne se déploie à l'aise que sur les cimes élevées. Mais qu'une grande question se présente, qu'il s'agisse de défendre le suffrage universel, « cet inébranlable point d'appui qui suffirait à un Archimède politique pour soulever le monde », ou de demander grâce pour les transportés de Juin, de plaider pour la liberté de la presse ou pour celle de l'enseignement, aussitôt vous le voyez bondir à la tribune, élever le débat à toute sa hauteur, et, promenant sur l'assemblée comme une nuée grosse de foudres et d'orage, électriser son auditoire et soulever à la fois des cris d'enthousiasme et les hurlements de la haine. On ne l'admire ni on ne le déteste à demi, et lui-même, en cette exaltation qui augmente à mesure que les échos de la salle lui renvoient les éclats de sa voix retentissante, il trouve des termes magnifiques et des accents vraiment sublimes. D'un mot, il marque

une situation. Ainsi, à propos de la transportation, il dira : « C'est la peine de mort sans le dernier regard au ciel de la patrie. » Et encore : « Il y aura entre sa plainte et vous le bruit de toutes les vagues de l'océan. » Pour caractériser l'embarras singulier où nous plaçait l'expédition de Rome, il rencontre cette image frappante : « Il ne faut pas laisser souffleter la France par la main qui devait la bénir. »

Ce fut un spectacle vraiment dramatique et saisissant que ce débat sur l'expédition de Rome devant l'Assemblée législative. On y vit deux anciens pairs de France, Montalembert et V. Hugo, unis jusque-là pour la cause commune des opprimés et de la liberté, se séparer brusquement, l'un pour tenter d'étouffer la Révolution, l'autre pour la glorifier et combattre avec elle contre le principe d'autorité. Nous avons le droit d'en parler, maintenant que tout cela est devenu de l'histoire, et qu'on peut sans passion juger à distance les coups que se portèrent ces deux vaillants athlètes.

Nous sommes un peuple que tourmente la manie d'aller au dehors nous mêler des affaires des autres et leur rendre, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, des visites armées dont volontiers ils se passeraient. Que de fois n'avons-nous pas

marché sur Rome depuis Brennus jusqu'au général Oudinot ? Quand ce n'est pas pour attaquer le Pape, c'est pour le protéger. Il suffit de donner à notre ardeur d'aventures un prétexte quelconque, et nous partons au secours d'une cause qui nous paraît juste, dès que nous en avons pris la protection en main. C'est grâce à cette illusion imprévoyante que fut décidée l'expédition qui devait être suivie de tant d'autres, où allaient se dépenser en projets irréalisables les millions et les soldats qui nous feront défaut le jour où il s'agira de défendre notre propre territoire. Mais il y avait alors comme un courant fatal qui entraînait les plus sages et les plus prudents. Ceux qui gémissent aujourd'hui de voir la France isolée au milieu de l'Europe, et tenue en suspicion par les autres puissances, oublient qu'ils ont contribué eux-mêmes à cette situation et qu'ils ont, de tout leur effort, poussé notre politique dans l'ornière où elle a versé. L'honneur de M. Victor Hugo fut au contraire, en cette circonstance, de résister à l'entraînement général. Le poète, le rêveur, dont on dédaignait alors les avis, avait vu plus juste et plus loin que les gens prétendus pratiques. Son regard prophétique lisait dans l'avenir, et l'on se fût trouvé mieux de suivre son conseil.

Mais laissons ces questions irritantes et ne cherchons dans ces discours que ce qu'y voudra voir la postérité : un beau talent au service d'une grande cause. Il y a plaisir à suivre dans ses élans impétueux une éloquence toute française qui échappe aux préceptes de Cicéron aussi bien que notre littérature romantique dépasse l'étroit compas de Laharpe. La parole de M. Victor Hugo n'a jamais plus de puissance et de fougue que lorsqu'elle s'abandonne à l'improvisation. Si, dans la discussion, un adversaire imprudent se permet une interruption maladroite, elle est saisie au vol et devient pour l'orateur le point de départ d'une fanfare triomphante, où il se plaît à faire appel aux plus nobles instincts de la nature humaine. Il retourne la question sous cinq ou six faces différentes et l'éclaire à chaque reprise d'une lumière plus vive, jusqu'à ce qu'il accumule tous les rayons sur un point unique et termine dans un magnifique crescendo.

Il se mêle à tout cela, je le sais, bien des excès et une véritable intempérance de langage. L'orateur vous saisit fortement par le bras et vous mène à travers sentiers et broussailles vers les sommets lumineux. Non content d'avoir transpercé l'adversaire, il l'emporte avec lui dans ses serres puis-

santes et va sur les hauteurs longuement savourer sa vengeance. On dirait parfois un de ces héros d'Homère qui, après avoir abattu l'ennemi à ses pieds, insulte à sa défaite et triomphe bruyamment. Il écrase ses contradicteurs sous le poids d'énumérations foudroyantes qui, comme des vagues irritées, s'amoncellent et sous leur puissante masse font voler l'obstacle en éclats.

Le défaut de cette parole improvisée, c'est de procéder un peu trop tard au hasard, à l'aventure, et d'être à la merci de l'inspiration. C'est là le caractère particulier d'un génie ennemi né de toute règle, de toute méthode. Il est curieux de voir la vivacité avec laquelle M. V. Hugo, bien avant l'époque où il devait aborder la tribune, a marqué sa répulsion pour la logique et le terre-à-terre du sens commun. Dans une étude sur Mirabeau qui date de 1834 et qui, à mon avis, est aussi supérieure au *Shakespeare* que *Notre-Dame de Paris* est au-dessus des *Misérables*, il s'est peint lui-même avec complaisance sous les traits du grand tribun révolutionnaire, dont il a cependant méconnu les côtés supérieurs, ne s'attachant qu'à mettre en relief la partie extérieure de la vie et de l'éloquence de son modèle. Il y marque surtout son antipathie pour les talents modérés et pru-

dents qui sont le contraire du sien. Le genre Barnave ne lui va d'aucune façon, et il éprouve un malin plaisir à caricaturer ainsi l'honnête constituant.

« Barnave était de ces hommes qui prennent chaque matin la mesure de leur auditoire, qui tâtent le pouls de leur public, qui ne se hasardent jamais hors de la possibilité d'être applaudis, qui baisent toujours humblement le talon du succès, qui arrivent à la tribune quelquefois avec l'idée du jour, le plus souvent avec l'idée de la veille, jamais avec l'idée du lendemain, de peur d'aventure ; qui ont une faconde bien nivelée, bien plane et bien roulante, sur laquelle cheminent et circulent à petit bruit avec leurs divers bagages toutes les idées communes de leur temps ; qui, de crainte d'avoir des pensées trop peu imprégnées de l'atmosphère de tout le monde, mettent sans cesse leur jugement dans la rue comme un thermomètre à leur fenêtre[1]. »

1. Le procédé n'est pas, au fond, si méprisable ; c'est un moyen, en tout cas, d'éviter les écueils et de trébucher de moins haut. Si M. Victor Hugo y avait eu recours plus souvent, nous ne le verrions pas siéger aujourd'hui sur les mêmes bancs que M. de Gavardie, après avoir écrit cette phrase monumentale : « Depuis le Sénat de l'Empire, nous croyions

Voilà bien du dédain auquel s'ajoute une suprême injustice. Car ce Barnave était à la fois méthodique et hardi dans sa marche, et Mirabeau n'eut pas d'adversaire plus digne de lui.

Je suis tenté à mon tour d'user de représailles et de signaler une circonstance où l'amour de la pompe et de l'enflure castillane fit tomber notre grand orateur dans le piège et où il courut le risque du ridicule. Quand on a par devers soi un instrument si sonore, un si beau cor de chasse, on est tenté d'en jouer à chaque instant et même dans un appartement étroit, ce qui blesse les oreilles tendres et vous fait accuser

D'avoir, un jour si chaud, fait un discours si long.

D'ailleurs, voici le fait, que je prends dans ce volume même, à la page 465. Le 29 septembre 1848, M. Victor Hugo, qui était alors représentant du peuple, reçut l'ordre de comparaître comme témoin devant le 2e conseil de guerre. Il s'agissait de deux obscurs insurgés de juin, qui l'avaient

qu'on ne déposait plus de Sénat le long des Constitutions. » Il n'aurait pas non plus exécuté de brillantes variations sur le mot plus ou moins historique de Cambronne. Si peu chauvin que l'on soit, il est pénible de voir sur cette plaie de la patrie un nouveau Lucain étaler sa rhétorique.

eux-mêmes fait prier par leur défenseur de leur apporter le secours de son témoignage. Après avoir refusé par deux fois de se rendre à l'injonction du ministère public, M. Hugo, contrarié d'être dérangé dans son travail de représentant, finit par comparaître, et voici en quels termes solennels il fit sa déposition.

« Il y a eu confusion dans l'esprit de la défense et du ministère public, et je regretterais de voir cette confusion s'introduire dans l'esprit du conseil. J'ai toujours été prêt, et je l'ai prouvé surabondamment, à venir éclairer la justice. *C'était simplement, s'il faut que je le dise encore, une question d'heure à choisir.* Mais j'ai toujours nié, et je nierai toujours, que quelque autorité que ce puisse être, autorité nécessairement inférieure à l'Assemblée nationale, puisse pénétrer jusqu'au représentant inviolable, le saisir dans l'enceinte de l'Assemblée, l'arracher aux délibérations, et lui imposer un prétendu devoir autre que son devoir de législateur. Le jour où cette monstrueuse usurpation serait tolérée, il n'y aurait plus de liberté des assemblées, il n'y aurait plus de souveraineté du peuple, il n'y aurait plus rien ! rien que l'arbitraire et le despotisme et l'abaissement de tout le pays. Quant à moi, je ne verrai jamais ce jour-là. »

« Voilà un bien gros discours pour une petite assemblée », disait Royer-Collard le jour où Victor Hugo prononça sa harangue d'admission à l'Académie française. Combien nous serions autorisé à insister sur le reproche, si nous ne préférions fermer les yeux sur les sommeils accidentels de notre glorieux Pindare.

L'AFFAIRE MARAMBAT

A Monsieur Alexandre Dumas.

Monsieur,

La duchesse de Longueville, après avoir dépensé sa jeunesse en galanteries et en aventures, se retira au monastère de Port-Royal et y étonna les pieux solitaires par l'excès de sa dévotion. Obéissant à l'ardeur d'une conviction récente, elle voulait introduire du piquant et de l'extraordinaire dans la pénitence, et elle portait je ne sais quoi de romanesque jusque dans la voie sévère du salut.

Nouveau venu dans l'honorable compagnie des moralistes, vous en aurez sans doute surpris plus d'un par la rigueur de vos principes et par les con-

clusions sanglantes que vous en tirez. Il en est ainsi, Monsieur, de tous les néophytes et surtout de ceux qui croient avoir beaucoup à se faire pardonner.

Avant vous, un écrivain qui n'est point sans mérite, Jean Racine, malgré de nombreux succès obtenus au théâtre, eut le chagrin de se voir traité d'*empoisonneur public* dans un livre publié par ses anciens maîtres, et se donna le tort de répondre à cette injure imméritée en les couvrant de ridicule. Mais il ne poussa point la malice jusqu'à ajouter un chapitre aux *Essais* de Nicole, déjà bien assez longs sans cela.

Plus hardi que lui, vous essayez de joindre aux triomphes remportés sur la scène la gloire du moraliste et celle même du législateur. Heureuse tentative qui ouvre des jours nouveaux aux romanciers et aux dramaturges contemporains ! Tel qui défriche aujourd'hui à son profit les bas-fonds et les turpitudes de la perversité féminine pourra, la matière épuisée, retourner ses batteries et consacrer ses vieux jours à quelque manuel d'éducation pour les demoiselles du Sacré-Cœur.

Malgré l'audace de votre entreprise, Monsieur, l'attention publique vous suit avec intérêt dans cette voie nouvelle, et les moralistes eux-mêmes,

si peu écoutés jusqu'ici, n'ont qu'à se féliciter de la recrue brillante qui vient grossir leurs rangs. Artiste consommé dans l'art des combinaisons, vous avez inauguré votre bienvenue par une innovation qui la distingue. Au lieu de publier vos études, comme tout le monde, en des traités ennuyeux, vous avez l'adresse de rattacher chacune de vos leçons à quelque événement particulier.

Si M. Dubourd surprend sa femme dans un rendez-vous adultère et la larde de coups de canne à épée, vite vous consacrez à ce fait divers une thèse contre l'infidélité conjugale, que vous terminez par le célèbre *tue-la*. Ces jours derniers, un père de famille a donné un coup de couteau au jeune homme qui avait séduit sa fille ; aussitôt vous avez publié dans l'*Opinion nationale* une lettre où, exposant vos idées sur la séduction et sur le sort des enfants naturels, vous lancez contre le séducteur le cri de *tue-le*.

De cette façon la morale fait son chemin à la faveur du scandale et occupe un moment les conversations avant de retomber avec lui dans l'oubli où va toute chose.

Est-il besoin, monsieur, de faire observer à un esprit de votre qualité, que le coup de poi-

gnard ou le coup de fusil, qui sont d'un effet excellent au théâtre pour mettre fin à une situation embrouillée, ne terminent et ne dénouent rien par le fait dans la vie réelle ? Supprimer l'épouse parjure ou le jeune homme séducteur, ce n'est les corriger ni l'un ni l'autre, et je ne vois pas que l'honneur du père ou du mari en soit moins outragé. D'ailleurs ce mépris pour la vie humaine n'est d'usage qu'aux époques d'une barbarie sauvage ou à celles d'une corruption raffinée ; elle tranche trop sur le bourgeoisisme de nos jours. C'est un épouvantail, sans doute, que vous avez voulu dresser contre ceux qui seraient pris de tentation, plutôt qu'une règle de conduite que vous nous proposez. Vous comptez si peu vous-même sur ce moyen expéditif et illégal, que dans votre dernière thèse vous l'avez laissé de côté pour indiquer des voies plus conformes à la loi et à nos mœurs.

Grâce à la fécondité de votre invention, vous avez même trouvé à la question qui vous préoccupe deux solutions au lieu d'une. Il est fâcheux qu'elles ne soient praticables ni l'une ni l'autre. Car l'amende et la prison que vous voulez que l'on prononce contre le séducteur n'empêcheront pas plus les don Juan et les Roméo que les édits

somptuaires n'ont, en aucun temps, arrêté le développement du luxe. Et puis, cette mesure aurait l'inconvénient d'engager les jeunes filles à abuser de la protection qu'elles trouveraient dans le Code et à se faire séduire de propos délibéré. Vous avez prévu l'objection et vous y échappez par une plaisanterie. Mais un trait d'esprit n'est pas un argument.

Le second moyen proposé par vous, qui consiste à laisser à l'État la charge de tous les enfants naturels et le soin de les faire élever, créerait à leur profit un privilège exorbitant. Leur sort n'est pas plus à plaindre, je suppose, que celui du fils légitime de l'ouvrier pauvre ou du paysan que la mort ou la misère de ses parents laisse également sans ressources.

Malgré tout ce qu'ont pu faire la charité publique et la charité privée, il est cependant impossible d'élever tous ces infortunés, et de nombreux orphelinats ne suffisent pas à les contenir. Il est vrai que vous excipez en faveur des autres du hasard même de leur naissance qui aurait mis en eux seuls la beauté, l'intelligence et la vigueur de la jeunesse. Les Grecs avaient déjà voulu faire des Hercule, des Thésée et des Alexandre, les fils des dieux mêmes. Il suffit de jeter les yeux sur une

bande d'enfants trouvés pour perdre à ce sujet toute illusion. Il est rare en effet de rencontrer parmi eux une jolie figure ou une tête intelligente. Les raisons de ce fait seraient trop longues à déduire ici ; on les devine facilement pour peu que l'on ait de connaissances en physiologie.

Mais ce qui m'a le plus étonné dans votre lettre, je vous l'avoue, monsieur, c'est l'assurance avec laquelle vous refusez le nom d'amour à tout sentiment qui n'a pas le mariage pour but et pour dénoûment. Comment une si étrange affirmation a-t-elle pu venir sous la plume d'un romancier et d'un auteur dramatique qui a tiré des ressources infinies de cette passion aveugle et qui nous a fait pleurer tant de fois sur les malheurs qu'elle cause? Ici vous êtes injuste envers vous-même, et de l'arrêt trop rigide du moraliste j'en appelle à l'auteur applaudi du *Demi-Monde* et de la *Dame aux Camélias*. Non, les pathétiques descriptions de l'amour qui font le charme des plus beaux chefs-d'œuvre de la littérature, les peintures émouvantes d'une passion à laquelle rien ne résiste, tout cela n'est pas une pure illusion. A vous en croire, il faudrait rayer de nossouvenirs comme indignes de pitié Hélène, Didon, Phèdre, Ariane et tant d'autres héroïnes chantées par les poètes. Et dans l'histoire, les Agnès

Sorel, les Gabrielle d'Estrées, les La Vallière, ces figures souriantes ou éplorées qui sacrifièrent le devoir à la passion, n'auraient plus le droit de porter au front l'auréole qui les rendait si intéressantes malgré leur faute.

Avez-vous songé à l'embarras dans lequel vous jetez ceux qui, après vous, auront à courir la carrière du théâtre ? Comment pourront-ils désormais nous apitoyer sur le sort des jeunes beautés, ornées de toutes les grâces, que rendait excusables l'emportement de la passion et qui sacrifiaient bravement leur vertu et leur avenir au doux penchant qui les entraînait vers le ténor ou le jeune premier ? C'est affaire à vous de vous entendre avec vos confrères ; il me semble qu'ils vous sauront mauvais gré de les priver d'un ressort qui vous a tant servi et de tirer ainsi l'échelle après vous.

Sérieusement et pour en revenir à la réalité, les filles qui ont manqué à leur devoir ne sauraient avoir d'autre excuse que le sentiment que vous niez, et c'est un étrange moyen de nous rendre indulgents à leur faiblesse que de leur enlever cet unique prestige.

La société, plus clémente que vous, cette société contre laquelle il est si facile de déclamer, et qui

ne peut pourtant pas se faire la mère-nourrice de tous les bâtards, ne les abandonne pas complètement. Si je ne me trompe, il existe dans chaque département des fonds destinés aux filles-mères. On les aide à élever leurs enfants, qui trouveront plus tard ouvertes devant eux toutes les carrières; car aucun préjugé ne les sépare chez nous des enfants légitimes.

La vraie solution du problème, vous l'avez indiquée avec esprit dans votre lettre à propos des Prudhommes et des Troubadours. Pourquoi ne l'avoir pas développée davantage et l'avoir aussitôt abandonnée pour courir au paradoxe ?

Vous avez raison, monsieur, ce ne sont pas les lois qui changent les mœurs, ce sont les mœurs, au contraire, qui rendent bien souvent les lois impuissantes. Pour prévenir la séduction, il ne faut donc plus songer aux amendes ni à la prison, qui seraient de nul effet, mais recourir à l'unique moyen, c'est-à-dire à une éducation meilleure des femmes. Oui, il est temps de songer à les rendre moins ignorantes et moins niaises.

Mais nous comprenons leur réforme d'une manière un peu différente. J'estime que les secrets que vous voulez que l'on révèle aux jeunes filles ne sont pas ceux qu'elles ignorent le plus. A la

ville comme aux champs, assez de circonstances indiscrètes les édifient là-dessus. Ce qu'il faut corriger en elles, ce sont les visions mystiques et romanesques auxquelles rien ne répond dans la vie réelle, ce sont surtout les idées fausses qu'elles se font des fonctions auxquelles les destine notre état social. Voilà la thèse et le thème qu'ont gâtés les partis politiques en s'en emparant et qu'il était digne de votre talent de défendre avec l'autorité et la faveur qui s'attachent à tout ce qui sort de votre plume.

Et pour conclure, il serait bon de renoncer aux panacées universelles et de ne plus prôner de remède souverain. Notre siècle est saturé de ces belles promesses ; il prêtera plus volontiers l'oreille au sage médecin qui sait se résigner à des imperfections inévitables, qu'à l'empirique qui lui propose, pour les guérir, des remèdes impossibles ou dangereux.

M. MAXIME DU CAMP

L'ATTENTAT FIESCHI

Je suis né voyageur; je suis actif et maigre;
J'ai comme un Bédouin le pied sec et cambré;
Mes cheveux sont crépus ainsi que ceux d'un nègre,
Et par aucun soleil mon œil n'est altéré.
Aussi j'aime à dormir sans bandeaux et sans voiles,
Loin de toute maison, aux clartés des étoiles,
Sous l'azur infini de quelque ciel lointain,
Couché dans un désert immense, infranchissable,
Où vient me réveiller le vent frais du matin.

Tel est le poétique et fier portrait que M. Du Camp nous donnait de lui-même il y a vingt-deux ans au retour d'un voyage en Nubie et dans la haute Égypte. Il suffirait d'adoucir aujourd'hui

quelques tons pour qu'il restât vrai. L'homme n'a pas changé, n'a pas dévié sensiblement de cette primitive nature, plus robuste au fond et plus sauvage que gracieuse et fine; il n'a fait que passer de la jeunesse à l'âge mûr, de la poésie à la prose, des rêveries orientales au positif de l'existence : il a subi la transformation à laquelle aucun de nous ne saurait échapper. Jeunesse révoltée et fougueuse, milieu de la vie occupé à de sérieux travaux, puis retour vers le déclin à quelques-unes des ardeurs du premier âge, n'est-ce pas là le cercle fatal dans lequel semblent tourner nos destinées bourgeoises?

Son recueil *Les chants modernes*, publié en 1855, le plaça d'emblée à l'avant-garde de la génération militante. Il est vrai que ses combats furent purement littéraires. Ce volume de vers était annoncé par une altière préface dans laquelle le poète adressait à l'école régnante des vérités qui n'ont rien perdu de leur prix :

« Le public, y disait-il, n'est ni ingrat ni indifférent; il veut qu'on l'amuse ou qu'on l'intéresse, il a raison. Il veut qu'on ne lui rabâche pas toujours les mêmes sornettes aux oreilles; il veut qu'on lui dise des choses nouvelles, il a raison encore. »

S'élevant contre les adorateurs idolâtres de la forme, contre ces pianistes à outrance qui exécutent sans fin des impossibilités incompréhensibles, il ajoutait fort sensément : « Cette forme, il a fallu la changer, la varier, la modifier à l'infini ; il a fallu la rendre bien feuillue, bien plantureuse, bien luxuriante, afin qu'elle pût cacher le vide sans fond qu'elle recouvrait. »

M. Maxime Du Camp assignait à la poésie un rôle plus utile ; il voulait qu'elle descendît des hauts sommets où souvent la foule a de la peine à la suivre, pour se mêler à la vie réelle, au mouvement industriel et scientifique de notre temps, afin d'en traduire aux yeux de tous la lumière et les triomphes. Pourquoi chanter éternellement les vieilles ruines et s'attarder dans le passé ? Étudions plutôt les merveilles que la matière vivante offre chaque jour à nos regards ; nous trouverons ainsi des accents vraiment nouveaux. Le livre de la nature est grand ouvert sous votre nez, pourquoi vous obstiner à lire dans les nuages ?

« Donnez ce livre à un poète, disait M. Du Camp, à un homme familiarisé avec les ressources du langage, avec la valeur des mots, avec la science des effets, et il vous fera trois volumes

plus amusants que tous les romans, plus intéressants que toutes les chroniques, plus instructifs que toutes les encyclopédies. »

N'est-ce pas là déjà le programme et comme le cadre anticipé du beau travail qu'il devait plus tard publier lui-même dans *Paris, sa vie et ses organes?* Seulement, pour serrer son sujet de plus près, pour le suivre dans ses menus détails et l'exposer avec toute la rigueur désirable, il dut renoncer à la forme poétique et mettre sa muse à pied. L'ouvrage n'y a rien perdu. J'en connais peu d'aussi judicieux, d'aussi exacts, qui soient mieux éclairés, plus exempts de toute rhétorique, de toute phrase inutile. Avec un tel guide, on étudie sans fatigue la charpente merveilleuse et compliquée sur laquelle repose notre civilisation ; on en comprend le fonctionnement, le jeu des rouages les plus secrets. Ce que M. Thiers avait fait pour les opérations militaires, les finances et la politique, M. Du Camp l'a exécuté avec un art supérieur pour tout ce qui regarde la constitution civile de la société moderne.

Par l'entraînement et la pente de cette étude, l'écrivain devait fatalement être amené soit à proposer des réformes en vue d'un état meilleur, soit à défendre avec énergie ce qui existe, dans la

crainte qu'une révolution ne ruine les résultats acquis. C'est à ce dernier parti qu'il se range décidément. L'esprit qui l'a dirigé dans son œuvre le poussait en ce sens. Faut-il s'étonner qu'il y abonde un peu trop? Lorsqu'on a si minutieusement étudié les complications de la machine sociale, il est bien naturel que l'on tremble de la voir se détraquer.

L'auteur de l'*Attentat Fieschi,* si j'en juge par la vivacité de son allure, a conservé en partie dans le tempérament la fièvre juvénile; il est prêt à déployer de nouveau contre les perturbateurs le drapeau qu'il levait jadis contre l'Académie. Heureux privilège des vaillantes natures! Alors qu'on les croyait assagies et tranquillisées, elles repartent en guerre et tirent encore une fois l'épée hors du fourreau. Je doute cependant que M. Du Camp parvienne à communiquer au public la belle ardeur dont il me paraît animé. Nous voici un peu loin de Fieschi et de son attentat. L'orléanisme n'a jamais, ce nous semble, excité pareil enthousiasme, même au cœur de ses plus chauds partisans. Admirez tant qu'il vous plaira la sagesse de Louis Philippe et l'habileté avec laquelle il menait son fiacre, le tout n'en a pas moins abouti à une triste culbute. S'il est possible, en

y mettant de la complaisance et une forte dose d'idéal, de regretter les pacifiques douceurs du règne de dix-huit ans, il est plus sage peut-être de ne pas tant s'échauffer au souvenir d'un temps qui, nous l'espérons du moins, ne reviendra pas.

Quant à la théorie qui a pour but de rendre complices de ce crime et d'autres semblables les écrivains qui défendaient alors l'idée républicaine, je ne saurais l'admettre en aucune façon. Il y a un abîme entre les journalistes du *National* et de la *Réforme* et les misérables qui, pour atteindre à un but incertain, se jouaient de la vie de leurs semblables. Ne recommençons pas les procès de *tendance*. Sauf pour ce maniaque de Blanqui, je ne vois pas que l'on puisse rien conclure des inductions tirées par l'auteur de rapprochements forcés. Son jugement, d'ordinaire équitable, est obscurci en cet endroit par le souvenir récent de la Commune et par le désir de lier cet attentat aux précédents ; il n'a pas l'impartialité calme qui sied à l'historien. Et, en général, méfions-nous des similitudes que l'on voudrait établir entre des faits historiques séparés par de grands intervalles.

N'eût-il eu d'autre conséquence que les lois de septembre, l'attentat de Fieschi devrait encore

être maudit par nous à tout jamais. La presse, ainsi qu'il arrive chaque fois, paya pour des fautes qu'elle n'avait point commises; nos gouvernants actuels tardent même un peu trop à lui enlever le bâillon qui lui fut alors appliqué.

Mais c'est trop nous arrêter à des questions qui ne sont pas de notre domaine. Mieux vaut rendre à l'écrivain le service qui lui est dû, en mettant nos lecteurs à même de goûter sa manière, à la fois sobre et vive, de raconter les faits. Voici un vivant tableau, un coin du boulevard, au moment où éclate la machine infernale :

« On avait agité les mouchoirs et les chapeaux, on avait crié : *Vive le Roi !* avec beaucoup d'entrain ; le cortège s'était écoulé, il ne restait plus devant nous que la suite des grooms et des piqueurs, lorsque tout à coup retentit une explosion qui me parut composée de trois détonations successives, quoique très rapprochées les unes des autres. Le spectacle qui frappa alors mes yeux ne sortira jamais de mon souvenir; ce fut un ouragan humain qui se précipita sur le boulevard, en poussant des clameurs dont l'ensemble formait un hurlement confus que dominait le cri aigu des femmes. Des gardes nationaux se sauvaient en jetant leur fusil; des chevaux sans cavalier se

démenaient au milieu de la foule emportée; des femmes, entraînant des enfants, couraient devant elles comme des folles; on s'appelait, on criait : *Quelle horreur!* Cela ne dura pas une minute, mais ce fut affreux. Précisément devant la grille à laquelle j'étais suspendu, un marchand de coco tomba, renversé dans sa fuite; une femme buta contre lui et fut projetée en avant, les jupes par-dessus la tête; deux ou trois personnes s'abattirent aussi sur eux, et il y eut là, pendant un instant, un inexprimable pêle-mêle. Bien des gens passaient, qui criaient : *arrêtez! arrêtez!* comme s'ils avaient été lancés à la poursuite d'un voleur. »

Tout le volume est écrit de cette plume nette et simple qui, sans viser à l'effet, rend fidèlement la vue des choses.

M. VICTOR TISSOT

VOYAGE AU PAYS DES MILLIARDS. — LES PRUSSIENS EN ALLEMAGNE. — VOYAGE AUX PAYS ANNEXÉS.

Napoléon Ier discutant un jour, comme il lui arrivait parfois, sur les lettres et la poésie, soutint que la morale des fables de La Fontaine laissait trop souvent à désirer; que dans le *Loup et l'Agneau*, par exemple, il faudrait, pour bien faire, que le loup s'étranglât en dévorant sa victime. Quoique la réflexion paraisse étrange dans la bouche d'un homme qui avait croqué impunément tant de royaumes, elle n'en est pas moins vraie à certains égards. Il y a, en effet, en nous, un sentiment de justice qui se trouve satisfait quand un être malfaisant est châtié par où il a péché. La satisfaction redouble si c'est sur nous que s'est exercée sa violence.

N'est-ce pas un sentiment de cette nature qui a valu aux premiers livres de M. Tissot, dès leur apparition, tant de vogue et de succès? Chacun lui a su gré de nous montrer l'Allemagne étouffant de pléthore sous les monceaux d'or qu'elle nous avait ravis, perdant au contact du métal corrupteur ses antiques vertus et envahie à son tour, avec plus de grossièreté, par les mœurs dissolues qu'elle nous reprochait à nous-mêmes. On a dévoré avec passion ces pages mordantes où défilent successivement toutes les provinces de l'empire allemand, avec leurs vices et leurs ridicules, matées et enrégimentées par la Prusse arrogante qu'elles détestent en la subissant; on a ri volontiers, sans trop épiloguer sur la qualité de l'esprit et du sel, de tant de scènes comiques, de tant de satires spirituelles où se trahissent les laideurs de nos adversaires; c'était comme une revanche pacifique, innocente, qui ne coûtait ni larmes ni flots de sang. Éternelle revendication de l'intelligence et de la finesse contre la force brutale qui l'écrase! A peine échappé à la dent vorace du cyclope, Ulysse se reprend à narguer Polyphème.

Les Allemands eux-mêmes, hommage rare! se sont reconnus dans ce miroir peu flatteur; ils ont

eu le bon goût de sourire tous les premiers de la malice du portrait; ils ont laissé librement circuler les livres et l'auteur. Seul le *Constitutionnel* a pu croire et dire qu'on avait jeté M. Tissot en prison. Que c'est mal le connaître! Soyez certain que si, par aventure, des gendarmes lui eussent mis la main au collet, l'adroit voyageur n'eût pas manqué, comme fit jadis Michaud, l'historien des Croisades, de les mener dîner au cabaret et de leur glisser des mains au moment du dessert.

*
* *

Il y a bien des genres de voyage et mille façons de les raconter. Sans remonter jusqu'à l'*Itinéraire* de Châteaubriand, livre classique, d'une poésie mélancolique et sèche, Théophile Gautier et Eugène Fromentin ont créé chez nous ce qu'on peut appeler le voyage-peinture. Gautier surtout, par l'inépuisable fécondité de son vocabulaire, par la vivacité de ses couleurs et la riche variété de son pinceau, nous met, pour ainsi dire, dans les yeux les monuments, les costumes, le pays.

M. Tissot n'est pas de leur école; un rapide coup d'œil lui suffit pour uger de la nature et de l'as-

pect du paysage ; il le définit lestement, en quelques mots, sur l'ensemble de l'apparence. Il est trop pressé pour le décrire avec précision ; son gibier est ailleurs. A peine arrivé dans un lieu, il va, court, vole, et, comme un chien de bonne race, tombe en arrêt sur le détail de mœurs, sur la particularité topique qu'il importe de connaître et de photographier.

Voyez-le devant un palais : il ne s'amuse pas à vous en dépeindre la face, à en compter les astragales ; qu'il ait un permis ou non, il entre, il s'insinue à la suite des visiteurs et circule partout. Son œil fureteur fouille dans tous les coins et découvre au fond des réduits les plus privés un nœud de ruban, un objet quelconque qui décèle le caractère de ceux qui y habitent. Il a sans doute dans la vue un organe plus vif, plus perçant, qui lui permet de discerner ce qui avait échappé à mille autres regards. Et ce qu'il a vu, il le dit, l'indiscrétion étant une de ses principales vertus.

Dans les villes, il se mêle à la foule, entre dans les cafés, les jardins, les brasseries, prend part à la conversation et trouve le moyen de faire dire aux gens, sur eux-mêmes, de piquantes vérités. Il ne s'en tient pas aux boulevards, aux rues fréquentées : s'il y a quelque part une ruelle écartée,

un cul-de-sac inexploré, où se cache un personnage original, une particularité intéressante, soyez assuré de l'y voir venir. Avant tout, il songe à piquer l'attention, à réjouir la curiosité de ceux qui liront le journal ou la revue pour lesquels il s'est mis en route, afin de pouvoir leur dire au retour avec le fabuliste :

..... Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : j'étais là, telle chose m'advint ;
Vous y croirez être vous-même.

Et de fait, il ne se peut désirer de guide plus éveillé, plus dégourdi, plus clairvoyant. Dès le premier pas, il a rencontré la fine ironie et la bonne humeur d'un Parisien en vacances. A peine si, de loin en loin, un terme risqué ou quelques allusions mythologiques trop surannées dénoncent encore le compatriote de Topffer et de J.-J. Rousseau.

Un reproche pourtant que je veux lui faire, — l'amitié ne va pas sans un peu de chicane, — c'est d'avoir méconnu, ou du moins insuffisamment apprécié les écrivains d'Outre-Rhin. Lui qui rend à MM. de Moltke et de Bismarck la justice que mérite leur haute valeur, il n'a que des paroles

de dédain pour les poètes et les historiens qui les ont secondés. Est-ce que l'ambition, aujourd'hui justifiée, de démolir sur tous les points l'ouvrage décevant de Mme de Staël l'aurait rendu insensible aux réelles beautés de la littérature allemande? Pourquoi tant d'irrévérence vis-à-vis de noms dignes de nos respects, tels que ceux de Gœthe et de Mommsen? Passe encore pour ce dernier, qui s'est ridiculisé naguère en Italie par une vanterie insultante; mais Gœthe, génie universel et des mieux équilibrés, qui fut, d'ailleurs, toujours sympathique à la France, méritait vraiment d'être traité avec plus de cérémonie. « Gardez-vous, disait Napoléon, du vulgaire plaisir qu'on goûte à voir ses adversaires châtiés; car soyez assurés que l'arme qu'on emploie est un arme à double tranchant, et qui peut se retourner contre nous. » Ainsi dans le cas présent, un esprit impartial qui prendrait au sérieux certaines exagérations ou tel portrait poussé au noir, en viendrait à se dire : « Mais si la race victorieuse est à ce point méprisable, que faut-il penser de la race vaincue? »

Règle générale, ne rabaissons pas nos ennemis; notre propre mérite en serait diminué. Mieux vaut, comme le héros grec Diomède, pouvoir dire,

en parlant de la valeur d'Énée, son rival : « Croyez-en celui qui s'est mesuré avec lui. »

Les Allemands, à quoi bon le nier ? nous sont supérieurs dans les travaux qui demandent de la patience, de la pénétration, de la ténacité ; ils excellent à déchiffrer les manuscrits, les inscriptions, à comparer les textes, à décomposer les éléments d'une langue et à la filtrer au creuset d'une analyse subtile. Leurs universités non plus ne sont pas le moins du monde grotesques, et l'on aurait quelque droit de reprocher à M. Tissot, qui en a reçu les leçons, un manque de reconnaissance, si l'on ne savait qu'il a le cœur le meilleur du monde [1].

1. Pour avoir une idée juste de ces universités, il faut lire les impressions d'un vrai littérateur français. M. Viguier, par exemple, un des maitres de notre École normale, voyageant en Allemagne en 1852, écrivait de Heidelberg :

« ... Dès huit heures du matin on court à l'Université C'est un bâtiment parfaitement accommodé pour une cinquantaine de cours de diverses facultés. — Je n'ai que l'embarras du choix; tous sont ouverts sans nulle façon. — Sur la même place est un grand bâtiment dit *Museum*, qui est le casino des professeurs et des étudiants, des bourgeois et des étrangers, immense collection de journaux où règne le silence dans les salons de lecture, et qui contient une bibliothèque libéralement servie, des salles de conversation paisible, un vaste salon de concerts... Enfin je me trouve ici sollicité par une prodigieuse envie de tout lire, de tout entendre, de tout voir et de

Sa rancune, en effet, est plutôt celle d'un amant trahi qui voit tourner à mal l'objet de son premier culte, l'idéal sans tache qu'il avait rêvé. Il s'était épris de la poésie et des légendes du Rhin qu'il nous récite encore à ravir, et son cœur a été navré de voir l'innocente rêverie disparaître sous la hideur de la réalité.

Le voyage aux pays annexés couronne dignement l'ouvrage et complète cette divertissante promenade en zigzag à travers l'Allemagne. Il me semble même en quelques points supérieur à ses aînés, d'un talent plus mûr, d'un patriotisme plus accentué. M. Tissot, attaché par le lien de ses plus chères affections à une famille d'Alsace, a douloureusement ressenti le déchirement et la

tout dire... Vous concevez combien je dois trouver la journée courte, surtout en cette saison (novembre), surtout en me donnant le plaisir d'entendre trois ou quatre cours de suite dans la matinée, et deux ou trois dans l'après-midi jusqu'à sept heures. La fatigue est plus que compensée par le plaisir d'accoutumer mon oreille à la parole la plus rapide, outre l'intérêt même des cours qui sont si bien faits et si bien écoutés. Vous seriez bien frappé et charmé de la tenue de ces cours et de ces étudiants, et de leur maintien et de leur ton et de leur mise, et des cahiers qu'ils tiennent à chaque cours avec tant d'ordre. C'est une civilisation inconnue malheureusement chez nous; il est vrai qu'ils ne sont à l'Université que six à sept cents, et qu'ils n'ont point un Paris pour garnison. »

séparation d'avec la mère-patrie et il nous rend son émotion en toute sincérité. Son livre débute par une délicieuse idylle, *en pays wende;* il se termine par un tableau de la situation actuelle en Alsace-Lorraine.

L'auteur, chemin faisant, et sans ralentir la vivacité de ses libres allures, nous raconte les histoires terribles ou sensuelles des vieilles cours allemandes, où se préparait lentement l'orage qui devait fondre sur notre pays. Suivant sa coutume, il rencontre sur sa route bon nombre de types curieux, qu'il crayonne avec la crudité d'un franc réalisme. Que de conversations divertissantes, surprises à la volée et qui nous initient aux plus secrets sentiments de la race germanique! Que de révélations piquantes sur les antres où se cuisinent les journaux allemands et sur l'influence occulte qui les dirige! Le chapitre le plus malin est sans contredit celui qu'il consacre aux *Kreis-Directorin*. Ces femmes de sous-préfets passent là, je vous assure, un mauvais quart d'heure; l'inexorable observateur les a saisies dans les attitudes les plus bouffonnes; il les livre sans pitié à notre risée. Je ne résiste pas au plaisir d'en citer deux ou trois fragments. Voici d'abord le type général dans sa pompe triomphante :

« La *Kreis-Directorin* est ordinairement grande, mafflue, avec un chignon extravagant dont les cheveux, comme les provinces du nouvel empire, ont été annexés de différents peuples; son œil est armé d'un binocle, l'insolence est sur ses lèvres, la vanité dans sa démarche. Quand elle se maquille, elle se tatoue; sa toilette *parisienne* est un mélange anarchique des teintes de l'aurore et du crépuscule, des couleurs du feu de bengale et du feu d'artifice. Exemples : une casaque bleu de Prusse avec une jupe jaune citron et un chapeau aux fleurs rouges pourpre. Ou bien : une robe verte avec une taille bleue et une ceinture orange. Ce qu'elles cherchent, c'est de bruire, de miroiter; elles ont la prétention de remplacer la société élégante, émigrée en France ou qui ne se montre pas. Elles font la roue au soleil comme l'oiseau de Junon. Elles se mettent en montre, battent de l'aile, et les reliefs de leur taille font honneur au pays du foie gras. Il ne leur manque qu'un perroquet au poing pour compléter leur accoutrement carnavalesque. »

Du genre et de l'espèce passons maintenant à l'individu :

« Quelques-unes ont un chien. Madame la *Kreis-Directorin* et baronne von der Heydt a même

eu à subir, à cause de son bichon, qu'elle avait appelé *Bourbaki*, et de l'air évaporé que lui donnait sa toilette, les avanies des fidèles sujets de son empereur et roi. Le 28 avril 1872, en passant dans les rues de Colmar, un landwehr éclaboussa la robe de la très gracieuse dame, soit par inadvertance, soit avec intention. Madame la baronne lâcha un de ces mots que son chien n'emploierait pas souvent, s'il savait parler ; elle appela *Schweinpelz* (vieille couenne) l'insolent ou maladroit fils de Bellone. Celui-ci crut avoir affaire à une fille de rue et lui répondit par une autre injure plus sanglante : puis il appela quelques-uns de ses camarades, qui achevèrent d'éclabousser la robe déjà compromise de madame la sous-préfète. Crottée jusqu'aux oreilles, celle-ci rentra furibonde et raconta sa mésaventure à son mari. Le *Kreis-Director*, encore plus furieux que sa tendre moitié, mit son casque, boucla son sabre, prit son revolver et fit battre la générale. Dès que les soldats furent rentrés au quartier, M. von der Heydt les interrogea minutieusement, mais il fut impossible de découvrir les coupables. Encore aujourd'hui l'outrage n'est pas lavé : la robe a été plus heureuse.

« A Metz, la femme du *Kreis-Director*, fraîche-

ment débarquée des confins de la Silésie, avec une robe dont la coupe remontait au siècle dernier, comprit que pour tenir honorablement son rang, elle devait s'équiper à la dernière mode de Paris. Elle commanda chez la bonne faiseuse un costume complet, dans le dernier goût du boulevard. On le lui apporta le samedi dans la soirée. Le dimanche après midi, Mme la *Kreis-Directorin* s'habilla pour aller à la promenade. Mais, en traversant la rue Serpenoise, elle croit remarquer que tout le monde s'égaie sur son passage. A l'Esplanade, on l'accueille par de bruyants éclats de rire, on la montre même au doigt. Qu'est-ce? Rouge de honte, elle s'examine, elle se retourne, elle ne voit rien. On commence à faire cercle autour d'elle, elle s'esquive et court droit chez la couturière, qui, elle aussi, la reçoit par des rires mal étouffés.

— Vous aussi! fit l'Allemande avec un geste indigné.

— Madame, je vous demande pardon, c'est plus fort que moi... Vous avez mis votre pouf sens devant derrière!... »

Les derniers chapitres du volume en sont les meilleurs. M. Tissot, sans phrases, sans déclamation, par le simple narré des faits recueillis sur

place, ou même puisés dans les journaux favorables à l'annexion, y démontre jusqu'à l'évidence l'antipathie qui sépare les deux races et qui en empêche à tout jamais la fusion. A force de preuves, de menus détails, d'anecdotes authentiques, il atteint à une véritable éloquence. Jamais sa verve n'a été plus caustique, son coup de fouet mieux cinglé. Nous savions mal ou nous ne savions pas ce qui se passait là-bas : il nous l'apprend. La haine contre l'étranger affecte une forme différente suivant la province ; en Alsace, bruyante, taquine, gouailleuse, se vengeant par des chansons ; en Lorraine, concentrée, sourde et ne se manifestant que par une abstention méprisante. Certes, je n'ai garde, et pour plusieurs raisons, de toucher à la politique. Ainsi que l'a d'ailleurs fort bien dit M. Tissot, la politique est souvent la mortelle ennemie du patriotisme. Il me sera permis cependant de dire que tant que de pareils sentiments animeront l'Alsace-Lorraine, elle ne cessera d'être unie à la France. Les deux contrées ont beau être séparées momentanément par une frontière artificielle, qu'a importée un vent de malheur et qu'un autre souffle emportera, il est évident qu'un même cœur bat de l'un et de l'autre côté.

LES DÉBUTS

DE

M. DE BISMARCK

« Le principal artifice de M. de Bismarck, a dit un de ses biographes, a toujours été de dire très haut ce que d'ordinaire on pense tout bas. » Nul en effet, parmi les hommes d'État, n'a jamais étalé plus complaisamment ses motifs de conduite et règles de politique. Non content de dire ce qu'il pense et de faire ce qu'il dit, il prévient de ses desseins amis et adversaires et semble ne procéder qu'à jeu découvert. Aussi est-il facile de suivre le développement de son ambition depuis le jour où il met le pied à l'étrier jusqu'aux derniers actes de son ministère : il suffit pour cela

de consulter ses discours, ses conversations et sa correspondance.

Que le nom de Bismarck signifie en français *Beaumanoir jusqu'à la moelle,* que celui qui le porte soit né en 1815, date fatale à la France, et le 1er avril, jour des mystifications désagréables dont son caractère, à la fois jovial et sombre, porte l'empreinte; que sa famille ait pour blason un genêt doré, défendu par des feuilles d'orties, avec la devise : *Jamais assez,* toutes ces minuties n'ont d'intérêt qu'aux yeux d'un observateur superficiel qui s'amuse aux jeux du hasard. L'essentiel à constater, c'est que le chancelier est fils d'un chef d'escadron et petit-fils, par sa mère, d'un professeur de philosophie. De ce croisement résulte un caractère à la fois actif et raisonneur, mais dans lequel domine l'action. Toutefois, dans sa première jeunesse, on le trouvait indolent et silencieux. Ses yeux clairs et profonds s'agitaient seuls dans son masque immobile et semblaient aspirer tout ce qu'ils voyaient. « J'ai toujours eu, écrivait-il lui-même, un amour infini et tout à fait romanesque pour la campagne, pour les prés et les bois, pour la nature inculte. Et cet amour n'a eu d'égal chez moi, que ma passion pour les bêtes. » Il adorait les chevaux et les chiens et ne

craignait même pas de s'entourer de loups et d'ours, qui jetaient partout la terreur sur son passage.

Au collège, il s'ennuya terriblement. Tout prétexte lui était bon pour s'en éloigner. Pendant l'été de 1831, le choléra menaçait d'envahir Berlin. L'écolier, ayant reçu de son père l'ordre de quitter la ville dès que le premier cas s'y serait déclaré, monta aussitôt à cheval pour aller à l'hôpital demander des nouvelles du fléau ; mais, dans son empressement, il fit une chute et se cassa la jambe, ce qui le retint au lit tout le temps que la maladie régna dans la ville. Ses études n'eurent rien de brillant. Plus tard, à l'Université de Gœttingue, le jeune seigneur se distingua beaucoup plus par sa turbulence que par son application. Il profita de la faveur alors accordée aux volontaires qui pouvaient s'équiper à leurs frais, pour ne passer qu'un an sous les drapeaux. Enfin, après un court stage au tribunal civil de Berlin, il entra dans l'administration et occupa successivement le poste de référendaire dans les préfectures d'Aix-la-Chapelle, de Postdam et de Stettin.

De tels débuts, on le voit, ne présageaient, en aucune façon, les hautes destinées réservées au futur chancelier. Pourtant, dès cette époque,

bien qu'il se montrât d'ordinaire bon vivant et convive jovial, il avait des accès d'humeur bizarre et fantasque; il se dérobait de temps à autre aux plaisirs bruyants pour aller, dans la solitude, préparer, par le travail, les voies à une ambition soigneusement dissimulée, mais qui n'en fut pas moins précoce.

La mort de son père, survenue en 1845, le rendit à la vie privée. Pendant deux ans il se consacre à l'exploitation de son domaine de Schœnhausen, menant l'existence fort peu récréative d'un propriétaire campagnard. En 1847, son mariage avec une jeune fille, dont la main lui avait d'abord été refusée, réveilla sans doute ses visées ambitieuses. Il se fit nommer député. Membre et représentant de la féodalité prussienne, la plus pauvre et la plus hautaine de l'Europe, il en garda longtemps la morgue et les préjugés. En 1851, il défendait encore avec énergie les privilèges de sa caste : « On nous jette à la face, disait-il, le nom de *gentillâtre,* de *hobereau.* Je vous déclare, messieurs, que je suis fier, moi, d'être un hobereau prussien; je me sens même très flatté de cette appellation. Wighs et tories étaient aussi jadis, en Angleterre, des épithètes malsonnantes et injurieuses ; on sait tout ce qu'ont fait ces deux par-

tis politiques. Soyez assurés, messieurs, que nous aussi, nous saurons donner à ce nom de hobereau un certain relief de puissance et de gloire. » Il n'a, hélas ! que trop bien tenu parole.

Si l'on veut se rendre compte du chemin parcouru depuis lors, de la marche incessante et progressive suivie par la Prusse, il faut voir quel était à ce moment l'état des esprits en Allemagne et la place qu'y tenait la rivale de l'Autriche.

Chacun sait que le despotisme de Napoléon fut la première cause du réveil des nationalités d'outre-Rhin. Foulés par le va-et-vient continuel de nos troupes à travers leur territoire, les peuples s'unirent pour briser le joug étranger : à Leipzig leurs efforts combinés triomphèrent du génie des batailles. Mais après la victoire, les souverains, ayant repris possession du pouvoir absolu, refusèrent d'accorder la liberté au nom de laquelle on s'était soulevé.

De 1813 à 1847, l'Allemagne fut agitée par la lutte entre les jeunes générations qui réclamaient l'exécution des promesses faites à leurs pères, et les princes qui se refusaient à toute concession.

Le roi Frédéric-Guillaume IV, afin de mettre son trône à l'abri, accorda, par lettres patentes du 3 février 1847, quelques sobres réformes. Bien en-

tendu, il ne signait aucune constitution. En convoquant les États-Généraux, il avait eu soin de déclarer « que jamais une feuille de papier écrit, une charte quelconque ne s'interposerait entre Dieu et les rois souverains de la Prusse. » Soutenu par le parti féodal et militaire, possesseur du sol et de tous les hauts emplois, par le haut et le bas clergé luthérien, par une armée innombrable de bureaucrates, il se croyait assez fort pour réfréner les tendances libérales du tiers-État.

C'est dans le sens de cette politique autoritaire et comme un franc champion des droits de la couronne que M. de Bismarck fit ses débuts à la Chambre. « Les rois de Prusse, y disait-il, sont, par la grâce de Dieu et nullement par la grâce du peuple, en possession d'un pouvoir absolu de fait. Ils veulent bien concéder de leur propre gré une partie de leurs droits à leur peuple. »

Il ne consentait même pas à ce que les juifs fussent admis à la vie civile et politique :

« Je commence par déclarer que j'appartiens à cette tendance religieuse que l'on qualifie de sombre héritage du moyen âge ; j'en ai sucé les soi-disant préjugés avec le lait de ma mère. Je veux, moi, dans un état, le christianisme le plus

strict. Le christianisme doit primer l'État et former la coupole de l'édifice. »

Nouveau de Maistre, il se montre plus royaliste que le roi lui-même. Lorsque ce prince, cédant à l'enthousiasme universel que la révolution de 1848 avait excité en Prusse, fit à cheval le tour de Berlin et offrit de se mettre, en qualité de roi constitutionnel, à la tête d'une Allemagne libre, M. de Bismarck blâma cette condescendance :

« La chevauchée du roi, dit-il, me rappelle involontairement et non sans appréhension la course échevelée de Phaéton. »

Loin de partager l'entraînement populaire, il s'indignait contre les manifestations qui éclatèrent simultanément à Paris, à Berlin et à Vienne :

« On devrait extirper du sol toutes les grandes villes ; ce sont autant de foyers de révolution.

« Le droit-barricade est inconciliable avec le droit divin : pour celui-là les émeutiers sont des héros ; pour celui-ci ce sont des rebelles. Tous les débats parlementaires du monde ne décideront rien touchant les deux principes. Seul le Dieu des batailles prononcera tôt ou tard sur eux son arrêt fatal et sanglant. «

Un autre jour, agacé d'entendre si souvent pro-

noncer le mot de peuple, dont il faut bien avouer que l'on abusait un peu trop, il lança cette boutade :

« On n'a jamais tant usé et abusé que dans ces derniers temps du mot de peuple. Mais qu'est-ce que le peuple en fin de compte? Chacun comprend sous ce mot ce qui le chausse et fait son affaire. C'est en somme un ramassis quelconque d'individus que tel ou tel espère gagner à ses vues et exploiter à ses fins. »

Lorsque le parlement national qui siégeait à Francfort offrit la couronne impériale à Frédéric-Guillaume IV et que la seconde Chambre de Berlin engagea le roi à l'accepter, M. de Bismarck s'opposa vivement à cette alliance avec la démocratie. Il ne voulait rien devoir à la souveraineté du peuple :

« La couronne impériale, disait-il, peut devenir fort brillante, mais pour bien la redorer, il faudrait fondre la couronne de Prusse et je ne crois pas que cette fonte réussisse dans le moule de Francfort. »

Deux ans auparavant, dans le voyage de noces avec sa femme en Italie, ayant rencontré ce même prince à Venise, il l'avait fait rire aux éclats par

ses plaisanteries contre les apôtres du droit moderne.

C'est aussi le moment où il inspirait et rédigeait la *Nouvelle Gazette prussienne*. Quand il avait esquissé un article, il le donnait à son collaborateur Bethmann en lui disant : « Noyez cela dans quelques bonnes phrases creuses et n'oubliez pas la note patriotique. »

On se ferait de M. de Bismarck une idée très incomplète et même fausse à certains égards, si on ne le prenait que par ce côté extérieur, par son rôle public. Il faut distinguer en lui le personnage politique de l'homme privé : le premier est absolu dans ses idées, arrogant dans leur expression, d'un scepticisme goguenard, usant des hommes et des choses en vue du but qu'il poursuit, le triomphe de la patrie par le roi, allant droit à ce but par tous les moyens et, lorsqu'il l'a atteint, s'abandonnant à une joie insultante, à un implacable cynisme; le second au contraire, celui que sa correspondance révèle, est un homme à puissante carrure, aspirant la vie par tous les pores, ouvert à tous les généreux instincts et plein de tendresse pour sa femme, ses enfants et sa sœur. Il est vivement affecté par les moindres accidents de la nature physique dont

sa plume rend avec bonheur le pittoresque et le relief.

Toutefois les tempéraments les plus originaux ne sauraient échapper à l'empreinte commune. A certains accents de désespérance à la Werther, se reconnaît le compatriote de Kant et de Gœthe :

« Je ne conçois pas, écrit-il à Mme de Bismarck en 1851, comment un homme qui médite sur lui-même et qui ne sait rien ou qui ne veut rien savoir de Dieu, peut accepter le mépris et l'ennui de la vie. Je ne sais pas comment j'aurais supporté cela autrefois. Si je devais vivre comme alors, sans croire ni à Dieu, ni à toi, ni aux enfants, en vérité, je ne sais pas pourquoi je n'abandonnerais pas cette vie comme une chemise sale, et cependant, la plupart de mes connaissances en sont là et vivent. Lorsque je me demande à moi-même quel motif on a de continuer à vivre ainsi, de se fatiguer, de s'irriter, d'intriguer, d'espionner, je ne sais vraiment pas pourquoi. Ne conclus pas de cela que je sois devenu tout à fait sombre; au contraire, il en est de moi comme du feuillage jaunissant que l'on contemple dans un beau jour de septembre; bien portant et plus vif, mais avec un peu de mélancolie, de nostalgie, de regret

de la forêt, de la mer, des déserts, de toi et des enfants, le tout mêlé de soleil couchant et de Beethoven. »

Dans une autre lettre à la même, la note est plus triste et le philosophe plus désolé :

« Tout n'est, au résumé, qu'une question de temps ; les peuples et les individus, la folie et la sagesse, la guerre et la paix, tout vient et s'en va comme la vague, et la mer demeure. Il n'y a sur cette terre qu'hypocrisie et jonglerie. Que ce soit la fièvre ou la cartouche qui doive arracher ce masque de la figure, il faut que le masque tombe tôt ou tard. Alors apparaîtra entre un Prussien et un Autrichien, s'ils sont égaux en taille, une ressemblance qui rendra fort difficile de les distinguer l'un de l'autre. Au reste, les imbéciles et les gens d'esprit, réduits à l'état de squelettes, se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Il est certain que le patriotisme spécifique ne résiste pas à cet examen. »

Mais ce sont là de purs accidents ; la vigoureuse et agissante nature prend bientôt le dessus : le brouillard germanique s'efface et M. de Bismarck se remet à l'œuvre de plus belle.

Son début dans la carrière diplomatique n'eut pas lieu sans quelque résistance. M. de Manteuffel

hésitait à employer cet homme nouveau, il fallut l'intervention du roi, que le futur chancelier était allé trouver et à qui il avait dit : « Que votre Majesté fasse l'essai; si cela ne va pas, elle me rappellera. »

Il sut d'ailleurs s'imposer. Le chef hiérarchique dont il dépendait, le général de Rochow, l'ayant assez mal accueilli, M. de Bismarck s'en vengea d'une façon spirituelle. Un jour que le général partait pour Berlin, son subordonné vint à la gare le remercier publiquement de la confiance qu'il lui avait témoignée, des bons procédés qu'il avait eus pour lui. On comprit dès lors à quel terrible railleur aurait affaire la morgue diplomatique, et on le traita avec plus de ménagement.

Quelque temps après, la maladie de Frédéric IV et l'avènement au pouvoir du prince Guillaume, dont il était le conseiller et l'ami, lui fournirent l'occasion de mettre à exécution des projets dès longtemps préparés. Il avait trouvé enfin le point d'appui qui a manqué à de plus grands ministres : un souverain vigoureux, ferme en ses desseins, d'une ambition tenace et jamais assouvie. A partir de ce moment, M. de Bismarck dirigea réellement la politique de la Prusse. Les deux ambassades qui

lui furent confiées, à Pétersbourg et à Paris, n'étaient que des préliminaires indispensables et comme un marchepied à la présidence du conseil des ministres.

LE MINISTÈRE

DE

M. DE BISMARCK

« *Philippe est-il mort ? Non, mais il est malade.* Mort ou malade, que vous importe ? Si les dieux vous délivraient de lui bientôt, pour peu que votre conduite ne changeât pas, vous vous seriez fait vous-mêmes un autre Philippe ; car il doit bien moins ce qu'il est à ses propres forces qu'à votre inaction. »

Remplacez le nom du roi de Macédoine par celui du Chancelier et voyez si ce reproche, adressé aux Athéniens par le plus grand de leurs orateurs, ne s'applique pas, encore aujourd'hui, aux raisonnements que l'on fait sur la retraite plus ou moins probable de M. de Bismarck.

Qu'il parte ou qu'il reste, son système politique n'en continuera pas moins à triompher, parce qu'il a su, comme tous les grands caractères, communiquer sa passion à tout un pays et rendre sa cause nationale. Il y a quinze ans qu'il pétrit

la Prusse au gré de ses idées; actuellement, sa retraite, fût-elle définitive, influerait peu, au moins de quelque temps, sur son œuvre.

Dès que le roi Guillaume, en 1862, lui eut confié la présidence du conseil, M. de Bismarck planta, en face des velléités libérales de la chambre, le drapeau autoritaire qu'il n'a cessé d'y maintenir. Toutes les fois que la résistance devient trop forte ou que l'opposition se cabre sous l'éperon, il feint de se retirer, et la menace de son départ suffit pour raffermir le pouvoir entre ses mains.

Déjà, en 1873, dans une circonstance identique, une lettre de l'empereur lui porta ce témoignage de reconnaissance :

« Dix années bien grandement remplies sont derrière nous, depuis le jour où, répondant à mon appel, vous vous êtes placé à la tête de l'administration prussienne. Pas à pas, vos conseils et vos actes m'ont mis en état de développer la force de la Prusse et d'amener l'Allemagne à son unité. Votre nom est marqué d'une manière ineffaçable dans l'histoire. »

Nous-mêmes, bien que ce résultat ait été acquis en partie à nos dépens, quand nous voyons tant de prudence dans les desseins, tant d'heureuse audace en leur exécution, tant d'ardeur et de vi-

gueur à poursuivre le succès jusqu'au bout, il nous est impossible de ne pas formuler secrètement le vœu d'envie exprimé par le satrape asiatique au héros grec : « *Quum talis sis, utinam noster esses.* » Plût à Dieu que nous eussions un gaillard pareil !

Les adversaires ne lui ont pas manqué. A peine était-il au ministère que la lutte commençait avec la chambre, et qu'on l'accusait de gouverner suivant la maxime : *La force prime le droit.* Le mot n'est pas de lui, bien qu'il soit d'avis que, l'État ne pouvant subir de temps d'arrêt, celui qui tient le pouvoir est dans la nécessité d'en user, théorie excessive qui condamne à une agitation sans fin et ne convient qu'à une nature aussi remuante. Quand il rencontre des obstacles, s'il ne peut les briser, il les tourne. Ainsi s'étant heurté à ses débuts contre une majorité hostile à ses projets d'armement, il souleva, pour la faire taire, une question extérieure, l'affaire des Duchés. Il écrivait alors à Mme de Bismarck. (Berlin, 7 octobre 1862) :

« Me voici en pleine séance du Parlement. J'ai en face de moi, à la tribune, un orateur qui me dit des sottises. Entre une déclaration faite et une déclaration à faire, je t'envoie des nouvelles

de ma santé. Beaucoup de travail, pas mal de fatigue, pas assez de sommeil ; en toute chose le commencement est difficile ; avec l'aide de Dieu, tout s'améliorera. »

Trois jours après, il rendait compte à sa sœur, Mme d'Arnim, de l'emploi de son temps :

« Aujourd'hui, de 8 à 11 heures, diplomatie ; de 11 à 2 heures et demie, conférences et prises de bec avec plusieurs ministres ; puis rapport au roi jusqu'à 4 heures ; de 4 h. 1/2 à 4 h. 3/4, galop en pleine pluie jusqu'à l'Hippodrome ; à 5 h., dîner ; de 7 h. à 10 h., c'est-à-dire jusqu'à présent, travail de toute nature. Mais, en résumé : bonne santé, bon sommeil et forte soif. »

Ce dernier point est caractéristique et revient volontiers sous sa plume. A Vienne, l'année suivante, pendant les négociations de la paix avec les Danois, il écrivait :

« Je viens de passer une heure dans le jardin public ; malheureusement je n'y étais pas *incognito*, et aujourd'hui, comme il y a dix-sept ans, j'étais l'objet des regards étonnés de tout le monde. Cette existence constamment exposée à tous les yeux est très gênante, lorsqu'on veut savourer une chope en paix. »

La curiosité qu'excite sa présence n'est pas tou-

jours accompagnée de sympathie ; il en convient avec une rondeur quasi cynique : « C'en est fait de l'incognito et de ses agréments, jusqu'à ce que je disparaisse un jour, comme tant d'autres avant moi, et qu'un autre ait l'avantage d'être l'objet de la malveillance générale. » Un jour, en veine de sincérité, il en fait l'aveu à la tribune : « J'ai de nombreux ennemis. Allez de la Garonne, pour commencer par la Gascogne, jusqu'à la Vistule, du Belt jusqu'au Tibre ; cherchez sur les rives de nos fleuves allemands, l'Oder et le Rhin, vous constaterez que je suis l'homme le plus cordialement détesté de ce temps. »

A Versailles, témoin du soulagement que l'on éprouvait à son départ, il dira à ceux qui l'accompagnent, d'un ton moitié irrité, moitié ironique : « Comme tout le monde, ici, est content de me voir les talons ! »

Une justice à lui rendre, c'est qu'il ne craint pas le danger. Après avoir préparé les moyens d'exécution, il met lui-même la main à la pâte et bravement accompagne son souverain dans ses campagnes, jusqu'au milieu du feu. Dans une lettre à sa femme, datée de Sichrow, le 1er juillet 1866, il avoue qu'il a failli être pris par l'ennemi : « Le voyage a été dangereux du commencement

jusqu'à la fin. Hier, les Autrichiens auraient pu nous enlever tous, et le roi avec nous, s'ils avaient envoyé de la cavalerie de Leitmeritz. » A Sadowa, au moment où les bombes arrivaient sur eux, il ne put s'empêcher de dire à Guillaume : « Comme major, je n'ai aucun conseil à donner à Votre Majesté sur le champ de bataille ; mais comme président des ministres, je suis obligé de la prier de ne pas s'exposer ainsi imprudemment au danger. »

Après la victoire, il se rendit pour négocier au château de Nickolsbourg, propriété du comte Mensdorff-Pouilly, ancien ministre des affaires étrangères à Vienne. En entrant dans ce palais, il ne manqua pas de lancer une de ses plaisanteries qui cachent toujours beaucoup d'orgueil sous une apparence de bonhomie : « Mon vieux château seigneurial de Schœnhausen n'est rien à côté de celui-ci ; c'est pourquoi j'aime mieux me voir chez le comte Mensdorff que de voir celui-ci chez moi. »

Le cadre de ce travail ne permet pas d'entrer dans les détails de la guerre de 1870, qui seraient d'ailleurs trop pénibles à raconter. On a beaucoup écrit des deux côtés sur les causes de cette guerre ; on s'est renvoyé la responsabilité de l'agression. Il est certain que M. de Bismarck, s'il ne l'a pas le

premier provoquée, n'a rien fait non plus pour la prévenir.

Il y avait longtemps qu'il guettait l'occasion favorable. Avant même de prendre la direction des affaires, il était venu à Paris sonder une dernière fois le terrain. Un diplomate russe lui ayant demandé ce qu'il pensait de l'empire français : « De loin c'est quelque chose, répondit-il, mais de près ce n'est rien. »

D'ailleurs, le ministre prussien a répondu un jour par une sanglante raillerie, au reproche d'avoir offert la frontière du Rhin à l'empereur Napoléon III :

« Peut-être pensez-vous qu'ayant fait une telle offre au gouvernement français, celui-ci m'a opposé un refus. Peut-être croyez-vous que l'empereur Napoléon, en souvenir de son éducation à Stuttgard, qui lui avait laissé au cœur une forte dose d'indignation morale allemande, aura dit à ce moment : — Non, pour l'amour de l'Allemagne, je ne veux point tirer parti de ce méchant ministre ; je ne veux pas imprimer une tache à sa politique allemande. — Eh bien, cela n'est pas, parce que la proposition n'a point été faite. »

M. de Bismarck ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur les dangers de son système ni sur les

sentiments qui animent les Alsaciens-Lorrains à l'égard de la Prusse. L'annexion de ces deux provinces n'a été, suivant lui, qu'un moyen de se garantir contre les attaques incessantes de la France :

« Nous avons voulu construire un rempart contre les irruptions, que, depuis deux cents ans, a faites chez nous un peuple passionné et guerrier, et auxquelles l'Allemagne a le désagrément et le malheur d'être en Europe le seul voisin si rudement exposé. En face de ce peuple belliqueux, nous avons dû briser la pointe de Wissembourg qui pénétrait profondément dans notre chair, et précisément en cette pointe alsacienne habite une population qui ne le cède en rien aux Gaulois comme passion guerrière, et qui nous honore d'une haine vraiment cordiale. »

Ses adversaires avaient compté un moment qu'il échouerait dans sa querelle avec Rome, à propos des mesures prises contre les empiétements de l'ultramontanisme. C'était mal comprendre les ressources de son esprit, l'habileté avec laquelle il revient sur ses pas et retourne ses batteries, chaque fois que les circonstances l'ont amené à reconnaître qu'il a fait fausse route ou que les choses ne peuvent pas aller comme il le voudrait. « Depuis que je suis ministre, disait-il aux dépu-

tés le 17 décembre 1873, j'ai appris à subordonner aux besoins de l'État mes convictions personnelles..... Je suis un homme d'État, qui se discipline et se subordonne aux besoins généraux, aux exigences de la paix et à l'intérêt de ma patrie. »

Voilà le langage d'un vrai ministre. Il y a longtemps que ceux de l'Angleterre agissent et parlent de même. Chez nous, au contraire, le plus mince avocat n'arrive au pouvoir qu'avec un programme strict dont, pour rien au monde, il ne s'écarterait d'un point. N'est-ce pas là une infériorité? Supposez à la place de Guizot ou de Thiers un Robert Peel ou un Bismarck; l'un en cédant à propos sur la question de suffrage, eût prolongé de quelques années le règne de son roi; l'autre n'eût pas donné si intempestivement une démission qui a failli nous coûter cher.

C'est faute d'avoir compris cette faculté du chancelier et son extension morale que s'est perdu le comte Harry d'Arnim, ambassadeur à Paris, que patronnait le parti contraire au premier ministre; il se mit à contrecarrer toutes ses vues. Mais il n'était pas de taille à lutter contre un tel rival. Le prince de Bismarck l'a brisé comme verre. A lire aujourd'hui leur correspondance, on n'a pas de regret à l'issue du débat. En effet, des deux

diplomates, le moins hostile à nos intérêts n'est pas M. d'Arnim.

Un danger plus sérieux, la guerre avec la Russie, menaçait la politique de Guillaume et de son ministre. Il serait trop long d'expliquer ici les motifs qui la rendaient inévitable. Heureusement pour la Prusse, elle a su engager si avant contre les Turcs la puissance qui la menaçait elle-même qu'elle est délivrée pour quelque temps de toute appréhension du côté du Nord. Talleyrand prétendait que quiconque avait deux ou trois ans devant soi était maître de l'avenir. Je crois M. de Bismarck trop pratique pour n'être pas du même avis ; il lui suffit de parer aux éventualités à mesure qu'elles se produisent.

Quant aux prétendues craintes d'une nouvelle et prochaine lutte avec la France, les ministres prussiens continueront à s'en servir, probablement avec succès, pour obtenir du parlement le vote des subsides, mais aucun d'eux n'y croit sérieusement.

M. DE MOLTKE

Ah ! si nous avions un Carnot ! si nous avions un Bonaparte ! s'est-on bien des fois écrié pendant la dernière guerre, alors que les défaites arrivaient coup sur coup et que nos généraux semblaient avoir oublié les premières notions de leur métier, en face d'un ennemi qui les déconcertait par la rapidité de ses attaques et la précision de ses manœuvres. Ceux qui formaient ce vœu se trompaient de date. Les Bonaparte et les Carnot ne sortent pas de terre au premier appel d'un peuple en désarroi ; ils n'apparaissent qu'au milieu de générations dont ils personnifient le génie et la puissance. D'ailleurs c'est folie maintenant que de compter pour se tirer d'affaire sur la venue d'un Messie guerrier ; elle est passée il y a beau temps la saison des hommes providentiels. Avec des armées chaque jour plus nombreuses, des nations

tout entières lancées en armes sur un pays, comme au temps des grandes invasions, avec des théâtres de guerre et de combat de plus en plus vastes, le succès dépend de mille incidents et la direction des détails échappe au commandant en chef. Il faut pour ces échiquiers, où l'on se bat sur une étendue de 8 à 10 lieues, que chaque capitaine tire ses ressources de lui-même ; il faut qu'il ait sous lui des lieutenants et des soldats capables de le comprendre et de lui obéir avec intelligence.

N'allez pas non plus compter sur les bienfaits du hasard ni sur le bonheur de l'inspiration ; la guerre est devenue une étude, une science exacte. A ceux qui prétendent le contraire et qui croient que tout dépend du temps, du terrain, des circonstances, et que comme vient le vent il faut mettre la voile, il y a longtemps que le maréchal Bugeaud a répondu dans ce style pittoresque où l'image arrive au secours du bon sens et le redouble : « Comme vient le vent il faut mettre la voile? Très-bien ! Mais si d'avance vous ne savez pas quelle est la voile ou la forme de voile qui convient pour tel ou tel vent, comment mettrez-vous la voile selon le vent ? »

La Prusse a compris depuis 1806 combien il est

dangereux de trop tabler sur la supériorité d'un chef. Elle savait que ses armées n'auraient pas toujours à leur tête des Frédéric II. A défaut d'un grand génie militaire, elle a cherché du moins à s'en donner la monnaie en créant un corps de bons officiers. De l'aveu de tout le monde elle y a réussi, et son état-major est aujourd'hui sans rival. Nous voudrions essayer ici d'esquisser en quelques lignes les traits de l'homme qui a formé et qui dirige ce corps, auquel la Prusse a dû ses victoires, et déterminer, autant qu'il est possible, le caractère particulier et la nature de son talent. Il n'est pas inutile d'apprendre à connaître une force sous laquelle on a dû plier, de prendre la mesure d'un adversaire toujours menaçant, que l'on peut rencontrer demain en face de soi.

Le feld-maréchal comte de Moltke, né à Glewitz, dans le Mecklembourg, en 1800, s'est préparé de bonne heure au rôle qu'il devait remplir. Dès sa première jeunesse, il étudia avec ardeur les livres grecs et latins qui traitent de la stratégie. Plutarque et Polybe, César et Tacite étaient ses auteurs de prédilection.

Aux notions que l'étude lui fournissait, il voulut joindre celles que donne l'expérience et la pratique des armes. Du camp russe de Kalish où il

était, en 1835, en qualité de capitaine d'état-major prussien, il se rendit en Turquie pour y faire un voyage d'exploration. Ce pays était alors gouverné par un grand-vizir qui se connaissait en hommes, le vieux Chosref-Pascha. Ce ministre du sultan Mahmoud, qui avait deviné la haute intelligence du jeune officier, l'attacha au service de la Porte, l'employa à la réorganisation de l'armée ottomane, et lui confia les soins de rétablir les forts délabrés des Dardanelles. Envoyé en 1838 dans l'Asie mineure, de Moltke suivit l'expédition chargée de réprimer l'insurrection des Kurdes et pénétra ainsi dans les montagnes du Kurdistan, dont l'accès avait jusqu'alors été fermé aux Européens. Après la mort du sultan, il revint en Prusse et y publia son livre sur les campagnes des Russes dans la Turquie d'Europe en 1828-1829. Cet ouvrage le classa d'emblée au premier rang des écrivains militaires, à côté de Saint-Cyr et de Jomini. On y sent encore la verdeur de la jeunesse à certaines descriptions du pays, vigoureuses et saisissantes. Ce sont des bonnes fortunes de pinceau qui ne se retrouveront plus désormais sous sa plume.

Pendant son séjour en Orient, il écrivait souvent à sa sœur, mariée à un Anglais, M. Burt, qui

s'était établi en Allemagne. Ses lettres, lues en famille, étaient fort goûtées de miss Mary, fille de M. Burt, issue d'un premier mariage. Cette jeune personne s'éprit de l'officier absent, dont les périls et les aventures avaient pour elle l'attrait d'un roman. Elle aimait, sans le connaître, cet intrépide soldat. Quand il fut de retour, elle n'eut pas de peine à lui donner sa main, bien qu'il fût beaucoup plus âgé qu'elle. Leur union fut des plus heureuses, et la mort de Mme de Moltke, survenue en 1868, a laissé de profonds regrets dans l'âme du vieux capitaine. On dit qu'il visite souvent le mausolée qu'il a fait élever à sa mémoire dans un domaine qu'il possède en Silésie.

Mais la vraie passion de M. de Moltke et l'objet constant de son étude, c'est la guerre et la science stratégique. Placé à la tête de l'état-major prussien dès avant Sadowa, il organise longtemps à l'avance et prépare dans leurs plus minutieux détails les plans de campagne qu'il doit plus tard faire exécuter. Levé de grand matin, il passe neuf heures, dit-on, à sa table de travail, sans prendre d'autre nourriture qu'un verre de bordeaux et un biscuit. Aux séances du Reichstag, auxquelles il assiste régulièrement, il écoute, sans y prendre part, les discussions politiques. Ses collègues

l'ont surnommé *le grand silencieux*. Les faits parlent assez haut en sa faveur pour qu'il soit avare de paroles ; on comprend qu'il ait peu de goût pour les discussions parlementaires et qu'il préfère l'action aux discours.

Quel est, au fond, le système de guerre qu'il a inauguré ? En quoi ce système diffère-t-il de celui des grands capitaines qui l'ont précédé ? La réponse à ces questions demanderait des développements qui, outre qu'ils échappent à notre compétence, nous entraîneraient beaucoup trop loin. Contentons-nous d'indiquer en traits rapides les éléments nouveaux qu'il a introduits dans cet art meurtrier.

La tactique en honneur avant lui, et qui était due surtout au génie de Bonaparte, consistait principalement dans une disposition des divers corps d'armée qui leur permît de se rassembler à un moment donné et de faire ensemble une trouée sur le point faible de l'ennemi.

Il s'agissait, suivant l'occasion, soit de tomber brusquement sur ses derrières et de lui couper toute communication avec sa capitale, soit de percer son centre et de battre successivement chacune de ses ailes après les avoir séparées, soit enfin de paraître céder le terrain et de l'amener

sur un champ de bataille où les chances lui fussent contraires. Tels sont les divers stratagèmes qui nous firent triompher à Rivoli, à Marengo, à Austerlitz et sur tant d'autres points.

M. de Moltke s'est approprié le système, tout en le modifiant sensiblement et en l'adaptant au caractère de la nation qu'il avait à mener au combat. Avec lui, il faut s'attendre à des attaques de flanc plutôt que de front, à moins qu'il ne veuille enlever à tout prix une position capitale. Ajoutez-y de fortes patrouilles et avant-gardes pour reconnaître parfaitement le terrain, l'art de donner au besoin le change à l'adversaire par des marches savantes, calculées avec une précision mathématique; enfin toutes les ressources que mettent dans la main d'un général expérimenté les progrès de la science moderne.

Mais ce qui distingue surtout la stratégie nouvelle, c'est la connaissance exacte du terrain et des ressources de l'ennemi. On sait que trois sections du grand état-major prussien sont chargées de l'étude spéciale des armées étrangères. Elles tiennent jour par jour un compte exact de leur effectif et de leur armement, enregistrant les rapports qu'envoient les officiers disséminés sur tous les points de l'Europe et occupés soit à lever les

plans topographiques des forteresses, soit à étudier les routes et les lignes de chemins de fer pour le transport des troupes et du matériel de guerre. Des cartes soigneusement dressées rendent l'aspect de chaque pays, et nous avons vu dans la dernière guerre, non seulement tous les officiers, mais les simples soldats munis d'un commode carnet qui les guidait dans la contrée à traverser et leur indiquait aussi bien les routes et les bois que les ressources en tout genre. Le plan, tracé d'avance par le feld-maréchal, a été religieusement suivi étape par étape. A la veille de la bataille de Wœrth, il disait à un diplomate étranger : « Tout marche chez nous comme sur un parquet ciré ; vous n'entendez pas de bruit et vous ne voyez presque rien. » Ce résultat est dû moins encore à la netteté et à la précision des ordres transmis par le chef qu'à l'intelligence avec laquelle ces ordres sont compris, à l'exactitude avec laquelle ils sont exécutés. Avec des inférieurs dont l'instruction est fortement développée, l'organisateur n'a pas besoin d'un si grand génie, et tous les rouages de la machine concourent d'eux-mêmes à l'ensemble du résultat.

Il ne faut pas se le dissimuler, la guerre a changé de face, et les conditions du succès ne dé-

pendent plus des mêmes causes qu'auparavant. Le courage personnel et la valeur des troupes ne peuvent rien contre des canons à si longue portée ni contre une rapidité de tir qui démolit un bataillon avant qu'il ait pu approcher l'ennemi. Il ne s'agit plus d'emporter les positions à la baïonnette ni de saisir l'adversaire corps à corps ; il est plus sûr d'amener contre lui de grandes masses d'artillerie et de le détruire à distance. La force matérielle tend de plus en plus à remplacer l'activité humaine, et le temps n'est pas éloigné peut-être où, dans les combats comme dans l'industrie, tout sera fait par de puissantes machines.

M. de Moltke ne se contente pas de préparer les plans de campagne et de diriger du fond de son cabinet les fils qui vont au loin faire mouvoir des masses innombrables, il veut encore laisser à ses successeurs le récit de ce qu'il a exécuté. Sous ses ordres, une section de l'état-major, celle d'histoire militaire, a déjà publié l'histoire de la guerre de Danemark, celle de la campagne de Bohême et plusieurs volumes de l'histoire de la guerre de 1870-1871, entre autres ceux qui ont trait aux siéges de Strasbourg et de Metz. Il revoit lui-même avec soin la rédaction de ses collaborateurs et biffe impitoyablement tout ce qui ne va pas au but.

Une simplicité sobre et antique distingue ces livres où les faits parlent seuls, ne visant qu'à exposer clairement les marches et les combats de chaque corps d'armée, et la part qu'il a prise à l'ensemble des opérations.

THÉODORE MOMMSEN

Le portrait[1] que nous donnons aujourd'hui est celui d'un éminent historien contemporain qui à la science la plus profonde unit la gloire d'un écrivain populaire. Th. Mommsen est né en 1817, sur la côte occidentale du Schleswig, à Garding, où son père était pasteur protestant. Après avoir reçu de lui une excellente éducation, il fut envoyé aux universités d'Altona et de Kiel, pour y achever ses études d'histoire, de philologie et de droit. Il y noua quelques-unes de ces franches et cordiales amitiés que l'on ne contracte qu'à cet âge et que la mort seule peut ensuite détruire; telle fut sa liaison avec Otto Jahn. La vivacité de son intelligence et la rapidité de ses progrès eurent bientôt attiré sur lui l'attention de ses maîtres, et l'illustre professeur de droit, Savigny, l'ayant dis-

1. Cet article accompagnait, pour l'expliquer, le portrait gravé de l'historien.

tingué entre tous, l'aida de sa bourse et guida ses premiers pas dans la carrière; il lui fit accorder par l'Académie de Berlin une pension qui lui permit de visiter la France et l'Italie.

Dès ce premier voyage, Mommsen s'occupa avec ardeur de recueillir les inscriptions latines, s'adressant partout aux hommes spéciaux et les étonnant par la sûreté précoce de son coup d'œil autant que par l'étendue et la précision de ses connaissances. Il me souvient de l'avoir rencontré à Aix, en Provence, où vivait obscurément un épigraphiste qui, après avoir déchiffré les inscriptions latines si nombreuses dans cette colonie romaine, avait obtenu le poste de conservateur de la bibliothèque Méjane. Rien ne saurait peindre le joyeux étonnement de ce vieux bonhomme, appelé Rouard, à qui personne ne prenait garde dans son pays, quand il s'entendit louer en face et en fort bons termes par ce jeune érudit allemand, pour les services qu'il avait rendus à la science historique. Il n'en revenait pas de se savoir célèbre si au loin et d'avoir attiré l'attention d'un étranger, lui que ses compatriotes avaient toujours dédaigné.

Mais c'est en Italie surtout, dans cette patrie de l'archéologie, sur ce sol où tant de peuples ont

laissé leur trace, avant de se perdre dans la poussière du tombeau, que Mommsen trouva des initiateurs et des maîtres du genre. Fiorelli et Minervini, à Naples, Jean-Baptiste Rossi, à Rome, lui furent d'un grand secours. Mais il s'arrêta le plus longtemps auprès de l'illustre comte Borghesi qui, dans la petite république de Saint-Marin, était parvenu à rassembler une admirable collection d'imprimés et de manuscrits sur les antiquités romaines. Th. Mommsen lui a prouvé plus tard sa reconnaissance en lui dédiant un de ses meilleurs ouvrages : *Les inscriptions latines du royaume de Naples*. Avant de composer ce livre, il avait exploré les chaînes de montagnes de la Basilicate et des Abruzzes, ne laissant aucun monastère, aucune bibliothèque, aucun antiquaire, sans leur emprunter les copies manuscrites des inscriptions qu'il n'avait pu examiner lui-même. Il savait que les pierres inscrites sont des pages du grand livre de l'histoire ancienne. Il devinait les monuments antiques sous les constructions modernes qui les recouvrent et qui souvent sont devenues des ruines à leur tour. Que de cités lui durent de retrouver les titres de leur ancienne gloire à demi effacés par le temps ! Avec quel enthousiasme les Italiens l'entendaient, soit à l'Institut archéolo-

gique de Rome, soit à l'Académie d'Herculanum, à Naples, leur révéler le sens de leurs vieilles institutions !

Il faut, pour vaquer à des études d'un ordre si supérieur, des esprits d'une trempe peu commune. Il s'agit, en effet, d'interpréter des textes écrits dans des idiomes à peu près inconnus et avec des caractères dont la valeur est souvent douteuse. A une grande rectitude d'intelligence, il est indispensable de joindre une finesse de vue qui démêle les plus subtils rapports de la syntaxe et de la végétation des langues. De même que le botaniste suit les transformations de la plante à travers tous les climats et les diverses formes qu'elle prend, selon la nature du sol, l'épigraphiste analyse la composition et la décomposition des mots et les flexions variées que leur impriment les races humaines qui les emploient tour à tour.

Th. Mommsen réunissait à un haut degré toutes ces aptitudes. Elles lui ont permis de donner au monde savant les beaux résultats de ses recherches dans les ouvrages publiés successivement sur *les Osques,* sur *les dialectes de l'Italie inférieure* et sur *les tribus romaines au point de vue administratif.* Un de ses mémoires, qui traitait *du système monétaire des Romains,* obtint même, en 1850, le prix de

numismatique fondé par notre Académie des inscriptions et belles-lettres. Enfin, il mit le sceau à sa réputation par son *histoire romaine*, où les théories sont appuyées d'une science solide.

Ici il prend pour guide Tite-Live, dont il contrôle chaque témoignage à la lumière de l'érudition moderne. Avant de composer lui-même son livre, il avait publié une édition de l'historien romain, dont le texte fut soigneusement revu sur les anciens manuscrits. On sait combien le temps a mutilé, dans ses parties essentielles, ce récit épique de la vie de Rome ; il ne reste presque plus rien de la période qui va des guerres puniques à la chute de la république. Mommsen, pour réparer cette lacune que les commentateurs ont en vain essayé de combler, met à profit, avec une science consommée, les débris de la littérature latine. Il groupe avec art une masse de faits qui éclairent d'un jour nouveau chaque point de la constitution politique, religieuse et économique. La chronologie, restaurée sur ses bases, marque les étapes du récit jusqu'à la mort de César. Enfin il restitue aux personnages le langage et les mœurs vraies qui constituent leur vitalité dramatique, et ne recule pas devant la crudité du langage rustique, si familier au vieux Caton.

Afin de ne mêler en rien les inventions de la Fable aux récits de l'histoire, il rejette toutes les légendes dont Tite-Live a orné le berceau de Rome et ne veut pas plus du poignard de Lucrèce que de la fin tragique du roi Servius. Mais il se garde bien de remplacer les contes populaires par des hypothèses, et il laisse à l'école de Niebuhr l'attirail de ses fantaisies. Pour lui, disciple prudent de Vico et de Herder, il justifie par des faits précis la hardiesse de leurs conjectures. Avec un talent de composition qui a manqué chez nous à J.-J. Ampère et à Michelet dans la même entreprise, il est parvenu à faire un tableau vivant et animé de la lutte entre les derniers républicains et les fondateurs de la monarchie césarienne.

Six éditions en moins de vingt ans témoignent du succès de son œuvre. Traduite dans toutes les langues de l'Europe, elle est entrée en Allemagne dans le fonds de la langue poétique et oratoire. Il a eu l'heureuse fortune de donner comme un regain de fraîcheur et d'actualité à des questions sur lesquelles il semblait qu'on dût être blasé. Attaqué avec autant de passion qu'il en avait déployé lui-même dans ses tableaux, il a trouvé des partisans et des défenseurs enthousiastes. En France même, où nous mettons une

prudente lenteur à prendre connaissance des écrits qui ne sont pas en notre langue, on est presque informé du mérite de Mommsen. Il y a longtemps que les bons juges lui ont rendu pleine justice. Vers les dernières années de l'empire, peu de temps après la publication de l'*Histoire de César*, quelqu'un s'extasiait, en présence de Sainte-Beuve, sur les parties fermes et même vigoureuses de ce travail, sur la façon remarquable dont l'auteur a exposé la conquête successive par les Romains de tous les rivages de la Méditerranée, et il en reportait l'honneur à l'historien couronné : « Oh ! non, riposta vivement l'auteur des *Causeries du lundi*, ce n'est pas là du Napoléon III, c'est du Mommsen. »

M. LOYSON

L'ex-père Hyacinthe sera-t-il autorisé à faire des conférences ou ne le sera-t-il pas? Grave question qui a agité le ministère et les Chambres, fait parler l'agence Havas et dicté aux journaux des articles pitoyables.

Ah! qu'il est dangereux, lorsqu'on est membre d'une congrégation puissante, d'en sortir pour marcher seul dans la vie! Quiconque jette le froc aux orties s'expose à des outrages sans nom, qui restent collés à son vêtement d'homme du monde; il est bientôt couvert de boue et de salive par une tourbe de gens qui le bafouent au nom de principes dont la plupart, dans leur for intérieur, se soucient comme d'un fétu. Contre tous ces outrages, il restera sans défense. Écho des bruits du dehors, sa propre conscience lui reprochera cent fois le jour son imprudente défection.

C'est ce qui explique l'amertume et la suprême désespérance de Lamennais à son lit de mort, voulant être enterré sans amis, sans discours, sans aucune des pompes qui honorent les funérailles, ayant hâte, pour ainsi dire, de disparaître dans la fosse commune, où nul signe visible ne rappelle son souvenir.

Le plus brillant de ses disciples, Lacordaire, ambitieux comme lui de réconcilier le catholicisme avec le siècle, de rajeunir le dogme en lui infusant la sève de la science moderne, échoua dans son entreprise, fut banni de la chaire de Notre-Dame et ne trouva d'asile qu'au sein de l'école de Sorrèze. Sevré des joies de la famille et des tendresses humaines, il versa dans cette école et dans l'éducation des enfants le trop plein de son ardente affection. Ce dérivatif put seul le sauver de l'hérésie.

Il n'en a pas été de même de M. Loyson, de l'ancien carme qui s'appelait en religion le père Hyacinthe. Après avoir brillé dans la chaire, et rempli de son éloquence les voûtes des cathédrales, il s'est dérobé tout à coup, a rompu avec Rome, s'est marié et a été élu curé de Genève. Mais là encore il n'a pu rencontrer la paix et le repos ; s'étant aheurté à d'insupportables exi-

gences, il a dû donner sa démission. Le voici maintenant qui va revenir en France, sans appui, sans parti, renié même par son frère, à qui Dieu pardonne ! et n'ayant plus d'autre autorité que celle d'un simple particulier. Aussi faut-il voir comme on le traite ; dès qu'il fait mine de parler ou d'écrire, insultes et flétrissures tombent sur lui dru comme grêle.

Et pourtant quel est son crime ? de quoi l'accuse-t-on, si ce n'est d'être sorti de l'étroit giron de l'Église pour rentrer dans le sein de la grande société humaine ? Il n'y a dans cet acte, ce me semble, que le fait d'un honnête homme, qui sacrifie son intérêt à ses convictions et qui résiste avec un égal courage à des excès contraires. Du moment que sa foi n'est plus entière, que sa croyance est entamée, il se retire. L'exemple n'est pas si fréquent autour de nous, pour qu'on ait le droit de le mépriser. Quoi ! parce que, obéissant à l'impérieuse voix de la nature qui, après tout, est celle de la vraie morale, il a été sincère et conséquent, il se verra insulté, sans pouvoir répondre, par tous les écrivains qu'abrite le drapeau clérical !

Mais ceux qui, en ce moment, crient si fort contre lui, seraient les premiers à l'applaudir, si

demain la papauté, comme cela s'est vu en 1847, faisait volte-face, amnistiait ce qu'elle condamne et prêchait de nouveau l'alliance avec la démocratie et la liberté.

Avouez que nous ne prenons guère le chemin de l'apaisement; il est loin encore le moment où chacun souffrira, sans s'irriter, que ses idées soient discutées et librement combattues.

Un jour que M. Franck, au Collège de France, avait fait une leçon sur la tolérance, deux de ses auditeurs, à la sortie du cours, se prirent de querelle à ce sujet et s'échauffèrent si bien que le partisan des idées du professeur administra à l'autre un vigoureux soufflet pour lui mieux inculquer la force de ses arguments.

Voltaire, qui a fait tant de belles phrases sur cette vertu, dont nous nous targuons volontiers, mais que nous pratiquons si mal, était lui-même le plus intolérant des hommes. Quand le pauvre Fréron s'avisait de ne pas admirer ses insipides tragédies, il le criblait d'épigrammes et le traduisait au théâtre sous un masque odieux.

Si nous n'y prenons garde, nous agissons tous à peu près comme l'étudiant ou comme Voltaire. Abordez un individu qui vient de discuter une question politique, religieuse ou littéraire, et de-

mandez-lui ce qu'il pense de son contradicteur. Vingt fois pour une il vous répondra que c'est un esprit sans cervelle, si même il ne l'accuse de faire partie de la police.

Ne croyez pas que les esprits bornés soient seuls atteints de ce travers. Les talents les plus distingués, ceux même qu'une longue pratique des affaires aurait dû guérir de l'infatuation, n'en sont pas exempts. M. Guizot, provoqué vers la fin de ses jours par un sceptique qui lui reprochait son doctrinarisme, répondait : « J'admets comme un droit naturel et universel la liberté de la pensée ; mais parce qu'elle est essentiellement libre, elle n'est pas indifféremment vraie, et ceux-là seuls qui pensent comme moi sont, pour moi, dans la vérité. » Voilà qui est parfait ! mais si votre adversaire affiche la même prétention, resterez-vous donc éternellement tous deux figés dans votre immobilité et vous contemplant le nombril ? — Passez-moi ce cliché.

Plaindre l'erreur des gens ou accuser la faiblesse de leur esprit me paraît déjà un trait de suffisance et d'orgueil, mais ce n'est pas assez ; involontairement et par une pente insensible, on tombe dans la calomnie et la persécution. Quiconque refuse de se convertir à l'opinion régnante

est traité en ennemi public; on s'acharne contre lui, on le tourmente de mille façons. Aussi les habiles, les hypocrites, ont la prudence de se ranger à l'avis du grand nombre, de couvrir leurs vices du manteau des idées en vogue, quitte à changer de masque si la foule se ravise. Serons-nous donc éternellement dupes d'un tel manège? Quand donc viendra le jour où l'estime se mesurera non plus aux opinions, mais aux actes, où l'on ne dira plus de certains individus, en guise d'excuse : « il agit mal, c'est vrai, mais il pense si bien! »

Je n'ai eu qu'une fois l'occasion d'entendre le père Hyacinthe, alors qu'il était dans tout l'éclat de la vogue et du talent. C'est dans une ville de Provence, où demeurait sa sœur, Mme Lari, mariée à un officier d'intendance. Le carme était venu se reposer auprès d'elle des fatigues d'un long carême prêché à Notre-Dame. Il sortait peu, ne recevait que de rares visites et se dérobait de son mieux à la curiosité des dévotes. Cependant, prié par l'évêque de donner un sermon, il n'osa refuser. La petite cité était sous le coup d'un deuil récent : un jeune fils de famille venait de mourir subitement, sans avoir reçu les secours de la religion : sa mère, au désespoir, tremblait de ne pas

retrouver dans l'autre monde celui qu'elle avait tant aimé.

Soit par hasard, soit avec intention, le prédicateur parut avoir songé à cette douleur et prit pour texte de son discours la miséricorde infinie de Dieu : il soutint cette thèse audacieuse que, au-dessus de l'inflexible axiome *hors de l'Église point de salut*, dominait la clémence divine et qu'il fallait espérer même contre toute espérance.

Il y avait plaisir à entendre la large et consolante doctrine déjà professée dans les livres de Lamennais et de Jean Reynaud, mais qui, passant par une bouche alors sacrée et tombant du haut de la chaire, acquérait tout à coup une imposante autorité. On suivait avec émotion cette parole lancée sur un si beau terrain et qui terminait toujours par un trait heureux ses plus grandes témérités. Pour une oreille profane, l'intérêt était le même qu'aux plaidoyers de Jules Favre dont l'éloquence n'est pas sans rapport avec celle de l'ancien carme.

L'effet fut prodigieux; ce public méridional eut peine à contenir son enthousiasme. Aucun des prêtres présents, je dois le dire, ne parut scandalisé ; pas un muscle sacerdotal ne bougea devant l'audace d'une telle doctrine, qui peut être fort

chrétienne, mais qui assurément n'est pas catholique. Il faut croire pourtant que le prédicateur comprit qu'il était allé trop loin, car informé que l'on se proposait d'insérer son discours dans un journal, il pria de n'en rien faire.

Quand il descendit de la chaire et que l'on vit de près ce corps d'athlète, ce cou de taureau sous une tête magnifique, ces bras musculeux qui remplissaient la large manche de laine blanche, on songea involontairement aux moines du moyen âge, à Pierre l'Ermite, à Jérôme Savonarole, dont la parole de feu entraînait les peuples à la conquête de la Palestine ou à celle de la liberté.

Des pensées plus folâtres et que l'on devine venaient aussi à l'esprit, en présence d'une si belle prestance de cuirassier. Lorsqu'un moine est bâti de cette façon, comment ne pas se souvenir de frère Jean des Entommeures?

Il ne faut donc pas s'étonner de la résolution qu'il accomplit quelque temps après. S'il est vrai, comme il l'a écrit, qu'il ait gardé intact jusqu'à son mariage le vœu de chasteté, ce n'a pas dû être sans lutte et sans frémissement. La liberté de mœurs dont on jouit en Italie et en Espagne n'étant pas admise en France, le mérite de M. Loyson ne m'en paraît que plus grand.

On lui attribue un mot assez naïf. Lorsqu'il prit l'habit civil, quelqu'un lui ayant demandé si ce changement de costume ne lui avait pas été bien pénible : « En effet, répondit-il, vous ne sauriez croire combien il en coûte de porter des bottes, quand on n'en a pas l'habitude. »

On ajoute qu'il a conservé du moins, à défaut d'une foi complète, la vertu de charité. Pendant son séjour à Genève, logé modestement à l'hôtel, il distribuait à ses compatriotes nécessiteux une partie de son traitement.

Puisque la robe ne le protège plus et qu'on veut le traiter en prêtre apostat, laissons-lui subir la peine autrefois infligée aux clercs déserteurs du capuchon. Mais que les infidèles et les mécréants se tiennent à l'écart, abandonnant aux vrais croyants le soin d'exécuter la sentence. En ce cas, et s'il n'y en a pas d'autres pour lui jeter la pierre, il ne sera pas, j'en suis certain, lapidé de sitôt.

LE CIRQUE ET L'ACADÉMIE

Au premier bruit que M. Loyson devait faire des conférences au Cirque d'Hiver, M. Louis Veuillot s'est hâté de lui décocher un article. Jusque-là, rien que de très ordinaire et de peu dangereux. Personne ne lit l'*Univers,* pas même les prêtres, qui lui préfèrent le *Figaro,* le trouvant plus folichon. Mais voilà que, pieusement, toutes les feuilles bien pensantes ont reproduit l'article avec accompagnement obligé d'éloges à l'adresse du spirituel rédacteur. Ç'a été comme un mot d'ordre et une consigne générale. Il est évident que l'on veut étouffer la voix de l'ancien carme, ou du moins provoquer un tel scandale que l'autorité soit forcée d'interdire ses conférences.

Je n'ai pas mission de défendre l'ex-père Hyacinthe, et j'espère que, malgré tout, il saura se

faire écouter. Mais que le procédé employé contre lui est donc maladroit! On en a jadis usé pour M. Renan. Cela ne l'empêche point de professer librement aujourd'hui dans la même chaire où il fut insulté.

Avez-vous lu cet article partout cité? Qu'y trouve-t-on de remarquable? Co mment l'esprit de parti aveugle-t-il les gens au point de leur faire admirer une page aussi nauséabonde? Quoi! vous avez en face de vous un adversaire que vous portiez aux nues quand il était dans vos rangs, un homme d'un réel talent et, pour le combattre, vous ne trouvez que de vulgaires pasquinades à propos de leur photographie, sur l'âge et les traits de sa femme et sur les jambes de son fils!

Toutes ces gambades, ces grimaces pour ridiculiser une femme et un enfant qui ne sont pour rien dans la faute, si faute il y a, de M. Loyson, ne valent pas mieux que les *Lanternes* où Rochefort s'acharnait jadis à salir l'impératrice et le prince impérial. Ni les ardeurs de la politique, ni le zèle de la religion n'excusent de telles façons d'agir. On a beau être fanatique d'une cause, on n'aime pas à la voir ainsi défendue. Que les républicains continuent à vanter les gamine-

ries de l'un, les dévots à s'extasier devant les turlupinades de l'autre, quiconque a souci de la dignité des lettres les placera tous deux sur la même ligne et les poursuivra d'un égal mépris.

L'attaque de M. Veuillot ne prouve qu'une chose, c'est que le parti qu'il défend a si peu de confiance en la vérité de ses doctrines, qu'il cherche à retenir, par la crainte de l'infamie, ceux qui seraient tentés de le quitter.

Ce moyen a pu être adroit, mais il est bien usé. M. Veuillot, qui l'emploie depuis tantôt un demi-siècle, l'a tellement prodigué de droite et de gauche, qu'il a lui-même ruiné le truc. A force de le voir s'acharner à tant de victimes, mordre tant d'honnêtes gens, mettre toute sa gloire à troubler celle des autres, on s'est dit que c'était pour lui un métier, bon métier il est vrai, qui enrichit son homme et qui, à défaut d'estime, rapporte des écus. Tant qu'il a eu de la verve et de l'esprit, on a ri comme on fait aux lazzi d'un paillasse.

Aujourd'hui, l'âge est venu. Pour faire le saut de carpe, les membres n'ont plus assez de souplesse; la plume est lourde, la plaisanterie forcée, et l'homme qui a eu tant d'esprit n'a plus même

celui d'entendre la voix qui lui crie le *solve senescentem maturè sanus equum.*

Il n'est pas au monde de spectacle plus attristant que celui d'un saltimbanque fané et vieilli : rien de plus lamentable qu'un pitre en cheveux blancs.

Passe encore si les résultats étaient heureux. Mais voyez où ont abouti ces attaques incessantes contre tout ce qui n'est pas de la petite église. Elles ont si bien irrité les esprits qu'une lutte est inévitable. Si le combat s'engage entre le cléricalisme et ses adversaires, devenus chaque jour plus nombreux, je doute qu'il tourne à l'avantage du parti que défend M. Veuillot. Est-ce donc là ce qu'il a voulu?

Le peu de succès qu'a eu jusqu'à présent, dans l'opinion publique, la candidature de M. de Pontmartin à l'Académie, est une preuve du discrédit où tombent les écrivains de ce parti. Certes, M. de Pontmartin semblait un candidat des plus désignés. Il a assez écrit à la *Gazette de France,* à la *Revue des Deux-Mondes,* au *Correspondant;* il a assez bataillé contre toutes les gloires de notre époque, assez donné de preuves de médiocrité pour avoir droit aux Invalides de l'Institut. Et cependant, l'Académie lui ferme ses portes. Elle pourrait lui pardonner, en faveur de son zèle

pour la royauté et les bons principes, d'avoir méchamment déchiré ses amis dans les Jeudis de Madame Charbonneau, mais il est un point sur lequel les Quarante, si peu soucieux qu'ils soient du cri public, n'y resteront pas insensibles.

M. de Pontmartin a eu le courage singulier, au moment où notre pays était la proie des armées étrangères, oui, il a eu le courage de rire des efforts que l'on tentait pour se défendre. Alors que les Vendéens se battaient à côté des soldats de Garibaldi, que le fils Baroche était tué dans les rangs d'un bataillon républicain, ce monsieur a trouvé plaisant de tourner en ridicule l'élan suprême dans lequel tous les Français, oubliant leurs divisions, se confondaient en un même désespoir. Une telle absence de sens moral serait chez un autre absolument monstrueuse; chez lui, ce n'est que faiblesse de nature, conséquence d'une incroyable étourderie. Il est si léger, ses convictions sont si fragiles, ses principes si peu sûrs que, dans un article sur le ministère Martignac, il s'est oublié un jour, lui le défenseur du trône et des mœurs virginales, jusqu'à détailler avec componction comment le vieux Louis XVIII, devenu podagre et impuissant, lévigeait sa prise de tabac entre les seins nus de la belle madame du Cayla·

HISTOIRE DES CROISADES

Nos hommes politiques se sont donné, ces jours derniers, beaucoup de mouvement et de peine pour régler l'exercice du suffrage universel et l'empêcher de faire des folies. Combien leur souci eût été moindre et la solution plus facile, si depuis que ce droit a été conquis on avait eu le soin d'éclairer le jugement et le goût du public en rendant accessibles à tous des œuvres d'une moralité saine, d'une science exacte et ornée, comme est l'ouvrage dont nous sommes heureux d'annoncer la publication! Rien ne peut en effet rendre plus de services à la cause du bon sens que la propagation de livres semblables, dont la lecture repose de tant de volumes futiles ou malsains, trop prodigués par la librairie. Faisons des vœux pour que le succès réponde à l'honorable tentative des éditeurs et les encourage à continuer dans cette voie.

Est-il besoin de célébrer le mérite de l'artiste qui a illustré de son crayon l'*Histoire des Croisades?* Tous nos lecteurs connaissent les beaux dessins de Gustave Doré; ils ont parcouru, ne fût-ce que d'un regard d'envie, les monuments qu'il nous a déjà donnés, le *Rabelais*, le *Dante*, le *Don Quichotte*, les *Contes de Perrault*. On aime à voir commenter un texte avec cette hardiesse, cette fougue toujours maîtresse d'elle-même, avec cette puissance de création qui fait revivre les hommes et les lieux.

Nul aussi bien que lui n'était capable de nous représenter les énergiques scènes des guerres sacrées, les tours sombres du manoir féodal et les horizons infinis des campagnes syriennes. Voyez le mouvement et la vie qu'il a su imprimer à l'assaut de Mosbourg! Quelle énergie dans l'élan des chevaliers qui grimpent aux échelles! Comme tous les détails de la mêlée sont rendus avec vigueur! On assiste à ce premier échec subi par les Croisés, on entend les cris du combat et les coups des projectiles contre les armures.

Mosburg ou Mersbourg, appelé aujourd'hui Ovar en hongrois, est une ville forte située dans les marais que forme la Leytha, à l'endroit où cette rivière se jette dans le Danube. Il y faut

passer pour aller d'Autriche en Hongrie et les Croisés la rencontrèrent sur leur chemin. Devant la troupe désordonnée qui s'avançait comme un ouragan dévastateur, la ville ferma ses portes et refusa les vivres qu'on lui réclamait. Les Croisés, indignés de cet accueil inhospitalier, abattirent une forêt, et avec des troncs d'arbres construisirent une chaussée qui les mena jusque sous les murs de la place. Mais laissons l'historien nous décrire l'assaut.

« Après quelques préparatifs le signal est donné; les échelles sont dressées contre les remparts ; on livre un assaut général. Les assiégés opposent une vive résistance, et font pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de traits, de pierres et de torrents d'huile bouillante. Les Croisés redoublent de fureur, s'encouragent les uns les autres. La victoire allait se déclarer pour eux, lorsque tout à coup quelques échelles fléchissent sous le poids des assaillants et entraînent dans leur chute les créneaux et les débris des tours que les béliers avaient ébranlées. Les cris des blessés, le fracas des ruines, répandent une terreur panique parmi les Croisés. Ils abandonnent les remparts à demi ruinés, derrière lesquels tremblaient leurs ennemis, et se retirent dans le plus grand désordre.

Les habitants de Mersbourg, étonnés de leur victoire, sortent enfin de leurs remparts, et trouvent la campagne couverte de fuyards qui avaient jeté leurs armes. Un grand nombre de ces furieux, à qui rien jusqu'alors n'avait pu résister, se laissent égorger sans défense. Plusieurs périssent engloutis dans les marais. Les eaux du Danube et de la Leytha sont rougies de leur sang et couvertes de leurs cadavres. »

Il faut lire dans l'histoire ces épisodes de l'expédition que l'auteur retrace avec franchise et sans dissimuler les horreurs commises par les Croisés. Michaud est un narrateur qui ne cherche pas à donner le change et qui s'est entouré des meilleures informations. La vérité et l'exactitude avaient tant de prix à ses yeux qu'à l'âge de soixante-trois ans, malgré la faiblesse de sa constitution et les dangers du voyage, il n'hésita pas à partir pour l'Orient, afin d'imprimer à son récit la précision topographique et la couleur des lieux. L'*Histoire des Croisades* était son œuvre de prédilection, le monument auquel il avait voulu consacrer le meilleur de son talent.

Il a laissé la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit, et l'on rapporte de lui une foule de mots heureux. Une de ses maximes

favorites était que *l'on ne dit bien que ce qui est difficile à dire.*

Un jour que Fontanes le pressait de se rallier à l'Empire et lui citait l'exemple de Delille qui avait accepté de Napoléon une pension de 6,000 francs: « Oh! pour celui-là, répondit-il, il a si grand'peur, que vous lui feriez accepter 100,000 francs de rente.» Aussi Napoléon l'appelait-il *mauvais sujet.*

Sous la Restauration, il répondit à un ministre qui offrait d'acheter le journal dont il était un des propriétaires : « Monseigneur, il n'y aurait qu'une chose pour laquelle je pourrais être tenté de vendre *la Quotidienne*, ce serait un peu de santé. Si vous pouviez m'en donner, je me laisserais corrompre. »

Il était en effet maladif, grand et maigre. Lorsqu'il s'embarqua à Marseille pour la Palestine, un de ses amis s'étonnait qu'il s'exposât à cet âge, surtout étant marié : « Je le suis si peu! » répondit-il.

Il a heureusement caractérisé un genre de polémique qu'il avait beaucoup pratiqué, qui s'est fort répandu depuis, et qui consiste à associer deux choses qui devraient être soigneusement séparées, la politique et la religion : « Nous autres,

disait-il, nous tirons par les fenêtres de la sacristie. »

Lorsqu'un de ses collaborateurs lui lisait un article ennuyeux, on le voyait s'agiter, tracasser sa tabatière et prendre des prises coup sur coup. Mais si le morceau était spirituel, il devenait rayonnant et en jouissait comme d'un bienfait.

Le plus grand service que son esprit et sa gaieté aient rendu à Michaud, ce fut de le faire échapper à un jugement devant un conseil de guerre. Le jour où il devait comparaître, il amusa si bien les gendarmes envoyés pour l'amener, qu'ils acceptèrent d'aller avec lui dîner au restaurant, et il en profita pour s'esquiver.

Un des plus jolis chapitres de son *Histoire des Croisades* est celui qui traite du rôle que les femmes jouèrent dans ces lointaines expéditions. Il y a là un mélange de malice, de sentiment et de bonhomie qui en fait un morceau vraiment original. Essayons d'en détacher quelques traits.

A la bataille de Dorylée, les épouses et les filles des chevaliers et des barons craignirent un moment de tomber entre les mains de l'ennemi. Mais la peur du danger ne leur fit point oublier la coquetterie; elles se revêtirent de leur parure la plus brillante et se couvrirent de leurs dia-

mants, afin de toucher le cœur des barbares, peut-être aussi de charmer leurs regards. Il est vrai que, le danger passé, elles firent oublier ce moment de faiblesse, en apportant des vivres et de l'eau à ceux qui avaient combattu pour le Christ et pour elles.

« Lorsqu'après la prise de Jérusalem, Guillaume de Poitou partait pour l'Orient, il fut suivi d'un grand nombre de femmes et de jeunes filles. Albert d'Aix nous dit que les nobles dames de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, qui avaient pris la croix, périrent misérablement dans l'Asie Mineure, abandonnées par leurs chevaliers et tombées entre les mains des Turcs, que leur chevelure hideuse, leur barbe épaisse, leurs vêtements bizarres rendaient semblables aux démons. Un historien grec, qui parle du passage de Louis VII et de l'empereur Conrad à Constantinople, nous apprend que sous les drapeaux de la croix, on voyait un bataillon de femmes, couvertes de leurs armes, qui avaient un commandant de leur sexe, dont on admirait l'éclatante parure, et qu'on appelait *la dame aux jambes d'or*. »

Qui n'a lu dans Joinville le naïf récit de ce que fit Marguerite de Provence, femme de Louis IX, qui avait suivi son mari en Égypte? Séparée de

lui par le désastre de la Mansourah et assiégée dans la ville de Damiette, elle manda son écuyer, et se jetant à ses genoux, le conjura de lui couper la tête si elle avait le malheur de tomber entre les mains des Musulmans.

Les auteurs arabes nous apprennent qu'on trouva plusieurs fois parmi les morts des femmes qui avaient combattu avec les Croisés, et qui portaient l'armure et le vêtement des guerriers de l'Occident. La sœur d'un moine de Frodmont, appelée Marguerite, prit part à la défense de Jérusalem, lorsque Saladin assiégea cette ville. On la rencontrait parmi les combattants, armée d'une fronde et le front couvert d'un vase d'airain en guise de casque. Après maint fait d'armes, elle échappa au fer des Sarrazins, traversa seule, sans autre ressource qu'un psautier, la Syrie et l'Asie Mineure, et revint en Europe, où elle s'ensevelit dans un cloître près de Laon.

« Une femme, dont l'histoire ne nous a point conservé le nom, se distingua par un trait d'héroïsme qui mérite d'être cité. Les assiégeants s'occupaient de combler un fossé de Ptolémaïs; l'héroïne chrétienne, qui se trouvait dans la foule de ceux qui jetaient de la terre, des pierres, du bois, fut atteinte et renversée par un javelot.

Comme elle était blessée mortellement, elle appela son mari et le conjura, lorsqu'elle serait morte, de la jeter elle-même dans le fossé, pour qu'elle pût encore s'associer, après son trépas, aux travaux et aux victoires des chrétiens. »

En général, les femmes déployèrent dans les croisades toutes les vertus de leur sexe. On les vit occupées, dans ces longs pèlerinages, à soigner les malades et les blessés, à consoler ceux qui souffraient, à encourager ceux qui faiblissaient et voulaient retourner sur leurs pas. La passion de l'amour en entraîna un grand nombre dans des expéditions où s'enrôlait la jeunesse belliqueuse, de sorte que les sentiments qu'inspire la beauté se mêlèrent quelquefois aux sentiments graves et austères de la terre sainte.

Les femmes de l'Orient, auxquelles les coutumes de l'islamisme ne permettaient pas de paraître sur les champs de bataille, ne furent pas toujours insensibles à la valeur des chevaliers français. La fille de Soliman, un des émirs de l'Asie Mineure qui retenait Bohémond dans les fers, visitait chaque jour, dans leur prison, ce prince et ses compagnons d'infortune. Elle les décida même à combattre les ennemis de son père. Celui-ci n'en fut pas moins indigné de l'in-

térêt que sa fille portait à des chrétiens, et la qualification de *pessima meretrix,* qu'il lui donna dans sa colère, nous fait connaître le genre de soupçon que lui inspirait une telle conduite.

Terminons par la naïve aventure de la princesse musulmane que le Tasse a célébrée sous le nom d'Herminie. Fille du gouverneur d'Antioche, elle tomba aux mains des Croisés après la prise de cette ville. Lorsqu'on la rendit à sa famille, elle se mit à pleurer; et comme on lui demandait quel était son chagrin, elle répondit : « Je ne pourrai plus manger de l'excellente chair de porc. » Il y a loin, on le voit, de la réalité aux poétiques fictions du chantre de la *Jérusalem délivrée.*

Ces guerres eurent pour résultat de faire tomber les barrières qui séparaient les unes des autres les diverses classes de la société féodale. Des dangers supportés en commun rapprochèrent les barons des manants et préparèrent l'affranchissement de ces derniers.

Ce n'est plus à Michaud, mais à Michelet que nous emprunterons le tableau final de cette révolution.

« Au pied de la tour féodale qui l'écrasait de son ombre, le village s'éveilla. Cet homme impi-

toyable, qui ne descendait de son nid de vautour que pour dépouiller ses vassaux, les arma lui-même, les emmena, vécut avec eux, souffrit avec eux; la communauté de misères amollit son cœur. Plus d'un serf put dire au baron : *Monseigneur, je vous ai trouvé un verre d'eau dans le désert; je vous ai couvert de mon corps au siège d'Antioche et de Jérusalem...* »

LA SOCIÉTÉ AU MOYEN AGE

ÉDUCATION DES FEMMES

Pour connaître à fond le développement intellectuel et moral des femmes au moyen âge, il faudrait avoir pénétré dans la vie intime des familles et s'être assis au foyer domestique, où s'achève presque toujours l'éducation de l'enfant. Mais, à défaut de cette vue intérieure, qui échappe au regard de l'histoire, il est possible, à l'aide des faits qui nous sont connus, de déterminer le genre et le degré de culture où les femmes parvinrent pendant cette période.

Leur rôle, à ce moment, se présente sous un triple aspect, selon que l'on considère leur vie religieuse, politique ou privée. A chacun de ces trois aspects correspond un mode particulier d'enseignement, ecclésiastique, aristocratique ou populaire. Les parcourir successivement, ce sera

donner le tableau complet de l'instruction et de l'éducation féminines durant tout ce temps : c'est ce que nous essayerons de faire aujourd'hui.

Deux influences principales ont dominé la destinée des femmes au moyen âge : les mœurs germaines et la religion chrétienne. Les Germains, comme nous pouvons le voir dans Tacite, reconnaissaient à leurs compagnes quelque chose de divin. La chasteté de celles-ci dans la vie privée et leur intrépidité dans le combat les rendaient dignes des honneurs accordés par la nation à leur bravoure et à leur vertu.

D'un autre côté, le christianisme les avait relevées de leur abaissement. Il en avait fait les égales de l'homme devant Dieu et l'objet de son adoration dans la personne de la Vierge. Ainsi la foi religieuse et les traditions nationales poussaient la société à honorer la femme comme épouse et comme mère, et à la protéger dès ses plus tendres années.

Dès les premiers temps de la prédication de l'Évangile, on voit les femmes payer leur dette à la religion, par un dévouement sans bornes à la foi nouvelle. Elles apportent aux pères de l'Église l'aide précieuse de leur zèle et de leur influence. En récompense, elles furent associées, sous le

nom de *diaconesses*, au ministère sacré dont elles partageaient les honneurs et les dangers. Trouvant dans les monastères comme une sorte de forteresse qui protégeait leur faiblesse et où elles étaient défendues par la plus haute puissance morale qui fût parmi les hommes, elles y purent donner l'essor à leur pensée, la culture à leur intelligence. La correspondance des Jérôme et des Augustin nous a conservé les noms des pieuses matrones qui, sous leur direction, travaillaient à dissiper les erreurs du paganisme et à propager le culte du Christ. Leur action fut décisive sur la société romaine; elles aidèrent puissamment au triomphe du dogme qui leur conférait la dignité et la liberté.

L'invasion des barbares arrêta cet élan. Dans le chaos qui la suivit, où la force domina seule, les femmes opprimées retombèrent à un rang inférieur. Il ne leur resta d'autre ressource que de partager les vices et les fureurs des conquérants. Nous voyons, par l'exemple des Frédégonde et des Brunehaud, à quel degré d'avilissement et de férocité les reines elles-mêmes descendirent alors. Il n'y a pas jusqu'à la vertueuse Clotilde qui ne prenne part aux passions sanguinaires qui mettent les armes aux mains de son époux ou de ses

enfants. Qu'on juge de ce qu'était le reste! L'ignorance dans les populations devint aussi générale et aussi profonde que la misère. Après la conquête définitive des Francs, on ne retrouve plus ni Gaulois ni Romains. S'il en a survécu quelques-uns au naufrage, on les rencontre errant parmi les ruines, tendant leurs bras dans la nuit, cherchant, aux lieux naguère les plus fréquentés par la foule des philosophes et des rhéteurs, les colonnes de marbre des musées, les splendides portiques des palais, des temples écroulés, et leurs mains ne pressent, ne sentent que l'épaisseur des ténèbres :

Palpantesque manus densas sensere tenebras.

Ces ténèbres durèrent longtemps. Ce n'est qu'au VIIe siècle que nous rencontrons une première tentative pour en sortir. Sainte Gertrude, abbesse de Nivelle, fait venir des livres de Rome et des maîtres d'Irlande, afin de donner quelque instruction aux novices de son couvent. Longtemps après, Charlemagne ouvre dans son palais une école où ses sœurs, ses femmes et ses filles assistent aux leçons d'Alcuin. Il y eut là comme une aurore qui promettait; mais le jour ne vint pas. Toutefois ces précieuses semences ne furent pas

complétement perdues. A partir de ce moment, on rencontre, au moins dans les rangs élevés de la société, beaucoup de femmes qui ont reçu une certaine instruction, qui aiment les livres, estiment la science, recherchent le commerce des savants et parfois cultivent elles-mêmes les arts et la poésie. De ce nombre est Agnès, première femme de Geoffroy, comte d'Anjou. Pour avoir un recueil d'homélies, elle donna deux cents brebis, trois muids de grains et un certain nombre de peaux de martre, tant les manuscrits étaient rares et chers! Une autre princesse, vers le même temps, se rendait célèbre en Italie autant par son dévouement à la cause des papes que par son amour pour les lettres; c'est la comtesse Mathilde, si fidèle à Grégoire VII dans la querelle des investitures. Elle parlait plusieurs langues et avait rassemblé une bibliothèque d'ouvrages de tout genre dont l'étude la reposait des soins du gouvernement.

Mais ce n'étaient là que de brillantes exceptions. La société civile, en proie aux guerres permanentes entre les seigneurs, ne laissait aux femmes aucun moyen de sortir de leur ignorance; elles se réfugièrent en foule dans les couvents et y trouvèrent à la fois un asile contre la barbarie et

un puissant instrument de civilisation. Exposées à passer leur vie et à mourir dans un cloître, leur éducation devint religieuse et même monastique. On leur apprit un peu de latin, pour qu'elles pussent lire et comprendre leurs prières et leurs chants. Une fois enfermées dans les monastères, elles occupaient leurs loisirs à copier des manuscrits qu'elles illustraient de miniatures d'une admirable délicatesse. On en conserve encore un petit nombre qui témoignent de leur habileté et de leur goût. L'un des plus beaux, un vrai chef-d'œuvre de calligraphie et d'art, ornait il y a quelques années la bibliothèque de Strasbourg, où il a été détruit en 1870, dans l'incendie allumé par les bombes prussiennes.

A côté de ces avantages, la vie monastique présentait des inconvénients de plus d'une sorte. Il y avait des natures qui se révoltaient contre l'arrêt qui les condamnait à la claustration, et qui exhalaient leurs ardeurs dans des extases mystiques, voisines du délire. D'autres essayaient de tromper leur ennui en se livrant à des compositions étranges. Tels sont, pour n'en citer qu'un exemple, les drames d'Hroswitha, religieuse du xe siècle, dans lesquels l'éloge de la chasteté se trouve mêlé à des scènes imitées de Térence.

Un grand nombre de ces couvents de femmes prenaient en pension des jeunes filles de la noblesse et de la bourgeoisie, auxquelles on apprenait la grammaire et les arts. En outre, ils avaient de petites écoles où les enfants du peuple venaient recevoir les connaissances élémentaires et les vérités de la religion. Des établissements semblables se formèrent dans la société laïque elle-même, et l'on en comptait, à Paris, une vingtaine en 1380. Il y eut ainsi, de Charlemagne à Louis XI, tout un courant d'enseignement, et l'éducation des femmes, si elle laissait à désirer sous quelques rapports, n'était pourtant pas aussi nulle qu'on le croit généralement.

Les familles privilégiées de la fortune complétaient l'instruction de leurs filles, en leur donnant, à leur sortie du couvent, des maîtres instruits et laïques. C'est ainsi que la nièce du chanoine Fulbert, la célèbre Héloïse, qui depuis son enfance avait été élevée au couvent d'Argenteuil, reçut, quand elle en fut sortie, les leçons d'Abélard, le plus séduisant des professeurs. Elle fit, sous sa direction, de grands progrès en tout genre, et s'attira par son savoir l'admiration de ses contemporains, avant d'exciter leur pitié par son infortune. Elle apprit même la théologie et devint

si docte en ces graves matières, qu'elle argumentait avec succès contre son maître, et lui posait, au nom des religieuses du Paraclet, de subtiles questions capables de l'embarrasser.

Mais la vraie éducation se faisait au foyer domestique. Les filles des rois et des seigneurs, destinées à partager avec leurs époux le gouvernement des États, et qui devaient même quelquefois l'exercer en leur nom, comme dans les fiefs féminins, se formaient à leur destinée au sein même de la société et de la vie commune. Après avoir reçu dans leur château natal, de leur mère ou de leur aïeule, les premières notions littéraires, elles allaient achever leur éducation chez quelque puissant seigneur du voisinage. Là, sous la direction d'une châtelaine révérée, que secondaient des clercs instruits, elles continuaient leurs études et les complétaient par la pratique du chant et de la musique. On les initiait à tous les travaux de leur sexe, à tous les actes de la vie féodale. Elles accompagnaient leur suzeraine à la chasse et aux tournois, apprenant d'elle à juger de la bravoure et de l'habileté des chevaliers, à connaître les médicaments qui guérissent les blessures et les maladies, se formant enfin à l'existence seigneuriale. Ainsi, grâce au christianisme et à la cheva-

lerie, la femme grandissait aux côtés de l'homme et prenait dans l'état social l'importance et le rang auxquels elle a droit.

Les contemporains n'étaient pas insensibles à cette heureuse transformation. Ils sentaient combien une si intelligente culture devait porter de fruits et l'influence civilisatrice qu'elle pouvait exercer. Un des légistes de Philippe le Bel, Pierre Dubois, eut même à ce sujet une idée singulière. Il proposa d'envoyer en Orient des jeunes filles ainsi élevées pour y convertir les infidèles. Il espérait qu'en voyant tant de sagesse et de savoir, les Sarrasins n'hésiteraient pas à les prendre pour épouses; et que bientôt, grâce aux services qu'elles rendraient, elles mériteraient la reconnaissance des populations et les gagneraient à la foi chrétienne. C'eût été une croisade d'un nouveau genre et qui aurait eu peut-être plus de succès que les autres, mais elle ne fut pas essayée, comme bien l'on pense, et les nobles demoiselles se contentèrent de charmer et de séduire leurs seuls compatriotes.

Dans une étude consacrée aux femmes, nous ne pouvons échapper à l'article de la toilette. Elle était alors des plus simples : une robe juste, enserrant la taille dont elle dessinait gracieuse-

ment les contours, montait très haut et couvrait la gorge. Un manteau de drap fin tombait de l'épaule où il était retenu par un fermail ou bouton d'or. Parfois on appliquait sur l'étoffe une feuille d'or pour former la bordure du vêtement. Absence de dentelles jusqu'au XIIe siècle ; on les remplace par une sorte de batiste gaufrée. Il n'y a de coquetterie que dans l'arrangement des cheveux épandus sur les épaules avec une élégante frisure et ornés de fils d'argent ou d'or ; quelquefois ils se relèvent en tresses enroulées dans un ruban et souvent chargées de pierreries.

Toute médaille, si belle qu'elle soit, a son revers. Dans cette existence princière, où se mêlaient si agréablement les travaux de l'esprit et les devoirs du monde, la galanterie ne tarda pas à se glisser. On raconte que, de nos jours, des jeunes gens et des dames de l'aristocratie, s'étant rencontrés à Venise pendant un carnaval, s'avisèrent de prendre les noms des personnages inventés par notre grand romancier Balzac et s'affublèrent, qui en Rastignac, qui en Lucien de Rubempré, celle-ci en duchesse de Maufrigneuse, une autre en baronne de Nucingen. Ils se partagèrent ainsi les principaux rôles de la comédie humaine et en copièrent le langage et les sentiments. Mais

peu à peu ils se prirent sérieusement à ce jeu et finirent par imiter les escapades et les folies des héros dont ils portaient le nom. Tel fut à peu près le sort de la société féodale au moyen âge. La lecture des romans et des fabliaux amollit ces âmes vigoureuses, et la corruption vint comme un ver impur gâter ces beaux fruits. Déjà, dans le *Roman de la Violette*, le poète fait défiler devant nous les dames et les demoiselles qui sont les hôtes du roi, chantant chacune à son tour après le festin, une chanson amoureuse. Froissart nous avoue naïvement qu'ayant trouvé entre les mains d'une jeune fille de la cour un roman alors fort répandu, il se garda bien de l'en blâmer et obtint de continuer avec elle cette intéressante lecture; puis, quand la lectrice fut devenue son amie, il lui envoya lui-même un autre roman, le *Baillieu d'amour*, en ayant soin de glisser dans le manuscrit une ballade où il lui déclarait sa passion. N'est-ce pas, à peu de chose près, l'aventure qu'a immortalisée le Dante dans son épisode si touchant de Françoise de Rimini?

C'est en vain que les moralistes et les prédicateurs tonnaient contre ces lectures et contre les dangers des cours d'amour. Gerson eut beau écrire un traité en règle contre le *Roman de*

la Rose qu'il accuse, non sans raison, de corrompre les mœurs et de saper les fondements de la morale chrétienne, le mal alla en grandissant et aboutit aux désordres de la cour de Charles VI. On vit une reine oublier ses devoirs de mère et de Française jusqu'à livrer, avec son cœur, le royaume aux Anglais. Heureusement qu'une jeune paysanne, pure de tous ces vices, et forte de son patriotisme et de sa foi, répara les désastres et sauva la patrie. A la cour même, Christine de Pisan prouva, par son exemple, que la plus solide instruction peut s'allier chez les femmes aux plus nobles vertus. Il ne faut pour cela que développer avec soin le sentiment du devoir, en même temps que l'on cultive le goût des arts libéraux.

La renaissance des lettres au XVIe siècle fut pour les femmes une salutaire diversion, qui les ramena de la passion à l'étude et retrempa leur caractère. Elles eurent leur bonne part à cette rénovation intellectuelle. Un grand nombre d'entre elles se livrèrent avec ardeur à l'interprétation des auteurs anciens. La connaissance du latin et du grec devint alors familière aux princesses et, par imitation, à beaucoup de jeunes femmes d'une condition inférieure. C'est le temps où brillent

en France Marguerite, reine de Navarre, et Renée, duchesse de Ferrare; en Angleterre, Jeanne Gray; en Italie, Victoria Colonna et Olympia Morata.

LES COURS D'AMOUR

Bien des gens, en lisant dans la correspondance de Prosper Mérimée, que l'impératrice Eugénie, vers les dernières années de son règne, avait institué auprès d'elle une *cour d'amour*, où de nobles dames réunies à des romanciers experts en la matière, tels que Jules Sandeau, Octave Feuillet et Mérimée, discutaient des questions de galanterie, se seront demandé d'où lui était venue cette idée et si c'était là une invention toute moderne ou seulement un retour à quelque usage du passé. Il est facile de retrouver dans l'histoire les traces de cette institution, et l'on en peut voir les détails exposés au second tome de l'ouvrage de Raynouard sur les troubadours. On nous saura gré, nous l'espérons, d'y introduire quelques instants nos

lecteurs et de reconnaître avec eux ce coin particulier des coutumes de nos ancêtres.

De tout temps les troubadours avaient célébré dans leurs vers ce sentiment impétueux que la nature a mis au sein de l'homme pour son bonheur, et qui fait si souvent le tourment de la vie entière. Ils aimaient à se jouer autour du cœur, à décrire les manèges de la coquetterie, les raffinements et les détours subtils d'un commerce galant. Grâce à la fertilité de son territoire, aux rayons fécondants de son beau soleil et aux restes de civilisation romaine que l'invasion n'avait pu détruire, le Midi offrait un vaste champ à leurs tournois poétiques. Ils allaient d'une cour à l'autre, d'Aix à Montpellier, de Narbonne à Toulouse, égayant de leurs chansons les soirées du manoir, où la bienvenue leur était assurée. Ils entretenaient les dames de ce qui a toujours fait leur souci, des effets de leur beauté sur le cœur des hommes, des tourments de l'ami absent ou dédaigné;

> Car senes vos non pot guerir
> Del mal d'amor qu'el fay languir.

Car sans vous il ne peut guérir du mal d'amour qui le fait languir. Et ils proposaient aux décisions de l'assemblée féminine quelques-unes de leurs ques-

tions favorites : *laquelle est la plus aimée ou la dame présente ou la dame absente ?* ou bien : *qui induit le plus à aimer, ou les yeux ou le cœur ?* ou encore : *le véritable amour peut-il exister entre époux ?* Pour résoudre ces points, il fallait aller aux voix, prendre l'avis des dames et longuement délibérer ; de là vint l'établissement des cours d'amour, où la beauté elle-même, exerçant un pouvoir reconnu et accepté par l'opinion et la courtoisie, prononçait sur l'inconstance ou la fidélité des amants, sur les caprices ou les rigueurs de leurs maîtresses. Il y en eut quatre d'établies en Provence, au rapport de Nostradamus, l'historien des troubadours : celle de Pierrefeu, celle de Signe, celle de Romanin et celle d'Avignon.

Les pièces de poésie où l'on plaidait les causes amoureuses s'appelaient *tenson*, du latin *contentio*, *dispute*, *débat*. Les derniers vers indiquaient le tribunal à l'arbitrage duquel on s'en remettait pour vider le différend. C'était, on le voit, une procédure autrement gracieuse que le grimoire dont usent encore nos avoués et nos huissiers.

Ces tribunaux d'un nouveau genre florissaient depuis longtemps en Aquitaine et en Provence qu'ils étaient encore inconnus au nord de la Loire.

Le mariage du roi Robert avec Constance, fille

de Guillaume Ier, comte d'Aquitaine, vers l'an mil, fut l'époque de leur introduction et d'un changement dans les mœurs à la cour de France. Cette princesse amena avec elle un grand nombre de troubadours, de jongleurs et d'histrions qui, par leur pétulance et leur esprit, eurent, en peu de temps, gagné la faveur du bon roi. On dit même que la politesse de langage et les manières galantes de ces nouveaux-venus excitèrent d'abord la jalousie des farouches seigneurs de l'Ile-de-France, qui ne connaissaient jusque-là d'autre divertissement que les armes et les combats.

Mais la fusion s'opéra vite, et les poètes de la langue d'oc eurent bientôt de nombreux émules parmi ceux de la langue d'oïl, entre autres Thibaud, comte de Champagne et roi de Navarre, si connu par ses chansons.

Dès lors il n'y eut plus aucune différence entre le Midi et le Nord ; la poésie et l'amour furent cultivés avec un égal succès de l'un et de l'autre côté de la Loire. Ce fut le beau temps des cours d'amour, dont le complet épanouissement a lieu vers le XIIe siècle. Les cours les plus en renom étaient, à ce moment, celles des dames de Gascogne, d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, de la reine Éléonore, de la comtesse de Cham-

pagne et de la comtesse de Flandres. Voici quelques-unes des questions qui leur étaient proposées et les réponses qui furent faites.

Une dame dont l'amant était en Palestine, sans que l'on prévît l'époque de son retour, voulut contracter un nouvel engagement. Un secrétaire de l'absent s'y opposa, et la dame obligée de plaider sa cause, le fit en ces termes : « Puisque, après deux ans, celle qui est veuve de son amant peut former de nouveaux nœuds, à plus forte raison a-t-elle le droit de remplacer un amant absent. » La cour, présidée par la comtesse de Champagne, rendit l'arrêt suivant : « L'absence d'un amant n'autorise pas à lui faire infidélité, à moins que lui-même n'ait violé sa foi ; s'il n'a pas envoyé de lettre, c'est par prudence, dans la crainte que les mystères d'amour ne fussent dévoilés. »

Un chevalier poursuivait une dame dont il ne pouvait vaincre les refus. Il envoya quelques présents que la dame accepta volontiers ; cependant elle ne diminua rien de sa sévérité envers le chevalier, qui se plaignit d'avoir été trompé par un faux espoir que la dame lui avait donné en acceptant les présents. Le cas fut soumis au jugement de la reine Éléonore, dont voici la sentence : « Il faut ou qu'une femme refuse les

dons qu'on lui offre, dans les vues d'amour, ou qu'elle compense ces présents, ou qu'elle supporte patiemment d'être mise dans le rang des vénales courtisanes. »

Un troubadour a aimé une demoiselle alors qu'elle était encore dans sa plus tendre enfance, et lui a plus tard déclaré son amour. La demoiselle a promis de lui accorder un baiser quand il viendra la voir. Cependant elle refuse d'exécuter cette promesse, sous prétexte qu'à l'âge où elle l'a faite elle en ignorait les conséquences. Le tribunal choisi pour arbitre, après en avoir délibéré, décide que la dame sera à la merci du troubadour, qui prendra un baiser et lui en fera de suite la restitution.

Autre question : Une dame avait imposé à son amant la condition expresse de ne jamais la louer en public. Un jour il se trouva dans une compagnie où l'on parla mal de sa belle.

D'abord il se contint, mais enfin il ne put résister au désir de venger l'honneur et de défendre la renommée de son amante. Celle-ci prétend qu'il a justement perdu ses bonnes grâces pour avoir contrevenu à la condition qui lui avait été imposée.

Jugement de la comtesse de Champagne : « La dame a été trop sévère en ses commandements ;

la condition exigée était illicite ; on ne peut faire un reproche à l'amant qui cède à la nécessité de repousser les traits de la calomnie lancés contre sa dame. »

Jugement d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, à qui on avait demandé : « Est-ce entre amants ou entre époux qu'existe la plus grande affection, le plus vif attachement ? » Elle répond que l'attachement des époux et la tendre affection des amants sont des sentiments de nature et de mœurs tout à fait différentes. Il ne peut donc être établi aucune comparaison des objets qui n'ont entre eux ni ressemblance ni rapport.

Enfin, à la question si souvent débattue, « le véritable amour peut-il exister entre époux ? » La cour de la comtesse de Champagne répondit :

« L'amour ne peut étendre ses droits sur deux personnes mariées. En effet, les amants s'accordent tout mutuellement et gratuitement, sans être contraints par aucune nécessité, tandis que les époux sont tenus par devoir de subir réciproquement leurs volontés et de ne se refuser rien les uns aux autres. »

En certaines circonstances, ces cours faisaient des règlements généraux, ordonnant que leurs décisions fussent observées comme constitution

perpétuelle. Les personnes qui n'y obéissaient pas devaient encourir l'inimitié de toute dame honnête. Les amants, cela va sans dire, étaient tenus d'observer exactement les sentences, sous les peines portées par l'arrêt. Si l'on n'était pas satisfait du jugement rendu, on pouvait en appeler devant une cour souveraine. Les articles les plus remarquables du Code étaient les suivants : Le magarie n'est pas une excuse légitime contre l'amour. — Qui ne sait celer ne peut aimer. — Personne ne peut avoir à la fois deux attachements. — L'amour doit toujours augmenter ou diminuer. — Il n'y a pas de saveur aux plaisirs qu'un amant dérobe à l'autre, sans son consentement. — L'amour a coutume de ne pas loger dans la maison de l'avarice, etc. Toutes maximes commodes et qui vont au rebours de la vraie morale.

Quelle était la sanction de ces arrêts ? L'opinion publique, souveraine en fait de modes et de mœurs. Alors, comme aujourd'hui, c'était une puissance devant laquelle chacun s'inclinait. N'est-ce pas elle qui ne permettait pas à un chevalier de vivre heureux dans son château, au milieu de sa famille, quand les autres partaient pour les expéditions d'outre-mer ? N'est-ce pas le respect de l'opinion qui nous oblige à payer sans re-

tard une dette de jeu, tandis que nous négligeons les obligations les plus sacrées ? N'est-ce pas elle encore qui nous empêche de reculer devant un duel, quoique le bon sens et la loi regardent cet acte comme un crime ?

Il ne faut pas se le dissimuler, si ces tribunaux furent utiles en leur temps pour corriger la rudesse des mœurs et introduire de la délicatesse dans les sentiments, ils devinrent à la longue un principe de corruption, semblables aux substances médicales, qui, après avoir calmé la douleur et guéri les nerfs irrités, finissent par empoisonner l'organisme et entraînent la ruine du malade qui en a trop usé. La société ne peut, sans danger, arrêter longtemps son attention sur un sujet si délicat. *On ne badine pas avec l'amour*, a dit avec raison un poète contemporain.

Pour que les mœurs restent chastes, il faut que la pudeur jette un voile discret sur les besoins du cœur. En étaler avec complaisance les replis et les mauvais penchants, c'est vouloir pousser la faiblesse humaine du côté où elle risque le plus de succomber.

M. J. CLARETIE

LES MUSCADINS

Le spirituel écrivain[1] dont les chroniques parisiennes sont si goûtées de nos lecteurs, est depuis quelques jours en villégiature à Jersey, où les brises de la mer et les riants cottages des îles normandes lui ont fait oublier ses amis et le journal. Il reprendra vendredi prochain ses fines causeries. En attendant son retour, nous avons cru pouvoir donner ici une appréciation du drame des *Muscadins*, que le Théâtre Historique vient de représenter.

L'importance de la pièce de M. Claretie légitimait cette exception, et c'est rester dans l'actualité la plus vivante que de parler de lui.

1. M. Paul Hourie, aujourd'hui rédacteur de l'*Estafette*.

Avant d'aborder l'examen de la pièce, disons quelques mots de l'auteur. M. J. Claretie est bien le plus abondant producteur de notre époque. Il suffit dans les journaux à la tâche de quatre ou cinq rédacteurs. La chronique de Paris à l'*Indépendance belge*, le feuilleton dramatique de la *Presse,* la critique littéraire à l'*Illustration,* divers travaux dans plusieurs autres feuilles n'épuisent point sa veine intarissable. Malgré ce labeur de chaque jour, qui serait écrasant pour tout autre, il trouve encore le temps d'écrire des livres en quantité et de grandes pièces de théâtre. Il n'a pas trente-cinq ans, et déjà les titres seuls des ouvrages qu'il a publiés chez les divers éditeurs de Paris rempliraient plusieurs colonnes de notre *Revue.* Cet infatigable enfant de Limoges a pondu, je crois, plus de volumes que ses compatriotes n'ont bâti de maisons. S'il vit, ce que je lui souhaite, les soixante-dix ou quatre-vingts ans que la nature accorde aux grands travailleurs, il nous faudra demander à Dieu une seconde existence pour avoir le temps de le lire. Aucun genre ne lui est étranger, aucune besogne ne le rebute. Biographies d'écrivains et d'hommes célèbres, romans de mœurs et romans d'aventures, critique d'art, critique littéraire et dramatique, histoire

de la Révolution, histoire contemporaine, impressions de voyage, il a tout abordé avec assurance. « Toujours prêt », telle semble être sa devise.

« A quelque moment que vous le preniez, nous disait familièrement un de ses amis, il a toujours mangé l'avoine. »

On peut le mettre à n'importe quel travail, il s'en tire à son honneur. Ce qui sort de sa plume est coulant, léger, correct, parfois même distingué.

Esprit net et décidé, il est constamment à l'affût de la direction où souffle le vent de la faveur publique ; il y tourne son aile et moud son grain en conscience.

A-t-il donc à lui seul l'outil universel ? Non certes, et l'exubérance de son talent, sa laboriosité féconde, ont leurs limites aussi et leur écueil. Gardons-nous d'être injustes pour un esprit si vigoureux et ne décourageons pas une ardeur de travail qui appelle l'estime ; mais devant cette avalanche continue, on ne peut s'empêcher de se dire tout bas les vers du poète :

Qui des deux est stérilité,
Ou l'antique sobriété
Qui n'écrit que ce qu'elle pense
Ou la moderne intempérance
Qui croit penser dès qu'elle écrit

Il est impossible, en effet, fût-on le plus richement doué de tous les tempéraments littéraires, de courir tant de carrières à la fois sans que le pied ne cloche, de franchir tant d'obstacles sans que le cheval ne bronche.

*
* *

La pièce des *Muscadins* suffirait, à défaut d'autres preuves, pour nous démontrer l'inconvénient de cette production trop hâtive et forcée. Que M. Claretie ne se méprenne pas aux applaudissements bénévoles qui ont salué l'apparition de sa pièce. C'est à sa seule personne, à son talent, à sa bienveillance, aux qualités de son caractère et de son esprit qu'on applaudissait et nullement aux mérites de son drame.

La première représentation a été des plus brillantes. Le public habituel de ces sortes de solennités était accouru de tous les points de l'horizon où la saison l'a dispersé. Bravant une chaleur de fournaise, les écrivains, les auteurs dramatiques, ainsi que les actrices et les auteurs célèbres, tous les justiciables du feuilleton et de la critique avaient voulu mériter les bonnes grâces de leur juge et lui témoigner leur sympathie. Car, il n'y a pas à se le dissimuler, M. Claretie est plus ou

moins qu'un talent; c'est une puissance. On était moins nombreux le lendemain, mais encore très favorablement disposé. Chacun arrivait avec un vif désir d'aider au succès, avec des trésors d'enthousiasme que l'on n'a pas eu assez l'occasion de dépenser. Les bravos allaient au-devant des moindres lueurs et saluaient jusqu'à la plus petite intention de beauté. Mais l'admiration ne trouvait où se prendre et les scènes se succédaient sans amener le geste, le mot qui décide du succès et fait oublier les défaillances.

Quelle inspiration malheureuse d'avoir choisi pour héros et offert sur un cheval, à nos acclamations, cet ignoble Barras, l'un des plus tristes personnages de la Révolution! Quoi! vous voulez nous donner des leçons de probité républicaine et de patriotisme, et vous présentez à nos regards cet agent d'affaires égaré au pouvoir, ce roué de la Régence perdu dans la politique, qui a passé sa vie à tripoter et à conspirer, et qui se peint tout entier dans les paroles qu'il répondit à Dubois-Crancé, lorsque celui-ci lui proposa d'arrêter Bonaparte à la veille du 18 brumaire : « *Je me f... de tout ce qui arrivera : je vais me mettre au bain; qu'on ne me tracasse pas davantage.* »

Comment s'intéresser aux dangers que peut

courir un tel homme? La conspiration tramée contre lui et qui fait le sujet de la pièce n'est d'ailleurs qu'un tissu d'invraisemblances. L'aventurier Favrol, agent des royalistes, misérable sans foi ni loi, non content de trahir l'hospitalité de Laurent Lafresnaye, chez qui il a trouvé un asile, et de séduire sa femme, parvient encore à l'impliquer dans le complot qu'il ourdit contre le Directoire et à lui faire signer un écrit qui constate sa complicité. Notez que ce Lafresnaye est le propre secrétaire général du ministre de la police et qu'il a un fils capitaine dans l'armée d'Augereau, qui ne lui ménage ni les avertissements ni les objurgations. Mais il est aveuglé par sa passion pour Jeanne, sa jeune épouse, qui le trompe avec Favrol, et à qui, paraît-il, il ne peut procurer que par ce moyen le luxe et la fortune.

L'épouse adultère apprend bientôt que son amant recherche la main et la riche dot d'une héritière bretonne; elle se venge en avouant tout à son mari, envers qui elle réparera ses torts en donnant à Favrol un dernier rendez-vous, où elle lui arrache des mains le papier qui contient la signature de Lafresnaye. Mais elle paye de la vie ce dévouement tardif : Favrol furieux la poignarde. On arrête l'assassin et il périra sur l'échafaud.

Où sont les muscadins dans tout cela? Quel rapport ont-ils avec ce drame vulgaire? L'auteur ne les a rattachés à l'action que d'une façon épisodique et en véritable hors d'œuvre. On les voit bien au Pont Neuf ou sur la terrasse des Feuillants avec leur costume bariolé, leurs airs évaporés, grasseyant des niaiseries et avalant leurs *r*. Mais on ne saurait dire que leur intervention justifie le titre de la pièce ni qu'elle suffise à la marquer d'un cachet de réalité.

L'administration du Théâtre-Historique a fait de son mieux pour encadrer convenablement l'action, et il n'a pas tenu à elle que le succès ne fût complet. Les décors sont vraiment beaux et d'une grande vérité.

Les acteurs ont eu quelque peine à donner un peu de vie dramatique à des rôles qui sont presque tous odieux. Mlle Rousseil a fait preuve d'une énergie sobre et d'une vraie passion dans la scène finale. Mme Raphaël Félix ajoute du charme et de la poésie au rôle de Mlle de Kermadio, malheureusement elle disparaît dès le troisième acte. M. Clément Just parle trop dans sa cravate et M. Maurice Simon a joué le rôle du comte de Favrol d'un air glacial et distrait qui en fait un véritable contre sens. Mon voisin de stalle prétendait

que c'était de sa part une attention délicate envers les spectateurs, que son jeu visait à rafraîchir.

Enfin, la critique a bravement soutenu la tentative de l'un des siens et ne lui a pas ménagé les éloges. Elle aurait pu, cependant, être plus adroite et ne pas émailler ses coups d'encensoir de restrictions qui en détruisent l'effet. Ainsi dans l'*Événement*, M. Albert Delpit, qui vient d'avoir, lui aussi, un drame patriotique tué sous lui, a détaché à son confrère en feuilleton et en infortune dramatique un véritable pavé d'ours. Après de nombreux éloges, trop emphatiques pour être sincères, il conclut ainsi :

Seulement je ferai ici un LÉGER *reproche à M. Jules Claretie. Ce n'est qu'au second tableau du troisième acte que l'idée arrive à être perçue par le spectateur.* »

Voyez-vous la figure de ce pauvre spectateur qui s'allonge en attendant le milieu du troisième acte pour deviner ce dont il s'agit !

C'est partie remise. Heureusement que M. Claretie est homme à prendre sa revanche. Qu'il nous donne une œuvre mieux agencée ; qu'il ramasse tout l'effort de son talent sur un sujet digne de lui, et nous ne lui ménagerons pas nos applaudissements.

DE LA PROBITÉ LITTÉRAIRE

Il n'y a dans la république des lettres ni sergents de ville ni gendarmes; aussi les forbans et les flibustiers s'en donnent-ils à cœur-joie. C'est à qui pillera son voisin, à qui démarquera le linge d'autrui; entre larrons, ils se détroussent, ainsi que dans une forêt de Bondy. Voyez ce qui s'est passé tout récemment à propos de P.-L. Courier. Cet homme d'esprit, si malheureux de son vivant, qui eut toutes les infortunes conjugales et autres, s'est vu disputer son cadavre et le procès de ses meurtriers par deux journaux à sensation et à court de copie. Un troisième journal s'étant avisé de restaurer par souscription son monument funèbre, il s'est trouvé un *reporter* qui a rendu compte de l'inauguration avec un page pillée de Gérard de Nerval. Enfin, pour comble de calami-

tés, les œuvres du malicieux vigneron viennent de paraître, ornées d'une préface où il est de nouveau assassiné, — espérons que ce sera la dernière fois, — par un critique de talent.

Le public n'est pas mieux traité : on lui sert à chaque instant du vieux pour du neuf; on retape à son usage des livres qui n'ont eu aucun succès, on le contraint à avaler deux ou trois fois la même drogue, en ne prenant la peine de changer que l'étiquette du flacon. Nous avons sur ce point les mains pleines de preuves accablantes, de quoi ajouter un volume aux *supercheries littéraires* de Quérard. Pour l'honneur du métier, nous nous contenterons aujourd'hui de quelques exemples; il faut cependant que le scandale cesse, que la morale reprenne ses droits. L'intérêt de leur trafic, à défaut de pudeur, devrait avertir les écrivains qu'ils font fausse route, qu'ils ruinent et déshonorent la profession. Chaque jour la police correctionnelle note d'infamie l'épicier qui vend à faux poids, le laitier qui arrose trop son lait ou le mastroquet qui débite à ses clients de la décoction de campêche ou de la fuchsine pour du vin. Certes, nous ne songeons pas à réclamer de telles punitions pour les auteurs frauduleux, nous savons que l'opinion publique suffit pour faire jus-

tice de leurs délits; c'est donc au tribunal du public que nous citons ceux de nos confrères qui ont manqué au respect de leur art.

Un ex-homme d'esprit, qui égrène lourdement, dans un journal très répandu, des lieux-communs cent fois ressassés, est un de ceux qui ont le plus effrontément donné le mauvais exemple. Il n'a cessé de publier des volumes qui n'étaient que la reproduction d'anciens ouvrages, dont la fleur a passé il y a beau temps et qui sont oubliés des portières elles-mêmes. Le pli, chez lui, est si accusé, il est si coutumier de ces sortes de tours que, dans la librairie importante où il porte ses élucubrations, un employé a dû être spécialement affecté à vérifier la copie qu'il présente et à s'assurer si le livre n'a pas été déjà édité sous un autre titre.

Et voilà les gens qui affichent la prétention de réprimer les abus, de corriger les mœurs, de prêcher la morale et le bon sens, de défendre la propriété littéraire! de courir sus aux chevaliers de n'importe quelle industrie!

L'exemple n'a pas tardé à devenir contagieux : dans ce même journal à grand orchestre, qui se pique de ne fournir que de la chair fraîche à son public affamé, un romancier des plus répandus et

assez fécond pour n'avoir pas besoin de recourir à de tels expédients, a publié, sous un titre alléchant, un roman de mœurs qui depuis dix ans moisissait, sous un titre moins heureux, dans l'arrière-boutique des cabinets de lecture.

Tant pis, dira-t-on, tant pis pour l'innocent lecteur qui ne sait pas distinguer le vrai du faux, le vieux du neuf, et qu'on dupe sans qu'il s'en doute, ou même en obtenant sa faveur. Non! l'acheteur du journal ou du livre n'est pas le vrai coupable; il y va de bonne foi, il mérite qu'on lui en donne pour son argent. Lorsqu'il échange ses gros sous contre votre livre ou votre journal et que, sur la foi de votre nom, il achète ce que vous lui offrez comme authentique et de bon aloi, si vous le trompez c'est une indélicatesse, — tranchons le mot, c'est un vol. Il devrait avoir le droit de vous assigner en restitution. Mais on est devenu trop indulgent pour ce brigandage littéraire; au moment où l'on s'aperçoit de la fraude, on se contente de lever les épaules ou de lancer contre les auteurs en général certaines épithètes malsonnantes qui ne conviennent qu'à quelques-uns; il est juste de faire à chacun sa part; la corporation ne peut pas endosser les méfaits de quatre ou cinq truands.

Jusqu'ici le mal semblait confiné dans les journaux soi-disant légers et, comme ils s'adressent à des classes de lecteurs différentes, les écrivains pouvaient, sans trop d'inconvénients, se permettre les plagiats et les larcins. Ils avaient pour excuse le mot naïf d'un fournisseur de traits spirituels, attitré auprès d'une feuille des boulevards, qui s'obstinait à ramasser pour ses *Échos* les vieux ana, les calembours démodés qui traînaient depuis 1830 dans tous les almanachs de la banlieue. On lui fit observer que les lecteurs finiraient par s'apercevoir qu'on leur ingurgitait des boulettes par trop rances : « Qui sait? dit-il, il y en a peut-être quelqu'un qui n'aura pas lu l'almanach. »

Mais voici que les grands journaux, les feuilles prétendues sérieuses, parce qu'elles sont lourdes à digérer, se mettent de la partie et n'ont pas plus de scrupules que la petite presse. L'an passé, M. Francisque Sarcey, — oui, M. Sarcey lui-même, — l'intègre et loyal critique, se permit un acte qu'il faut dénoncer. Après avoir publié dans la *Revue illustrée* son roman d'Étienne Moret, il le redonna immédiatement en feuilletons dans le *XIXe Siècle,* et cela, bien entendu, sans prévenir les lecteurs de ce dernier journal qu'il leur ser-

vait un plat rechauffé, un mets qui avait figuré sur la table d'un restaurant voisin et infime.

Ne dites pas que le tour est adroit et bien joué, qu'il n'est pas défendu de tirer plusieurs moutures d'un même sac; dût-on m'accuser d'outrer la pruderie, je soutiens qu'il y a dans ce fait de reproduction à bout portant (sans jeu de mots), une véritable indélicatesse [1].

Eh! quoi! l'ouvrier, qui a été payé le samedi, rougirait de venir le dimanche réclamer à son patron le salaire de la semaine, le marchand qui vous vend un paquet de bougies ne vous demande plus rien quand vous l'avez payé, le cocher auquel vous avez donné le prix de sa course ne va pas tendre aussitôt la main à un autre voyageur, et vous seul, vous osez toucher plusieurs fois le prix de votre travail! Est-ce donc trop demander à l'homme de lettres que d'exiger de lui autant de banale honnêteté que de l'ouvrier, du marchand ou du cocher de fiacre?

Il y a quelques années, l'industrie des draps a

1. Poussée à cette rigueur, la critique devient injuste, il faut bien le reconnaître. Ces reproductions que je condamnais là si sévèrement sont devenues une habitude, et le public, loin de les blâmer, y prend goût et aime à revoir des figures de connaissance.

traversé une crise qui ressemble fort à celle que subit notre littérature. Comme les laines étaient chères, certains fabricants s'avisèrent de mêler à celles qu'ils employaient une espèce de charpie, appelée *renaissance*, que l'on obtenait en effilochant de vieilles guenilles. Les étoffes ainsi fabriquées étaient fort jolies et trompaient l'œil de l'acheteur novice. Mais qu'arriva-t-il en fin de compte? c'est que ces draps furent reconnus détestables à l'usage et que, malgré leur bas prix, ils tombèrent en discrédit et les fabricants en faillite.

Même sort attend les écrivains qui, à l'instar de ces derniers, fraudent leur œuvre. Espérons que le public, dont ils ont quelque temps surpris la bonne foi, s'éloignera d'eux pour toujours; et ce sera justice.

LETTRE DE MONACO

20 Février 1877.

Monsieur le Directeur,

Comme on voit les hirondelles arriver en bande aux premiers jours du printemps et se mettre aussitôt à bâtir leur nid, de même vers la dernière quinzaine de janvier et la première de février on voit débarquer ici l'essaim des journalistes parisiens auxquels l'hôtel de Paris ouvre pour quelques jours son comfort et sa salle à manger. C'est l'époque où vos journaux de toute nuance entonnent leurs hymnes sur cet heureux séjour des plaisirs et du jeu. Les compositeurs tirent du coin poudreux où ils reposaient depuis un an les clichés sur les flots bleus de la Méditerranée, le murmure des vents à travers les pins du rivage et l'agréable surprise de se promener avec une ombrelle en plein hiver.

Grâce à cette avalanche d'impressions de voyage, l'abonné jouit par procuration des douces tiédeurs du climat méridional ; il se délecte à la lecture des prouesses accomplies au tir aux pigeons, qui le charment d'autant plus que les trois quarts n'y entendent rien.

Ici la fête se termine d'ordinaire par un banquet fraternel que l'administration du Casino, toujours libérale envers qui la sert, s'empresse d'offrir aux divers représentants de la presse. La fusion des partis, si vainement ébauchée tant de fois dans les couloirs de la Chambre, s'opère alors avec la plus grande facilité. A l'issue du festin, un concert unanime d'admiration se fait entendre en l'honneur du richissime fermier des jeux.

Toujours en retard, suivant ma coutume, et m'étant amusé aux curiosités de la route, je ne suis arrivé qu'après la clôture du tir. Il ne restait plus, en fait de pigeons, que les ramiers invalides qui, traînant l'aile et tirant le pied, viennent se jucher sur le toit de Monte-Carlo et y roucouler mélancoliquement, assez semblables aux joueurs, oublieux des plumes qu'on leur a arrachées et que la force de l'habitude ramène aux lieux où ils doivent périr.

En passant devant le promontoire sur lequel est

située Antibes, j'ai voulu visiter l'emplacement où faillit s'élever la célèbre villa Soleil. Peut-être il vous souvient de ce philanthropique projet. On devait construire sur ce cap un splendide hôtel où les littérateurs trop brouillés avec la fortune trouveraient un asile assuré pour leurs vieux jours. J'y avais déjà retenu ma chambre. Mais hélas ! ce plan, comme tant d'autres, ne s'est pas réalisé. J'en ai été réduit à verser un pleur sur les ruines absentes d'un monument qui n'exista jamais que dans l'imagination fallacieuse de notre grand puffiste.

Enfin, me voici sur le rocher même où l'or des joueurs a fait pousser tant de merveilles. Je peux contempler à mon aise ces fameux palmiers, grands balais plantés par le manche, dont les quatre feuilles dentelées se balancent au soleil, secouant des régimes de dattes flétries avant d'être mûres, comme les filles de nos faubourgs.

Ma journée se passe au milieu de gens qui descendent le magnifique perron du Casino en se frappant le front de désespoir, ou à entendre d'interminables discussions sur la rouge et la noire. Par le train de quatre heures arrivent en foule, de Nice et des environs, les étrangers que la cherté de la vie éloigne de Monaco. Il faut voir ce monde

élégant escalader le rude escalier de la gare avec l'ardeur d'un régiment à l'assaut d'une citadelle.

Je vous dois un aveu. Malgré vos prudentes recommandations, j'ai cédé à l'attraction de la roulette. N'ayant pas de préférence pour tel ou tel chiffre, j'ai déposé une modeste pièce de cent sous sur le zéro. O bonheur ! Il est aussitôt complaisamment sorti. Non moins complaisamment un honnête croupier a déposé sur ma pièce 175 francs. Comme je me disposais à empocher cette aubaine, une dame entre deux âges, dont les doigts étaient couverts de bagues jusqu'aux ongles et la poitrine bardée de chrysocale, s'en est prestement emparé d'un coup de râteau en me disant : « Hein, vous vouliez me le chiper, filou ! » Quelques rires nerveux ont accueilli sa plaisanterie et m'ont chassé des salons. Afin de respirer un air plus pur, je suis allé m'étendre sur un banc tapissé de géranium où j'ai pris un vrai bain de parfum. Tandis que je contemplais de là la lune qui émergeait de l'eau, rouge comme un fer au sortir de la forge et que la musique attaquait une valse, entraînante à faire sauter les louis du gousset des joueurs dans le coffre de la banque, trois ou quatre personnes à moi inconnues se sont installées sur un banc

voisin et y ont entamé une conversation que je vous transcris fidèlement.

— Mes enfants, il n'y a si bonne compagnie qui ne se quitte, disait Dagobert à son chien en le flanquant dans la Seine par dessus le parapet du pont d'Iéna. Si cela continue, merci, je vous lâche. On voit bien que je n'y suis plus; ça flanche à la boutique, Ignotus est trop connu, Vitu se fait rare, Saint-Genest barbote dans son corps de garde, Wolf lui-même n'a plus de genre[1]...

— Oh ! un mot du *Tintamarre !*

Eh bien ! ils ont de l'esprit quelquefois, ce qui ne nous arrive plus que lorsqu'il gèle. Avec cela, mon ami Karr n'aura pas tous les jours l'occasion d'enterrer Gatayes pour nous épancher sa douleur en trois colonnes au retour de la cérémonie. Son vieil aiguillon ne pique plus; Karr rabâche, Karr radote; pas un abonné qui ne connaisse sont Karr à fond.

1. Wolff en allemand signifie *Loup*. La bête puante, embusquée dans un coin du Figaro, a attendu plus de deux ans sa vengeance. Enfin, le 20 juillet 1879, après la publication du volume intitulé *Sainte-Beuve et ses inconnues*, elle s'est ruée sur moi et j'ai eu à subir un de ces ignobles éreintements auxquels est exposé dans notre cher pays quiconque voit le succès lui sourire. Assurément cela est fâcheux, mais qu'y faire ? Pour s'en garantir, il faudrait trop de prudence et surtout trop d'argent.

— Il est vieux, votre calembour.

— Il est vieux, mais il est toujours bon. Bref, mes enfants, j'étais si mécontent que j'ai songé à racheter Rochefort et à faire revenir Vallès de Londres. Heureusement qu'il m'est venu une idée, une bonne.

— Ah! serait-ce de vous faire rendre par la Banque les billets de mille que vous n'avez pas perdus?

— Non, non. Le père Blanc ne mord plus à cet hameçon-là. J'ai trouvé mieux, une affaire qui triplera nos dividendes et fera parler de nous.

— Est ce une prime de trois francs que l'on cède aux abonnés pour dix?

— Vous n'y êtes pas. Écoutez-moi bien et surtout gardez-vous de vous brouiller avec moi. Je remarque avec plaisir que tous ceux qui m'ont tourné le dos sont tombés dans la misère.

— Cela prouverait une fois de plus qu'il n'y a de chance que...

— Allons! allons! ne dites pas de bêtises. Si le gouvernement m'écoutait, les choses iraient mieux. Morny, lui, me recevait à l'heure de sa barbe.

— Vous l'avez raconté dans vos Mémoires.

— Oui, mais j'aime à le répéter. Savez-vous

pourquoi le journal ne va pas? Je vais vous le dire. C'est la faute de la correspondance amoureuse; elle n'est pas assez gaillarde.

— Et la morale?

— De qui parlez-vous? Est-ce qu'on peut contenter tout le monde et sa femme? Saperlipopette, ainsi que disait feu mon aïeul le roi Henri...

—Tiens! est-ce que vous descendez de Henri IV.

— Pourquoi pas? Il a eu tant de bâtards. On ne pourrait pas dire que ma noblesse manque de Cartier. Hein! il n'est pas neuf celui-là non plus. Mais laissez-moi donc vous expliquer mon projet...

Le bruit de la musique m'empêche d'entendre le reste. Maudite musique!

UN PEU DE SCEPTICISME

Une caricature de Gavarni met en scène deux chiffonniers, dont l'un dit à l'autre : « Toi-z-et moi, nous n'avons que faire de religion ; mais il en faut-z-une pour la canaille. » Cette plaisanterie a perdu beaucoup de son à-propos. La canaille se refuse à croire et le charbonnier lui-même n'a plus foi qu'à la pièce de cent sous.

Qu'y faire? On n'y peut rien.

Tonnez tant que vous voudrez au Cirque et en chaire contre cette disposition d'esprit, dépeignez-la comme un malheur, comme une infirmité morale, soutenez que l'oreiller du doute est rembourré d'épines, vous n'empêcherez pas le populaire de rire au nez du surnaturel et d'être satisfait de sa non-croyance.

Après tout, cet état en vaut bien un autre ; il a droit à être reconnu et respecté, puisque c'est celui du plus grand nombre, et vous ne l'empêcherez pas de produire ses conséquences.

Le malentendu provient de ce que le dogme religieux est né à une époque où la vie de la terre était misérable, où l'homme, accablé sous le poids des maux d'ici-bas, avait besoin de chercher un refuge dans une suprême espérance.

Ne sachant à quoi attribuer son infortune présente ni comment s'en consoler, il s'imaginait être en butte aux caprices d'un être supérieur qui l'éprouvait et lui tenait en réserve, mais après sa mort, des peines ou des récompenses proportionnées à ce qu'il aurait souffert sur terre. Plus il était malheureux, plus il se promettait de bonheur dans l'autre monde. On comprend qu'il ne dût rien épargner pour s'y assurer un bon coin ; c'était, croyait-il, placer son argent à gros intérêt que de le confier à ceux qui avaient le droit de lui en ouvrir les portes.

Tant qu'il fut asservi au joug des Césars ou à celui de la féodalité, il se contenta de ce dogme ; mais dès que sa liberté put se dégager des entraves, elle réagit contre la force et en même temps contre la foi.

Aujourd'hui la situation est bien changée. Grâce au progrès des siècles et de la science, l'esprit s'est affranchi des vaines terreurs de l'ignorance. De plus on a dompté en partie et discipliné au profit de l'existence les forces de la nature qui auparavant l'écrasaient.

Insensiblement les idées se sont transformées. Personne ne regarde plus les calamités comme une bénédiction et une grâce d'en haut.

Un religieux, se conformant à l'ancienne opinion que les souffrances sont des faveurs du ciel, disait à Scarron :

— Je me réjouis avec vous, Monsieur, de ce que le bon Dieu vous visite plus souvent qu'un autre.

— Ah! mon père, répondit Scarron, le bon Dieu me fait vraiment trop d'honneur.

*
* *

Les âmes restées fidèles à la foi sont elles-mêmes atteintes, à leur insu, par le scepticisme universel. Elles se trouvent si à l'aise sur cette terre et ont pris un tel goût au bien-être matériel, qu'elles ne se décident pas volontiers à partir. Prenez le croyant le plus convaincu, jamais il ne consentira à troquer un seul des jours qui lui sont comptés contre une éternité de béatitude.

Un condamné à mort marchait à l'échafaud, après s'être confessé et avoir communié. Le prêtre qui l'accompagnait lui vantait, pour le reconforter, les délices dont il allait jouir dans un instant. Quel bonheur d'être enfin délivré de cette vie de douleur et de voir Dieu face à face, en compagnie des anges! « Eh! dit le patient impatienté, si l'on y doit être si bien, que ne prenez-vous ma place? »

Le clergé a compris que la contagion de l'incrédulité se propageait surtout par l'exemple, et il s'efforce de ramener à l'Église, quand ils sont à leur lit de mort, ceux dont l'impiété à fait scandale. Trop souvent un prêtre, dont le médecin, par prudence, accepte la complicité, vient, d'une façon brutale, troubler la paix du mourant. Avertir quelqu'un sur ses devoirs, lui annoncer que cette existence, à laquelle il s'accroche désespérément, va lui échapper, n'est-ce pas une cruauté inutile, une sorte d'assassinat? Laissez donc à son illusion suprême celui qui ne demande qu'à se reprendre au soleil et à la vie, avec un regret ineffable de ce qu'il a trop peu connu.

Bossuet, que l'on avait dépêché à Patru mourant pour l'endoctriner, s'étant avisé de lui dire :

— On vous a regardé jusqu'ici, monsieur,

comme un esprit fort; songez à détromper le public par des discours sincères et religieux.

— Il est plus à propos que je me taise, répondit Patru : on ne parle dans ses derniers moments que par faiblesse ou par vanité.

Lamennais fut moins poli. Afin de le garer contre l'obsession cléricale, on avait mis pour le veiller une garde-malade protestante. Elle se trouvait seule auprès de lui quand un prêtre, — on ne sait lequel, — vint renouveler sur le moribond des tentatives inutilement essayées les jours précédents. Avant de le laisser pénétrer, la garde consulta le malade, lui demandant ce qu'il fallait répondre : « Dites-lui qu'il aille se faire f... »

Envisager sans frayeur, sinon sans regret, le terme de la vie est un sentiment plus commun qu'on ne pense. Dès que l'on s'est bien persuadé la fatalité de la loi qui régit tous les êtres, cela devient une consolation plus qu'une tristesse.

*
* *

Il tombe toujours dans le domaine commun quelques résultats des sciences dont l'ignorant se sert sans demander d'où ils proviennent. Même sous cette forme fragmentaire et sans lien entre eux, ils sont utiles à la raison publique.

Ne peut-on pas appliquer aux nouvelles doctrines, moins effrayantes que ce qu'elles remplacent, ce que M. Littré a dit de lui même ?

« Les succès tardifs ont cela de particulier que, n'éveillant pas dans l'âme une ambition qui serait sans avenir, ils demeurent sereins, comme la vieillesse quand elle est sage. »

Si j'en crois un philosophe naturiste de notre temps, la volupté serait le plus sûr agent de dissolution pour la foi. C'est pour cela, dit-il, que l'Église catholique tient tant au célibat des prêtres et qu'elle impose le vœu de chasteté à tous ceux qui entrent en religion. Voilà aussi pourquoi la croyance est plus vive dans la jeunesse, avant la puberté. La vague tristesse qui s'exhale comme un parfum de mort du sein des plaisirs réagit sur le cerveau et y ébranle le principe de certitude. Résumant sa théorie en un aphorisme médical, ce même philosophe a l'habitude de dire : « La foi, voyez-vous, n'est que du sperme volatilisé. »

LE SUICIDE

D'E. DUBRUSQUET

La mort volontaire d'un artiste a fait couler ces jours derniers beaucoup d'encre en pure perte. On aura beau plaider pour ou contre le suicide, on n'empêchera jamais celui qui n'a plus de quoi soutenir son existence, de partir quelques heures avant l'appel. Tous les moyens imaginés pour prévenir la désertion, cadavre traîné sur la claie, refus de sépulture, enfouissement nocturne ou dans le coin des suppliciés, ont échoué tour à tour. Le mieux serait encore de n'y prendre pas garde, de laisser chaque individu en agir à sa fantaisie.

Pourquoi ces récriminations contre des gens qui ne peuvent plus les entendre ? Est-il donc vrai

que la vie soit une espèce d'association mutuelle en vue de supporter l'ennui. Chacun, paraît-il, a sa part du fardeau qu'il doit porter jusqu'à la fin. C'est ajouter à la charge du voisin que de déposer trop tôt celle qui nous incombe.

Voyez ce qui se passe dans un salon bourgeois. Tandis que de braves gens causent entre eux de la question d'Orient, du départ de M. de Bismarck pour Varzin, de celui de deux jeunes mariés pour l'Espagne, où ils sont allés sans doute afin de trouver des puces dans leur lit, un mauvais plaisant prie la demoiselle de la maison de se mettre au piano. Dès les premiers accords de l'instrument, tout le monde se tait. Abandonnés à eux-mêmes, les trois quarts des assistants hurleraient de douleur après les notes agaçantes qui leur battent le tympan, si la décence n'exigeait qu'ils aient l'air d'écouter avec grand plaisir. Sur tous les visages se dessine donc le sourire béat qui est censé exprimer la jubilation et qui ne réflète, à vrai dire, que la stupidité.

Si quelqu'un, par aventure, s'avise de prendre son chapeau et se dispose à gagner la porte à pas discrets, aussitôt mille regards le foudroient de courroux. Force lui est de rester cloué à sa place et de pâtir jusqu'au bout sa part de supplice.

Ainsi de la vie. A chaque départ anticipé, un *tolle* d'indignation s'élève contre l'impatient, heureux encore si l'on ne se met pas en travers de sa résolution. Car ne se tue pas qui veut. Pour y parvenir, il ne suffit pas de briser les nombreux liens par lesquels la nature nous enchaîne ici-bas, il faut encore échapper à tous les yeux. Parfois même, les objets inanimés se mettant de la partie, conspirent contre notre dessein; le pistolet rate, la corde casse, le charbon se refuse à fournir le gaz délétère.

Il y a quelques mois, j'avais résolu d'en finir. Ma patience était à bout, mes ressources épuisées, mes douleurs intolérables. Je pris toutes les précautions usitées en pareil cas, et pourtant je n'ai pu franchir le pas.

Il ne me restait plus que quelques livres, dernières épaves d'une ancienne aisance, seuls amis qui ne m'eussent pas abandonné. Le cœur serré, je les portai à un libraire qui, sur ma mine honteuse, s'empressa de me les payer moitié moins qu'il ne devait les vendre le lendemain. Avec l'argent qu'il me donna, je m'offris un bon dîner, précaution indispensable à qui veut se donner du cœur.

Qui sait, d'ailleurs, si nous trouverons la table

mise au saut du trépas ? La prudence veut qu'on se leste pour un voyage dont le but est inconnu.

Puis, j'achetai un réchaud et du charbon que j'apportai chez moi en grand secret. Une fois seul dans ma chambre, misérable taudis d'hôtel garni, je pris soin de boucher toutes les issues et j'allumai le fourneau. Sur ma table était ouvert l'unique volume que j'eusse conservé, *Les Originaux de la dernière heure*, vieux bouquin où sont compilées les paroles plus ou moins plaisantes qu'on a débitées avant de rendre le dernier souffle. J'avais espéré que cette lecture aiderait à me distraire. Inutile précaution ! A peine avais-je parcouru quatre ou cinq pages, que le dégoût me prit de voir tant de gens jouer une dernière fois la comédie et chercher à se singulariser jusqu'au bout. Je fermai donc le livre et tournai les yeux vers mon réchaud.

Une jolie petite flamme commençait à s'élever, coupée de crépitations et d'étincelles. Mais au lieu de l'asphyxie, à laquelle je m'étais attendu, une douce langueur se répandit par tous mes membres, les douleurs qui me torturaient cessèrent comme par enchantement ; mon cerveau, jusque-là écrasé par l'ennui, se releva peu à peu sous l'influence d'idées joyeuses. En quelques minutes, je passai

de l'accablement du désespoir à un vrai délire de bonheur.

Quelle était la cause de ce phénomène? Comment les charbons, au lieu d'acide carbonique, avaient ils dégagé du protoxyde d'azote aux propriétés hilarantes? Je ne me charge pas de l'expliquer. Toujours est-il qu'une folle gaîté s'empara de moi; je passai là une des plus douces heures, affranchi de tout chagrin, libre de tout souci, respirant à pleins poumons l'air vivifiant qui me ranimait.

Parvenu bientôt au comble de l'extase, j'oubliai le passé, mes malheurs, mes souffrances, mon dénûment, le lieu où j'étais, l'acte que j'avais voulu accomplir; je ne sais comment une chanson de mon enfance, restée dans un coin du souvenir, s'élança d'elle-même en notes éclatantes.

Je me complaisais, nouveau rossignol, à filer mes trilles harmonieux dans le silence de la nuit, quand tout à coup : « As-tu fini ton ramage? » cria la voix irritée de mon voisin de chambre, que j'avais malencontreusement réveillé. Ces paroles mirent fin au charme et me précipitèrent du haut de mon enivrement dans la triste réalité.

Je me hâtai de mieux fermer les issues de mon logis et de ranimer le réchaud qui allait s'éteindre. En peu de temps, une épaisse fumée

obstrua ma gorge, une lourdeur accablante m'obligea de m'asseoir, un nuage passa devant mes yeux, la tête me tourna et je m'affaissai sans connaissance sur ma table.

Combien de temps dura mon évanouissement? Je ne l'ai su que plus tard. Ce fut par une sensation fort désagréable que je me sentis renaître : des gouttes d'eau glacée me frappaient le visage et un interne gouailleur disait : « Allons, mon petit vieux, pas tant de grimaces, dites-nous vos nom, prénom et profession. »

Soulevant avec effort la paupière, je me vis étendu sur un brancard, au milieu d'une salle d'hôpital, et je balbutiai... — le journaliste

ERNEST DUBRUSQUET.

CHRONIQUE LITTÉRARIE

Biographie d'Alfred de Musset, par Paul de Musset. — *Les prisonniers du Deux-Décembre*, par Hippolyte Babou. — *Mon oncle Barbassou*, par Mario Uchard. — *Épisodes et curiosités révolutionnaires*, par Louis Combes.

Une biographie bien faite est un oiseau rare. Il faut, pour y réussir, avoir connu de près celui dont on retrace l'existence, et, en même temps, être assez indépendant vis-à-vis de lui pour ne point frauder les droits de la vérité. En écrivant la vie d'Alfred de Musset, M. Paul de Musset, son frère, ne remplit que la première de ces conditions. Il est trop intéressé à la gloire du nom qu'il contribue lui-même à honorer, pour qu'on puisse lui demander une impartialité absolue. C'est un avocat, ce n'est pas un juge. Mais qu'importe? L'éloquence émue avec laquelle il défend la mémoire du cher poète est un charme de plus

ajouté aux mille détails intéressants que renferme son livre. Il eût pu, ce me semble, insister un peu moins sur la généalogie et les origines nobiliaires de la famille. Tous ces ascendants à particule dont il nous raconte complaisamment les prouesses, n'ajoutent rien à la réputation du chantre de *Rolla*, qui est, à le bien prendre, le véritable ancêtre de ses aïeux. Qui donc, en effet, aurait jamais songé à s'enquérir de tous ces obscurs hobereaux du Blaisois si le dernier de leurs descendants n'eût tout à coup illustré le nom qu'ils avaient porté? Mais j'oublie que M. Paul de Musset, en écrivant sa notice, n'a songé qu'aux admirateurs passionnés de son frère, et à leur fournir de nouveaux sujets d'adoration pour l'objet de leur culte. Il y a pleinement réussi. Les côtés aimables du modèle sont éclairés d'une pieuse lumière; ses défauts rejetés dans l'ombre ou masqués avec un soin vraiment respectueux.

*
* *

Il y aurait eu sur le *Deux-Décembre* un beau livre à faire. Politique à part, si quelque partisan convaincu du régime qui fut alors ajourné, nous eût retracé les angoisses par lesquelles il avait passé en voyant le droit impunément foulé aux

pieds, l'usurpation triomphante, les hommes et Dieu lui-même complices d'un parjure ; s'il s'était sagement préservé de la déclamation dont on a trop abusé en cette matière, et qu'il se fût contenté de rendre fidèlement la lutte désespérée de la justice contre la force, il eût sans doute produit une œuvre émouvante.

Tel n'est point le cas de M. Babou. Arrêté par mégarde et relâché au bout de quelques jours comme un bourgeois inoffensif, il n'a vu dans ce fait que l'occasion de raconter avec esprit les expédients auxquels recouraient les prisonniers pour tromper leur ennui. Trop de temps s'est écoulé entre ses souffrances d'autrefois et ses impressions actuelles : la plaie est fermée, la cicatrice même a disparu. Sur la paille des casemates les fleurs de rhétorique ont eu le temps de pousser. En voulez-vous un exemple ? Écoutez à quoi songe H. Babou pendant qu'on le transfère de la Conciergerie à Bicêtre :

« Les quais étaient déserts. Quelques lumières dans la brume, au haut des maisons voisines ; tout le reste perdu dans la nuit. L'horloge de l'Hôtel de Ville et celle de Notre-Dame se mirent à tinter, coup sur coup, très pacifiquement, elles qui auraient dû semer dans l'espace les notes enflam-

mées du tocsin. Si indifférentes qu'elles fussent à notre sort, ces lumières avaient tort de briller, et ces cloches, tort de sonner : qu'avions-nous besoin de savoir l'heure, et de voir par où nous passions ! »

Franchement le pauvre diable que l'on emmène entre quatre baïonnettes et qui court risque d'être fusillé au tournant d'une rue n'aura jamais d'idées pareilles et surtout de semblables façons de les exprimer.

*
* *

Que feriez-vous si un oncle, immensément riche, vous léguait, avec son héritage, quatre ravissantes houris, achetées pour lui au marché des esclaves à Constantinople ? Probablement ce que fit André de Peyrade, lorsqu'il apprit le décès de son oncle Barbassou, sorte de nabab provençal qui avait, en ses voyages, contracté des habitudes orientales : vous vous empresseriez de jouir en bloc du précieux legs, quitte à choisir plus tard entre les sultanes. Mal en prend d'abord au jeune de Peyrade ; les rivalités éclatent dans son harem et il est forcé d'en tirer la favorite pour la faire élever à l'européenne. Mais à mesure que la charmante enfant se transforme au contact de nos

mœurs, qu'elle acquiert, en s'instruisant, plus de grâce et de prix, la jalousie se glisse au cœur de son heureux maître. Il s'enflamme chaque jour davantage pour cette belle statue qu'il a voulu doter de toutes les pudeurs et délicatesses de la femme chrétienne. Survient un rival qui la lui enlève et l'oblige à aller la reconquérir par-dessus les murs d'un couvent de la Bessarabie. Sur cette donnée invraisemblable et piquante, M. Mario Uchard a fort logiquement construit une série de scènes, aussi passionnées que dramatiques. Son récit tient constamment l'intérêt en éveil par la crainte où il nous met de le voir tomber dans des peintures trop libres ; par bonheur, nous avons affaire à un adroit pilote qui navigue sans broncher à travers les écueils. Voici en quels termes délicats et discrets son héros rend compte à un ami des sensations qu'il éprouva lorsqu'on lui eût mis en mains les clefs du sérail :

« Je me mis à contempler ces quatre clefs que m'avait laissées Mohammed. Chaque clef avait une mignonne étiquette, portant une lettre ou un nom : Nazli, Zouhra, Hadidjé, Kondjé-Gul. J'avais encore les yeux tout pleins de leurs beautés. Si peu naïf que je sois, j'étais malgré moi troublé, j'allais dire timide. Après les fascinations de cette soirée, je

sentais que j'aimais : j'aimais d'un amour étrange, subitement épanoui, j'aimais d'abondance, sans pouvoir séparer l'une de l'autre ces images radieuses, qui se mêlaient dans ma pensée comme si elles n'eussent eu qu'une seule âme. Grâce à ma certitude d'égale possession, Kondjé-Gul, Hadidgé, Nazli, Zouhra, se complétaient dans mon illusion comme un seul être, exhalant un unique parfum de grâces, de jeunesse et d'amour.

« Tout cela te paraît fou, tu as peut-être raison ; mais j'analyse pour toi cet enchantement, qui me fait encore l'effet d'un rêve. A l'espoir de ces voluptés virginales qui m'attendaient, le tumulte de mes sens se fondait dans je ne sais quelle appréhension à la fois anxieuse et douce. Que te dirais-je, enfin ? J'avais beau être sultan, mon cœur n'avait jamais été à pareille aubaine et s'était souvent, tu le sais, épris à moins bon escient... »

Puis le lendemain :

« La grâce, le charme d'un pareil jour est certainement ce qu'il y a de plus exquis. Les timides rougeurs et les abandons naissants ; le souvenir encore si près des premières sensations ; tout cela, mêlé au sentiment de la pleine possession... On s'est tout donné. L'amour a soulevé tous les voiles... Un tendre secret partagé a déjà lié les

âmes qui se cherchent et se fondent dans une commune vie. »

Tout peut se dire, on le voit; il ne s'agit que d'y mettre la façon.

*
* *

En fait d'histoire, lequel vaut mieux? Est-ce la légende poétisée au gré de l'imagination ou la vérité simple et nue? Cela dépend des goûts; aux uns rien ne plaît que les belles paroles à effet, les scènes dramatiques et théâtrales, l'embellissement et la dorure du réel; les autres préfèrent la vérité historique, si plate soit-elle, à toutes les inventions des rhéteurs.

C'est ce dernier sentiment qui a servi de guide à M. L. Combes et lui a fait consacrer son érudition et ses soins à tirer au clair quelques-uns des épisodes les plus fameux de la Révolution. Il s'est appliqué à jeter un peu de lumière sur les points que la crudélité ou la mauvaise foi avaient obscurcis de gracieux mensonges. Ainsi, le verre de sang bu par mademoiselle de Sombreuil pour sauver la vie de son père, le mot de l'abbé Edgerworth à Louis XVI, *fils de saint Louis, montez au ciel,* les vierges de Verdun, Boissy d'Anglas saluant la tête de Féraud, et bon nombre d'autres faits que

la tradition nous avait transmis, sont par lui réduits à néant ou dépouillés d'une partie de leur prestige.

On ne saurait croire avec quelle facilité le merveilleux pousse et fleurit sur un terrain pourtant si rapproché de nous. A quelques années de distance on ne s'y reconnaît plus ; le champ de l'histoire est couvert de végétations fallacieuses, et si des mains vigilantes n'arrachaient les plantes adventices, bientôt l'œil ne distinguerait plus la vérité mêlée à tant d'erreurs. M. Louis Combes excelle à ce travail. Habitué à remonter aux sources, à confronter les témoignages, à n'être dupe d'aucune illusion, il dégage habilement chaque fait du fouillis qui l'obstruait et nous le montre dans toute sa simplicité.

Pourquoi faut-il que le plaisir de le suivre à travers ces ingénieuses recherches soit amoindri par la sévérité des jugements qu'il porte sur quelques-uns des personnages de cette époque ? Certes, j'estime à très haut prix, quand elle est sincère, la fidélité aux convictions politiques, mais, est-ce une raison parce qu'on n'a jamais dévié du sentier étroit où l'on s'est d'abord engagé, pour flétrir ceux qui, plus accommodants, se sont prêtés aux circonstances et ont suivi le torrent ?

TABLE DES MATIÈRES

Lettre-préface. 1
P.-J. Proudhon; la pornocratie ou les femmes dans les temps modernes 1
L'Assommoir. 35
On demande un critique. 4
M. Zola. 53
Prosper Mérimée. 61
Les poètes de l'amour. 77
La fille Élisa. 87
Philarète Chasles; la psychologie sociale des nouveaux peuples 95
Philarète Chasles; Mémoires 107
Un pamphlet posthume 117